


SE TAIRE
FAIRE

MÉMOIRE
SUR LES
DÉCOUVERTES ET LES ÉTABLISSEMENS
FAITS
LE LONG DES CÔTES D'AFRIQUE
PAR HANNON, AMIRAL DE CARTHAGE.

Par M. DE BOUGAINVILLE.

Lû le 7 Sept. 1754.

Justin. l. XLIII, c. 7.

Strabo, passim.

CARTHAGE & Marſeille figureroient avec éclat dans une hiſtoire du commerce des Anciens; ſujet immenſe & curieux, ſur lequel nous n'avons encore que des eſſais. La rivalité de ces deux Républiques eſt connue. Malgré les efforts de Marſeille, Carthage alliée de Tyr, ſouveraine d'un pays très-étendu, enfin plus à portée que ſon émule des principales ſources du commerce, & des contrées où l'abondance entretenoit le luxe & les arts, conſerva toûjours la ſupériorité, tant qu'elle eut la ſageſſe de vouloir être plus commerçante que guerrière, & de ne recourir aux armes que pour augmenter ou défendre ſes établiſſemens. Les Carthaginois ont eu l'idée des grandes entrepriſes en ce genre: ils ont eu la gloire de les exécuter; & ceux de Marſeille n'ont fait qu'épier leurs traces, dans la vûe de dérober leurs ſecrets. Imilcon, navigateur Carthaginois, tenta le premier la découverte des mers du nord. Ce fut ſur ſes pas que Pythéas de Marſeille oſa, dans la ſuite, pénétrer au-delà des îles Caſſitérides, & pourſuivre ſa route juſqu'au ſoixante & ſixième degré de latitude ſeptentrionale. Ce voyage de Pythéas eſt le ſujet d'une Diſſertation que je lûs en 1746. J'y parlois, par occaſion, d'Euthymène, autre citoyen de Marſeille, qui, chargé d'une commiſſion relative à celle de Pythéas, alla vers le même temps du côté du midi, & parcourut les côtes de l'Afrique juſqu'à l'embouchûre du Sénégal. Ce fut encore le voyage d'un Carthaginois qui donna

Plin. lib. II, c. 67.

Mém. de l'Académ. t. XIX, p. 146.

Senec. quæſt. Nat. l. IV, c. 2.

CARTE DE LA NAVIGATION D'HANNON, sur les Côtes d'Afrique,

dressée pour le Mémoire de M.r DE BOUGAINVILLE,

par le S.r Robert de Vaugondy

Geographe ord.re du Roi.

Septentrion

Orient

Occident

OCEAN ATLANTIQUE

ESPAGNE

Carthage

Détroit

Colones d'Hercules

C. Spartel

Côtes reconnues par les Carthaginois, et sur lesquelles ils fondèrent plus de 300 Colonies.

I. Madère

Hermæum Pr.

C. Cantin

Dumathyria ou Thymiaterion

Bras occidental du Mont Atlas, d'où le Lixus prend sa source.

I.s Canaries

Autel de Neptune

Soloe Pr.

Cap Bojador ou des Tonnan

Grand Lac rempli de roseaux

Cinq Comptoirs établis par Hannon

Caricus Murus

Gytte

Acra

Melissa

Arambys

Lixites

Lixus fl.

Rio do Ouro

Côte déserte

Azanaghis Pâtres errans, de la même nation et de la même couleur que les habitans du Royaume de Maroc

C. Blanc

Cerne

I. Arguin ou Ghir

Chretes fl.

R. de S.t Jean

Senegal R.

Niger fl.

Senegal R.

ETHIOPIENS SAUVAGES

C. Verd

Rio Grande

Sierra Leona

Montagnes couvertes de bois

C. S.te Anne

Côte des Fumigations

Volcan

Chariot des Dieux

Golfe de la Corne de l'Occident

Corne de l'Occident

C. des Palmes

Corne du Midi

C. des 3 Pointes

Golfe de la Corne du Midi

I. Gorilles

des Gorilles

Ichoo I.

C. Formose

Côtes de Benin

Lieues marines de 20 au degré.

L'on a souligné les noms modernes pour les distinguer des anciens.

Gravé par Guill.e De-la-Haye.

lieu à cette entreprise. Euthymène suivit la route tracée long-temps auparavant par Hannon, célèbre amiral de Carthage.

Nous n'avons presque aucun détail sur les voyages d'Euthymène vers le sud & d'Imilcon vers le nord. Mais ceux de Pythéas & d'Hannon nous sont beaucoup mieux connus, soit par ce qui nous reste de leurs relations mêmes, soit par ce qu'en ont écrit quelques Anciens. J'ai donc cru que l'historien de Pythéas devoit être aussi celui d'Hannon; & dans cette vûe, j'ai recueilli tout ce qui m'a semblé propre à donner une juste idée de l'entreprise du navigateur Carthaginois.

Je sais que Strabon la traite de fabuleuse; mais il jugeoit ainsi celle de Pythéas, dont je crois avoir établi la réalité. Je sais encore que Dodwel *(a)* regarde le voyage d'Hannon comme un roman de quelque Grec, déguisé sous un nom punique. Mais, malgré toute l'érudition qu'il prodigue à l'appui de ses raisonnemens, il n'a pas convaincu l'auteur de l'*Esprit des Loix*. M. le Président de Montesquieu met le *Périple* d'Hannon au nombre des plus précieux monumens de l'antiquité. Mon but n'est pas d'opposer une apologie directe à la dissertation du savant Anglois. Les différentes preuves sur lesquelles j'appuierai mon sentiment, seront autant de réponses aux objections de Dodwel; objections vagues, que je ne pourrois combattre en détail sans m'écarter de mon objet, & dont plusieurs attaquent moins le voyage d'Hannon que le système particulier de Vossius, sur les circonstances & l'époque de ce voyage. Comme l'opinion de Vossius n'est pas la mienne à beaucoup près, je ne m'engage pas à le défendre, & je crois qu'il peut se tromper sans que Dodwel ait raison: ils me paroissent l'un & l'autre également éloignés du vrai. C'est ce vrai que je cherche à démêler; & si je parviens à l'établir, je les aurai combattus tous deux, sans les réfuter expressément par une discussion polémique qui n'éclairciroit rien. De la vérité d'une assertion résulte la fausseté de toute assertion contraire: le lecteur la

Strab. lib. 1, p. 47.

Espr. des Loix, l. XIX, c. 8.

(a) La Dissertation de Dodwel est imprimée à la tête du premier volume des Géographes anciens, connus sous le titre de *Geographiæ veteris scriptores Græci minores*, édit. d'Oxfort, 1698.

conclud de lui-même; & c'eſt une conſéquence que j'eſpère qu'il tirera de ce Mémoire, que je partage en quatre ſections.

La première contiendra le récit purement hiſtorique du voyage d'Hannon. Je donnerai dans la ſeconde la traduction de ſon Périple, accompagnée des éclairciſſemens néceſſaires. L'objet de la troiſième *ſection* ſera de déterminer, autant qu'il eſt poſſible, l'époque de ce voyage, qui fut entrepris, ſelon le paſſage formel de Pline, *dans le temps de la plus grande puiſſance des Carthaginois.* Et comme j'adopte, ſur ce point, le ſentiment de cet auteur, on peut regarder comme le commentaire du texte de Pline cette troiſième ſection, où j'examinerai quel eſt en effet le temps auquel nous devons fixer la plus grande puiſſance des Carthaginois : puiſſance dont la grandeur ou la diminution dépendirent de l'état de leur commerce. Cet examen m'engagera dans des diſcuſſions propres à faire mieux connoître l'eſprit de cette République, ſes forces, ſes reſſources & ſes intérêts, ainſi que la nature & les reſſorts de ſon gouvernement. Quelques réflexions générales ſur le commerce des Anciens formeront une quatrième & dernière *ſection*, & s'appliqueront naturellement à l'objet particulier de ce Mémoire.

Plin. Hiſt. Nat. l. V, c. 1.

PREMIÈRE SECTION.

Récit hiſtorique du voyage d'Hannon.

LES Tyriens, fondateurs de Carthage, portèrent dans leur nouvel établiſſement cette ſcience & ce génie du commerce, qui rendoient alors Tyr une des villes les plus riches & les plus floriſſantes de l'Univers. La ſituation de la colonie n'étoit pas moins avantageuſe que celle de la métropole; & les Carthaginois en profitèrent avec une induſtrie qu'animoient l'émulation & le beſoin. A peine s'étoient-ils établis ſur la côte ſeptentrionale de l'Afrique, qu'on vit Carthage devenir la capitale d'un grand État, & ſes habitans travailler à la découverte des pays ſitués à l'occident de leur ville. Ils pénétrèrent juſqu'au détroit; & pour s'aſſurer la poſſeſſion des côtes qu'ils avoient

reconnues, ils y fondèrent un grand nombre de colonies *(b)*. L'augmentation rapide de leurs forces & de leurs richesses les mit bien-tôt en état de pénétrer plus loin : ils s'avançoient par degrés ; & sans avoir toûjours pour but d'étendre leur domination par des conquêtes, ils étendoient de plus en plus leur commerce, qui s'accrut insensiblement au point de les rendre, en quelque sorte, souverains de la mer. *Strab. l. XVII, p. 833.*

Les Anciens parlent des voyages de leurs Négocians dans la mer Atlantique. Ils avoient entretenu, de tout temps, avec leurs ancêtres une correspondance trop étroite, pour n'être pas instruits de leurs expéditions maritimes. Le Promontoire, aujourd'hui si fréquenté sous le nom de *Cap de Bonne-Espérance*, étoit anciennement connu des Phéniciens. Ils savoient que l'Afrique est une grande presqu'isle attachée par un point au continent ; & ces lumières, transmises de Tyr à Carthage, auroient suffi, même indépendamment de toute émulation, pour encourager les Carthaginois à des découvertes capables de les enrichir. On peut croire, avec vrai-semblance, que plusieurs d'entre eux risquèrent souvent de pareils voyages : on peut croire encore que la pluspart échouèrent dans leurs projets, parce que des entreprises si difficiles réussissent rarement à des particuliers. C'est aux Souverains, ou à des Compagnies formées sous leurs auspices, qu'en est réservée l'exécution. *Herodot. Diod. Sicul. passim. Scylax, in Periplo.*

Les lumières que le Sénat de Carthage avoit tirées de ces navigations particulières, & peut-être aussi quelque projet soûmis à ses vûes par d'habiles navigateurs, l'engagèrent à tenter une de ces grandes expéditions maritimes, dont l'effet est de frayer des routes inconnues & d'enrichir une Nation. Il s'agissoit de s'étendre au-delà du détroit, de s'approprier le rivage occidental de l'Afrique, en y répandant une suite de colonies qui servissent de comptoirs ; de découvrir la plus grande étendue de côtes qu'il seroit possible, & de choisir sur

(b) Scylax dit, en termes formels, dans son périple de la mer Méditerranée, *article de Carthage*, que tous les comptoirs semés sur la côte depuis la syrte voisine des Hespérides, jusqu'aux colonnes d'Hercule, *appartiennent aux Carthaginois*.

cette ligne quelque point avantageusement situé, qui pût devenir le centre des découvertes, & l'entrepôt du commerce fait sur les bords ou dans l'intérieur des terres; où l'on pût construire une forteresse & des magasins, assurer un port aux grands vaisseaux, & d'où l'on pût enfin partir dans la suite pour des découvertes ultérieures.

Le Sénat de Carthage ayant agréé ce projet, en ordonna l'exécution par un décret dans les formes, & choisit Hannon pour diriger l'entreprise en qualité de Commandant.

Cette commission demandoit un homme qui fût à la fois pilote, négociant, soldat, général & législateur; un aventurier sage, qui n'affrontât précisément que les périls nécessaires, qui capable d'opposer les ressources aux dangers, les précautions aux hasards, sût ne laisser à la fortune que l'influence qu'on ne lui peut ôter, & ramener au même but toutes ses démarches, assujéties à la variété des conjonctures. Avec le coup d'œil assez sûr pour distinguer entre le difficile & l'impossible, il devoit avoir l'esprit assez juste pour préférer le solide à l'éclatant, pour se souvenir, en aimant la gloire, que la gloire n'étoit ni l'unique, ni même le principal objet de son entreprise. Tel fut Hannon: du moins c'est l'idée que nous donnent de son caractère & de ses talens le choix de sa République, la conduite qu'il tint, & le style de sa relation. Elle est écrite d'un ton si simple, si éloigné du faste, qu'on croit sentir en la lisant, que les grandes choses ne lui coûtoient pas de grands efforts. Cette simplicité noble est le sublime de l'Histoire.

Hanno, in Periplo.

Hannon partit du port de Carthage à la tête de soixante vaisseaux, qui portoient une grande multitude de passagers, hommes & femmes, destinés à peupler les colonies qu'il alloit établir. Cette flotte nombreuse étoit chargée de vivres & de provisions de toute espèce, soit pour le voyage, soit pour les nouveaux établissemens. Les anciennes colonies Carthaginoises étoient semées depuis Carthage jusqu'au détroit: ainsi les opérations ne devoient commencer qu'au-delà de ce terme.

Hannon ayant passé le détroit, ne s'arrêta qu'après deux journées de navigation, près du promontoire *Hermeum*, aujourd'hui

le *cap Cantin;* & ce fut au midi de ce cap qu'il établit sa première peuplade, dans une plaine unie & spacieuse: situation de laquelle est tiré le nom Phénicien de *Dumathyr,* qu'il lui donna.

Voyez la Carte ci-jointe.

Après le séjour nécessaire pour jeter les fondemens de la nouvelle habitation, la flotte continua sa route jusqu'à un cap ombragé d'arbres, qu'Hannon nomme *Soloé,* & que le périple de Scylax met à trois journées plus loin que le précédent. Au-delà de ce cap, qui s'avance extrêmement à la mer, la côte tourne à l'orient. Ces deux circonstances observées, l'une par Scylax, l'autre par Hannon, indiquent le *cap Bojador,* ainsi nommé par les Portugais, à cause du courant très-dangereux que forment à cet endroit les vagues, qui s'y brisent avec impétuosité. Ce cap est une langue de terre haute, étroite & pierreuse: le nom de *Soloé,* que Bochart traduit par *rocher,* fait une allusion manifeste à la nature du terrein. Sur le sommet de la montagne, Hannon bâtit à Neptune un autel, qu'on orna dans la suite de bas-reliefs travaillés avec art, & qui dès-lors rendit ce lieu le plus respecté de la côte.

Les Carthaginois doublèrent le cap. Une demi-journée les conduisit à la vûe d'un grand lac voisin de la mer, rempli de roseaux, & dont les bords étoient peuplés d'éléphans & d'animaux sauvages.

Trois journées & demie de navigation séparent ce lac d'une rivière nommée *Lixus* par l'amiral Carthaginois. Dans cet espace il plaça, de distance en distance, cinq comptoirs, dont le plus avancé vers le sud étoit voisin du *Lixus.* Une nation de Pâtres errans, ou de *Nomades,* étoit répandue le long des bords de ce fleuve, & de-là s'étendoit dans l'intérieur du continent, jusqu'aux frontières des *Éthiopiens sauvages,* c'est-à-dire des *Nègres.* Hannon jeta l'ancre à l'embouchûre du Lixus, & séjourna quelque temps pour lier commerce avec les Nomades Lixites. Son dessein étoit de prendre chez eux des interprètes, qui lui servissent à commercer chez ces Éthiopiens, dont les Lixites parloient comme de gens d'une figure bizarre, & d'une agilité surprenante. Ils ajoûtoient que les

premiers hommes qu'ils rencontrassent de cette espèce habitoient les montagnes où le Lixus prenoit sa source. Ce fleuve *Lixus* ne peut être que le *Rio d'o ouro;* espèce de bras de mer, ou d'étang d'eau salée, qu'Hannon aura pris pour une grande rivière à son embouchûre.

Après avoir engagé quelques-uns des Nomades à le suivre, il remit en mer, & louvoya pendant deux jours le long d'une côte deserte, doubla le cap qui la terminoit, & tournant ensuite à l'est, il découvrit, après une journée entière de navigation, une petite île située au fond d'un golfe. La flotte mouilla près de cette île : Hannon l'appela *Cerné*, & laissa des habitans pour y former une colonie. Cerné n'est autre que notre île d'*Arguin*, nommée *Ghir* par les Maures. Elle est à cinquante milles du cap Blanc, dans une grande baie formée par ce cap, & par un banc de sable de plus de cinquante milles d'étendue du nord au sud, sur environ huit milles de largeur. Arguin a près d'une lieue & demie de long du nord au sud, & un peu moins d'une lieue de large de l'est à l'ouest. Sa distance du continent de l'Afrique n'est guère que d'une lieue.

Labat, relat. de l'Afr. vol. I, p. 151.

Hannon débarqué dans cette île, y fit le calcul de sa navigation. Cerné lui parut à la même distance du détroit des *colonnes* que Carthage, en sorte que les colonnes d'Hercule faisoient, suivant son estime, la moitié du chemin de l'une à l'autre. Ce calcul est juste. Selon l'itinéraire d'Antonin, la distance de Carthage au détroit est de quinze cens deux milles Romains, en rangeant la côte de près : ces quinze cens deux milles Romains font douze cens milles, ou vingt degrés; & si l'on reporte cette distance de l'autre côté du détroit, sur des cartes marines exactes, on verra que c'est celle du *cap Spartel* au *cap Blanc*, situé seize ou dix-sept lieues à l'ouest de l'île d'Arguin.

Cette île est environnée de quelques autres : mais comme elle est la seule où l'on trouve de l'eau douce, avec un assez bon port, elle est aussi la seule qui ait pû servir aux Carthaginois d'entrepôt sur la côte occidentale d'Afrique ; & c'est à cet usage qu'Hannon la destina dès qu'il l'eût découverte : c'est

c'eſt dans cette vûe qu'il y laiſſa de quoi conſtruire un fort.

Pendant que le gros de ſa flotte ſéjournoit à la rade de Cerné, pour travailler à l'établiſſement de la colonie, il en détacha quelques vaiſſeaux, avec leſquels il ſuivit la côte, afin de reconnoître le pays. Il s'avança juſqu'aux bords d'un grand fleuve, qu'il nomme *Chrès.* En le remontant, il trouva qu'il communiquoit avec un lac, dans lequel étoient trois îles plus grandes que Cerné. A l'extrémité de ce lac, dont la longueur étoit d'une journée de navigation, Hannon vit de hautes montagnes, habitées par des Sauvages vêtus de peaux de bêtes féroces. Ces Sauvages s'opposèrent à la deſcente des Carthaginois, & les repouſsèrent à coup de pierres. Selon toute apparence ce fleuve *Chrès* eſt la rivière de *Saint-Jean,* qui coule au ſud d'Arguin, à l'extrémité méridionale du grand banc. Elle reçoit les eaux de pluſieurs lacs conſidérables, & forme quelques îles dans ſon canal, outre celles qu'on voit au nord de ſon embouchûre. Les environs en ſont habités par des Nomades de la même eſpèce que ceux du Lixus; & ce ſont-là probablement les Sauvages que vit Hannon.

Comme ſon but étoit moins de conquérir que de reconnoître le pays, il ne crut pas devoir les attaquer. Il deſcendit le fleuve juſqu'à la mer, & continua ſa navigation le long de la côte vers le midi. Elle le conduiſit à un autre fleuve très-large & très-profond, rempli de crocodiles & d'hippopotames.

La grandeur de ce fleuve, & les animaux féroces qu'il nourrit, déſignent certainement le *Sénégal.* C'eſt le premier fleuve remarquable qu'on rencontre ſur cette côte d'Afrique, en venant du détroit. Juſque-là, ſi l'on excepte la rivière de *Saint-Jean,* on ne trouve, à proprement parler, que de gros ruiſſeaux, & même en aſſez petit nombre. Nous avons obſervé, quelques pages plus haut, que depuis le cap Bojador ou Soloé juſqu'à l'île de Cerné, règne une côte aride, déſerte & ſablonneuſe. Depuis Cerné elle eſt unie, ſans ports, ſans rades, ſans abri, & preſque ſans habitans. Hannon ne trouvoit rien au ſud du *Chrès,* qui dût l'arrêter juſqu'au *Sénégal.*

Hiſtoire des Voyages, l. v, c. 2.

Il borna ſa navigation particulière à ce grand fleuve, &

rebrouſſant chemin, il alla chercher le reſte de ſa flotte dans la rade de Cerné. Dès qu'il l'eût rejointe elle leva l'ancre, continua ſon voyage le long de ces bords arides, que ſon Commandant venoit de reconnoître, & les ſuivit pendant douze jours. Sur cette côte apparoiſſoient de temps en temps des *Éthiopiens ſauvages*, qui fuyoient à la vûe des vaiſſeaux, & dont la langue étoit inconnue aux interprètes pris ſur les bords du Lixus. C'eſt la première fois que la flotte vit de ces Éthiopiens. Elle étoit donc à la hauteur du *cap Verd* & du *Sénégal*, qui ſépare le pays des *Blancs* de celui des *Noirs*.

Après ces douze jours de navigation le long d'une côte unie, les Carthaginois découvrirent un pays élevé, des montagnes ombragées de forêts, dont les arbres étoient odorans & veinés de diverſes couleurs. Cette côte montueuſe dura pendant deux jours, au bout deſquels *nous entrames*, dit Hannon, *dans un abîme immenſe de mer*.

Cette circonſtance de ſon récit ſuppoſe que la côte, qui juſque-là couroit nord & ſud, tourne à cet endroit vers l'eſt; en ſorte que ceux qui l'avoient ſuivie juſqu'alors, après avoir doublé le cap qui la termine, entroient dans une mer ouverte de trois côtés, au ſud, à l'eſt & à l'oueſt. Or c'eſt ce qui arrive aux navigateurs qui côtoient l'Afrique au ſud du *cap Verd*, dès qu'ils ont atteint le *cap Sainte-Anne*. Ce cap eſt la plus haute terre qu'on trouve depuis le cap Verd: mais au-delà la côte tourne à l'eſt, & les terres ſont fort baſſes. C'eſt la remarque d'Hannon, qui dit qu'après avoir ſuivi les détours de la côte montueuſe, décrite ci-deſſus d'après lui, il découvrit un terrein bas, une plaine étendue.

Purchaſs, Voyage de Schouter, part. I, liv. II, p. 88.

Si l'on admet, comme on ne peut s'en défendre, que Cerné ſoit l'île d'Arguin, la ſeule inſpection de la carte fera voir que les montagnes boiſées d'Hannon doivent être celles de *Serra liona*, qui commencent au-delà de *Rio grande*, & continuent juſqu'au cap Sainte-Anne, pendant plus de quarante milles, ſuivant la meſure de Dom Pédro de Cintra *(c)*, le premier des modernes qui les ait découvertes.

Ramuſio, vol. I, p. 110.

(c) Ce Capitaine eſt appelé *Gonſalo de Cintra*, dans l'hiſtoire des Voyages.

Hannon s'étant arrêté un peu au-delà de ce cap, pour faire de l'eau, continua de naviguer l'eſpace de cinq jours le long de la côte baſſe qui commence à cette hauteur. Il remarquoit des feux allumés toutes les nuits ſur les bords de la mer : ce fut en conſéquence de la même obſervation que Cintra, lorſqu'il découvrit cette contrée, donna le nom de *Rio d'os fumos*, à la rivière qui coule cent quarante milles au-delà du cap Sainte-Anne. Moſto, rédacteur des Mémoires de ce Capitaine, aſſure que les Nègres allumoient ces feux, pour s'avertir réciproquement du prodige qui frappoit leurs regards, c'eſt-à-dire, comme il l'explique lui-même, de l'approche des navires Portugais, qu'ils prenoient d'abord pour des oiſeaux monſtrueux, à cauſe de leurs voiles. Les Éthiopiens ou Nègres du temps d'Hannon étoient dans le même cas que ceux du temps de Cintra : la vûe de la flotte Carthaginoiſe devoit produire le même effet ſur eux.

Ramuſio, vol. I, p. 79.

Après cette côte, ſuivie pendant cinq jours, Hannon trouva un grand golfe, que ſes interprètes nommoient la *corne de l'Occident (d)* : circonſtance qui prouve que ce pays étoit connu des Nomades du Lixus, au moins par le rapport des Nègres avec leſquels ils confinoient dans l'intérieur des terres. Dans ce golfe il y avoit, dit Hannon, une grande île, & dans cette île un lac d'eau ſalée qui renfermoit une autre île. Pendant le jour on ne découvroit que de ſombres forêts : la nuit on apercevoit des feux allumés de toutes parts ; on entendoit les ſons de toutes ſortes d'inſtrumens, entre-mêlés de cris effroyables. Les Carthaginois avoient fait une deſcente dans l'île : mais les menaces de leurs devins ſe joignant à la terreur que ces bruits confus leur inſpiroient, ils ſe rembarquèrent & pourſuivirent leur route. Elle ſe fit pendant quatre jours le long d'une côte qu'Hannon nomme *la côte des fumigations ;* nom qui, ſans doute, avoit la même origine que celui de la rivière d'*os fumos*.

Moſto, qui l'accompagnoit, dit que ces montagnes furent nommées *Serra liona*, parce que le ſommet en eſt toûjours couvert de nuages, du ſein deſquels on voit ſans ceſſe partir des éclairs, & d'où l'on entend gronder un tonnerre continuel.

(d) Le traducteur Grec l'appelle Ἑσπέρου κέρας.

En quelques endroits de cette côte la terre étoit brûlante: les Carthaginois virent des fleuves de feu se précipiter vers la mer. Au milieu de ces feux, ils en découvroient toutes les nuits un beaucoup plus grand que les autres, & qui sembloit s'élever jusqu'aux nues: pendant le jour ils ne voyoient qu'une haute montagne, nommée *le chariot des Dieux* dans le périple d'Hannon. Il s'agissoit ici d'un volcan: quoique nous n'en connoissions point sur cette côte, le temps d'Hannon est si éloigné de nous, qu'on peut croire qu'il y en avoit alors un qui s'est éteint dans la suite.

Après trois jours de navigation, qui joints aux quatre depuis la *corne de l'occident*, font sept jours pleins, nos voyageurs trouvèrent un autre cap, appelé par Hannon *la corne du midi (e)*.

Ce golfe commençant à la *corne de l'occident*, & traversé dans l'espace de sept jours, est visiblement celui que forment le *cap des Palmes* & le *cap des Trois-pointes*. Le nouveau golfe qui reprend à la *corne du midi*, est celui de la côte de *Guinée*, qui s'étend jusqu'aux côtes de *Benin*, & qui commençant vers l'ouest à ce même cap des trois pointes, où le golfe précédent se termine, finit à l'est par le *cap Formoso*.

Hannon mit vingt-six jours, nettement exprimés dans son Périple, à venir de l'île de Cerné jusqu'à ce golfe de *la corne du midi*. En évaluant chaque journée à vingt lieues marines, les vingt-six jours feront cinq cens vingt lieues. C'est à peu près la distance de l'île d'Arguin au cap des Trois-pointes, où commence le golfe de Guinée. Quoiqu'il s'agisse ici des plus grands navigateurs de l'antiquité, je ne leur suppose pas une diligence bien extraordinaire *(f)*. Nous avons vû qu'Hannon fut en douze jours du détroit à Cerné, en vingt-six de Cerné à la corne du midi. L'escadre Portugaise envoyée, en 1641, pour établir le fort de *Saint-George de la Mine*, employa douze

Barrof. Décad. I, l. III, c. I.

(e) Ce golfe est nommé, par le traducteur grec d'Hannon, Νότου κέρας.

(f) La marche de nos vaisseaux est toute autre. Pierre de Médine, habile navigateur, leur fait faire deux cens milles par jour avec un bon vent, & beaucoup plus par un vent fort. Voyez le parallèle de la marine des Anciens & de la nôtre à cet égard, dans la Géographie de Briet. *Part. I, chap. 6.*

jours à ſe rendre de Liſbonne à l'île d'Arguin, & vingt-ſix à paſſer de cette île au cap des Trois-pointes *(g)*. Cette conformité remarquable, quoique dûe ſans doute au haſard, fortifie les raiſons qui m'ont fait borner le voyage d'Hannon au cap des trois pointes, & placer à cet endroit le commencement de la corne du midi.

Dans ce golfe, comme dans celui de l'occident, Hannon découvrit une grande île, dans cette île un lac d'eau ſalée, & dans ce lac une ſeconde île remplie de Sauvages, parmi leſquels il crut voir beaucoup plus de femmes que d'hommes. Elles avoient le corps tout velu, & les interprètes d'Hannon les nommoient *Gorilles*. Les Carthaginois pourſuivirent ces Sauvages, qui leur échappèrent par la légèreté de leur courſe. Ils ſaiſirent trois des femmes: mais on ne put les garder en vie; tant elles étoient féroces; & leurs peaux furent portées à Carthage, où, juſqu'au temps de la ruine de cette ville, on les conſerva dans le temple de Junon. La grande île décrite ici eſt celle d'*Ichoo*, ſéparée de la terre ferme par le *lac Couramo*, qui reçoit pluſieurs grandes rivières, & communique avec l'Océan par trois embouchûres.

L'île des *Gorilles*, ou des femmes ſauvages, eſt quelqu'une de celles qu'on trouve en aſſez grand nombre dans ce lac. Les pays voiſins ſont remplis d'animaux pareils à ceux qu'Hannon prit pour des hommes ſauvages.

C'étoient, ſuivant la conjecture d'un ancien pilote Portugais, commentateur d'Hannon, des ſinges de la grande eſpèce, dont les forêts de l'Afrique intérieure ſont peuplées. Les modernes *Ramuſio, vol. I.*

(g) Cette eſcadre Portugaiſe, compoſée de deux hourgues ou bâtimens de tranſport, & de pluſieurs autres vaiſſeaux, portoit, outre ſix cens hommes de débarquement, tous les matériaux néceſſaires pour la conſtruction du fort, le bois, le fer, la tuile, la brique, & juſqu'aux pierres toutes taillées, dont une partie ſervoit de leſt: mais le tout enſemble devoit faire un poids énorme. De plus une des deux hourgues faiſoit eau, & ne pouvoit forcer de voiles. Si dans un temps où la navigation n'étoit pas à beaucoup près ce qu'elle eſt aujourd'hui, cette eſcadre n'a mis que vingt-ſix jours à faire le trajet depuis l'île d'Arguin, on peut ſuppoſer que la flotte Carthaginoiſe, compoſée de bâtimens à voiles & à rames, débarraſſée d'ailleurs d'un chargement ſuperflu, & d'un grand nombre de paſſagers reſtés à Cerné, n'a pas employé plus de temps au même trajet.

ont presque tous adopté cette opinion; mais personne ne l'a prouvée. Cependant la preuve en est simple. Hannon remarque que le corps de ces hommes sauvages étoit hérissé de poils; ce ne pouvoit donc être des Nègres: on sait que les Nègres ont le corps absolument ras; qu'ils n'ont ni barbe, ni cheveux; qu'ils ont la tête & le menton couvert d'une espèce de laine frisée. D'un autre côté croira-t-on qu'il y eût alors dans cette partie de l'Afrique des hommes d'une espèce à n'entrer ni dans la classe des Blancs, ni dans celle des Noirs, & que cette étrange espèce se sera dans la suite éteinte? On ne pourroit le croire sans être forcé d'admettre à la fois deux suppositions, toutes deux également dénuées de vrai-semblance.

Purchass, l. VII, c. 3, p. 974.

Pour concevoir qu'Hannon ait pû prendre de grands singes pour des hommes, il suffit de lire, dans Purchass, ce qu'un voyageur, qui avoit passé plusieurs années avec des Nègres sauvages, raconte des singes nommés *Pongos* ou géants, qui se rencontrent fréquemment épars dans les forêts du royaume de Mayombé. « Le *Pongo,* dit en substance André Battel, (c'est » le nom de ce voyageur) a plus de cinq pieds: il est de la hauteur » d'un homme ordinaire, mais deux fois plus gros. Il a le visage » sans poil, & ressemblant à celui d'un homme, les yeux assez » grands, quoiqu'enfoncés, & des cheveux qui lui couvrent la » tête & les épaules. Son corps, à la réserve des mains, est » couvert d'un poil tanné, sans épaisseur; il a les pieds sans talon, » & semblables à ceux des singes, ce qui ne l'empêche ni de se » tenir debout, ni de courir. Ces animaux grimpent sur les arbres » pour y passer la nuit: ils s'y bâtissent même des espèces d'abris » contre les pluies dont ce pays est inondé pendant l'été. Ils » ne vivent que de fruits & de plantes: ils couvrent leurs morts » de feuilles & de branches; ce que les Nègres regardent comme » une sorte de sépulture. Lorsque les *Pongos* trouvent le matin » les feux que les Nègres allument la nuit, en voyageant au » travers de ces forêts, on les voit s'en approcher avec une » apparence de plaisir. Néanmoins ils n'ont jamais imaginé de » les entretenir, en y jetant du bois. Aussi les Nègres assurent-ils » que les Pongos n'ont aucun langage, & qu'on ne leur voit

donner aucune marque d'intelligence, qui puisse les faire placer «
dans une classe supérieure à celle des animaux. Leur force «
est surprenante: ils attaquent quelquefois les éléphans avec des «
massues dont ils s'arment, & quelquefois ils ont l'avantage. «
Comme ils rompent tous les piéges qu'on leur tend pour les «
prendre, les Nègres prennent le parti de les tuer avec des flèches «
empoisonnées *(h)*. »

Ce fut par la même raison que les Carthaginois qui découvrirent, sous Hannon, cette côte peuplée d'animaux si sauvages & si forts, furent contraints de tuer les trois femelles dont ils s'étoient saisis. Le royaume de Mayombé, où ils sont très-communs, faisant partie de celui de Benin, on conçoit que les Pongos de ces forêts passoient aisément dans l'île d'Ichoo, voisine du lac Couramo. Tout ce que les Nègres en rapportent a dû les faire prendre pour des hommes sauvages, par des voyageurs qui n'en connoissoient que la figure. La méprise étoit plus raisonnable que celle de quelques Universités fameuses, qui prétendirent que les Américains étoient une espèce moyenne entre l'homme & le singe, & le soûtinrent jusqu'à ce qu'un Bref eût proscrit des écoles cette inhumaine absurdité.

Le cap des Trois-pointes fut le terme des découvertes d'Hannon: la disette des vivres l'obligea de ramener sa flotte à Carthage. Il y rentra, plein de gloire, après avoir pénétré jusqu'au cinquième degré de latitude, pris possession d'une côte de près de six cens lieues, par l'établissement de plusieurs colonies depuis le détroit jusqu'à Cerné, & fondé dans cette île un entrepôt sûr & commode pour le commerce de ses compatriotes, qui s'accrut considérablement depuis cette expédition.

On n'a pas de preuves que les Carthaginois aient dans la suite conservé toutes les connoissances qu'ils devoient au voyage d'Hannon: il est même à présumer que leurs marchands n'allèrent pas d'abord au-delà du Sénégal, & que peu à peu ils restèrent

(h) Dans une note sur cette relation d'André Battel, Purchass ajoûte qu'il a vû un Nègre qui l'assuroit que dans son enfance il fut enlevé par les Pongos, & passa plusieurs années avec eux.

beaucoup en deçà de ce fleuve. Au temps de Scylax l'île de Cerné étoit devenue le terme de la navigation pour les gros bâtimens. Mais la colonie d'Hannon s'y maintint; & Cerné fut toûjours l'entrepôt du commerce des Carthaginois au sud de l'Afrique. Leurs gros navires restoient à la rade de l'île, la côte ultérieure n'étant pas aisément navigable, à cause des écueils & des bas fonds couverts d'herbes qu'on y rencontre fréquemment. Ils s'embarquoient à Cerné sur des bâtimens légers *(i)*, à bord desquels ils alloient faire la traite le long des côtes, & même dans les rivières, qu'ils remontoient assez avant. Scylax fait mention d'une ville d'*Éthiopiens* ou de *Nègres* où ils alloient commercer, & nous donne un détail des marchandises qui faisoient de part & d'autre la matière de ce commerce. Les Carthaginois y portoient des vases de terre, des tuiles, des parfums d'Égypte, & quelques bijoux de peu de conséquence pour les femmes. En échange, ils en recevoient des peaux de cerfs, de lions & de panthères, des cuirs & des dents d'éléphans. Ces cuirs étoient d'un grand usage pour les cuirasses & les boucliers. Scylax garde le silence sur la poudre d'or qu'ils tiroient aussi de ces contrées. C'est un secret de leur commerce & qu'il ignoroit sans doute, n'ayant consulté que les routiers des pilotes, où l'on n'avoit garde de faire mention de cet article important. Mais Hérodote, instruit par l'indiscrétion de quelque Carthaginois, nous l'a révélé dans son histoire, & nous apprend même de quelle manière ils échangeoient cet or contre leurs marchandises. « Quand leurs
Hérod. l. IV, c. 196. » vaisseaux sont arrivés, dit cet auteur, ils en tirent les effets

(i) Ces bâtimens légers accompagnoient les gros navires. On les appeloit *chevaux*, parce que leur proue avoit la figure de cet animal. Les débris d'un de ces bâtimens furent trouvés sur la côte méridionale d'Éthiopie, par Eudoxe de Cyzique, qui fit un voyage aux Indes par ordre de Cléopatre veuve de Ptolémée III. Frappé de la singularité de cette forme, il emporta la proue & la fit voir à des pilotes Phéniciens, qu'il rencontra dans le port d'Alexandrie. Ils la reconnurent pour la proue d'un vaisseau léger de Cadiz. Un d'entre eux crut même pouvoir assurer que c'étoit celle d'un vaisseau qui s'étoit perdu quelques années auparavant, en allant négocier au midi du fleuve Lixus, sur la côte d'Afrique. Strabon, dans sa Géographie, *l. II, p. 99*, rapporte ce détail; mais il ne le croit pas. Je tâcherai de développer les motifs de son incrédulité dans une des sections suivantes.

qu'ils

qu'ils veulent trafiquer, & les étalent ſur le rivage. Enſuite ils « remontent dans leurs bâtimens, d'où ils font des ſignaux: ce « ſont des feux, dont la flamme & la fumée avertiſſent les « habitans. Ceux-ci viennent ſur la côte, avec leur or & leur » argent qu'ils poſent auprès des marchandiſes; puis ils s'éloignent, « mais ſans les perdre de vûe. Les Carthaginois reviennent, & « conſidèrent le prix que leur offrent les naturels du pays. S'ils « le trouvent ſuffiſant, ils le prennent & s'en vont; s'ils veulent « un prix plus cher, ils laiſſent cet or auprès de leurs marchan- « diſes, & retournent une ſeconde fois à leurs vaiſſeaux. Ceux « du pays reparoiſſent, & ajoûtent une nouvelle quantité d'or, « juſqu'à ce que les Carthaginois ſoient contens. » Hérodote termine ſon récit en aſſurant qu'ils obſervoient, dans ce trafic muet, une bonne foi digne d'être citée pour modèle. On a long-temps mis ce détail au rang des fables imputées au père de l'hiſtoire, par un préjugé ſouvent injuſte. C'eſt ainſi néanmoins que les Nègres du royaume de Melli commercent avec d'autres peuples plus avancés qu'eux dans les terres. Nous l'apprenons d'un navigateur Vénitien, dont la relation eſt inſérée dans le recueil des voyages publiés par Ramuſio & par Grynæus. Son texte eſt le commentaire naturel du texte d'Hérodote; & l'accord ſingulier de ces deux écrivains fait naître, ſur la perſévérance de certains peuples dans leurs uſages, & ſur la légèreté des autres, bien des réflexions que j'aimerois à développer, ſi je ne craignois de m'écarter de mon ſujet. Les anciens voyageurs reconnoîtroient aujourd'hui la face de ces régions Africaines, telle qu'ils l'ont vûe; tandis que nos ancêtres auroient peine à ſe retrouver dans leurs deſcendans, & même dans leur propre pays.

Hiſtoire des Voyages, t. II, l. 5, c. 3.

On voit encore dans l'île d'Arguin, un monument du long ſéjour des Carthaginois. Ce ſont deux cîternes couvertes, creuſées dans le roc avec un travail immenſe, pour raſſembler les eaux de diverſes ſources, & les défendre contre la chaleur immodérée du climat. Ces cîternes, que j'ai vû marquées dans quelques plans du fort appartenant dans cette île à la Compagnie des Indes, contiennent aſſez d'eau pour en fournir pluſieurs

gros bâtimens. Ce n'eſt point un ouvrage des Portugais: leurs écrivains n'en parlent pas; & d'ailleurs les Portugais n'ont point regardé l'île d'Arguin comme un établiſſement d'une grande importance; ils ſe ſont fixés d'abord au cap Verd. Ce n'eſt point un ouvrage des Maures; ces peuples, maîtres de l'intérieur du pays & des côtes, n'avoient nul beſoin de l'entreprendre: d'ailleurs ils ne ſont pas navigateurs. Ainſi nous ſommes obligés de l'attribuer aux Carthaginois, anciens poſſeſſeurs de l'île depuis la découverte d'Hannon.

SECONDE SECTION.

*Traduction du Périple d'*Hannon*, accompagnée de quelques éclairciſſemens.*

HANNON, de retour à Carthage, y reçut les applaudiſſemens que méritoit le ſuccès d'une entrepriſe également recommandable par la hardieſſe & par l'utilité. Il en dépoſa, dans le temple de Saturne, une eſpèce de journal ou de ſommaire: c'eſt le *Périple* qui porte ſon nom, & dont l'original, perdu depuis long-temps, a eu le ſort de tous les écrits compoſés par ſes compatriotes. Le peu de familiarité des Anciens avec la langue & les caractères Puniques, l'indifférence des Grecs & la haine des Romains, ont fait périr les ouvrages des Carthaginois, ſans qu'un ſeul ait pû ſe ſouſtraire à la proſcription générale: perte réelle pour la Poſtérité, que les monumens de la Littérature & de l'Hiſtoire Carthaginoiſe auroient inſtruite de l'état de l'Afrique intérieure, de celui de l'ancienne Eſpagne, & d'une infinité de faits inconnus aux Grecs, concentrés en eux-mêmes, & qui trop ſuperficiels *(k)* pour rien approfondir, étoient trop enorgueillis de la ſupériorité qu'ils avoient dans les arts, & de celle qu'ils prétendoient dans

(k) Il ſuffit d'avoir parcouru ſans prévention la pluſpart des auteurs Grecs, pour convenir qu'ils ont mérité ce reproche, que leur ont fait pluſieurs écrivains judicieux, & particulièrement Joſèphe, dans ſon apologie des Juifs contre Apion. Il y plaide dans les formes la cauſe des Nations étrangères contre la vanité des Grecs; & le mérite de ſes preuves doit réunir tous les ſuffrages en ſa faveur.

les ſciences, pour ne pas nier tout ce qu'ils ignoroient. Tel eſt le caractère de la pluſpart des écrivains Grecs. En reconnoiſſant qu'ils eurent en partage les agrémens du ſtyle & les dons du génie, on eſt forcé de convenir qu'ils ont ſouvent manqué de juſteſſe dans les critiques qu'ils faiſoient des étrangers; parce qu'ils joignoient une ignorance volontaire à la préſomption qui leur étoit naturelle. J'inſiſte ſur ces réflexions, quoiqu'elles ne ſoient pas nouvelles: mais je crois qu'il eſt important de ne les pas perdre de vûe dans l'étude des écrivains de la Grèce; & je crois même que plus le lecteur a de goût, plus ce préſervatif lui devient eſſentiel contre la ſéduction. En effet, plus on eſt capable de ſentir le prix de leurs ouvrages, moins on l'eſt de ſe défendre contre leurs opinions. Le charme n'a que trop agi ſur pluſieurs de nos Savans modernes. Senſibles à la beauté de ces auteurs intéreſſans, ils ſemblent avoir oublié qu'en deſirant d'écrire comme eux, l'homme d'eſprit ſe réſerve le droit de penſer d'après ſoi-même. A voir ces commentateurs enthouſiaſtes, mépriſer ſans examen tout ce que les Grecs traitoient injuſtement de barbare, on les ſoupçonneroit de ſuppoſer que toutes les connoiſſances & tous les talens étoient renfermés dans les bornes de la Grèce & de l'Italie; comme ſi ces deux contrées euſſent été l'Univers; comme ſi l'on n'eût penſé qu'à Rome & dans Athènes, & que tant de Royaumes, d'Empires, de Républiques conſidérables euſſent pû ſubſiſter ſans tout ce qui forme le lien des ſociétés floriſſantes & nombreuſes, où l'opulence faiſant du ſuperflu le néceſſaire des riches, a de tout temps aſſigné ſur les beſoins du luxe le patrimoine des arts.

Ainſi ſemble, en particulier, raiſonner Dodwel, dans la Diſſertation qu'il a compoſée ſur le Périple & le voyage d'Hannon. De ce que Strabon, Pline, Athénée, Ariſtide, auteurs modernes en comparaiſon du navigateur Carthaginois, ne ſont pas d'accord ſur la poſition des lieux dont il parle; de ce qu'ils en nient l'exiſtence, parce qu'il n'en reſtoit plus de veſtige alors, Dodwel conclud que le voyage d'Hannon eſt une fable, & ſon Périple un roman. Il va plus loin: il dit

Dod. Diſſert. de perip. Hannon. *ætate, ſect. IX, X, XXIV, &* omnibus *paſſim.*
Strab. l. I, p. 47, & alibi paſſ.
Plin. Hiſt. Nat. l. V, c. I.
Athen. Deipn. l. III, c. 5.
Ariſtid. in Ægyptiacâ.

que les Grecs & les Romains seroient moins partagés dans leurs sentimens sur l'époque de Carthage, & moins contraires les uns aux autres dans ce qu'ils nous rapportent des traits de son histoire, si les Carthaginois avoient été plus attentifs à recueillir leurs annales. Selon lui ces Républicains n'ont point eu d'archives authentiques; ils n'ont point eu d'historiens dignes de foi. Ce sont des conséquences que n'adoptera pas un critique impartial. Seulement il inférera de cette diversité d'opinions, ou que les écrivains Grecs & Romains ne connoissoient pas le peu de monumens de l'histoire Carthaginoise, échappés à la ruine de Carthage, & qui pouvoient s'être conservés de leur temps, ou que les monumens de cette ville furent tous anéantis avec elle, mais qu'ils n'en existèrent pas moins tant qu'elle exista.

Dodwel, ibid. sect. XXIII.

La vérité de ce raisonnement, si simple qu'il n'a pas besoin de preuve, est prouvée sans replique par un passage formel de Josèphe, dont l'autorité sur ce point est fort supérieure à celle de Strabon & des autres écrivains, soit Grecs, soit Latins. Dans son traité contre Apion, il atteste que la ville de Tyr avoit encore ses anciens registres, heureusement soustraits aux révolutions qu'elle essuya tant de fois, & que ces registres remontoient à des siècles très-reculés. Josèphe avoit consulté ce dépôt des antiquités Tyriennes; il le cite à plusieurs reprises dans le cours de son histoire, & c'est à la connoissance de ces titres incontestables & précieux que nous devons l'époque certaine qu'il nous a donnée de la fondation de Carthage. On ne peut douter que les Tyriens fugitifs, auteurs de cette colonie, & les Carthaginois leurs descendans, fidèles à des usages transmis par leurs ancêtres, ne se soient fait, comme eux, une loi de consigner dans des fastes publics tous les évènemens de quelque importance.

Joseph. adv. Apion. lib. I, c. 5.

Carthage avoit donc eu ses historiens: elle avoit eu des écrivains en plus d'un genre, mais sur-tout dans les genres utiles. Le génie de ses habitans tourné vers le commerce préféroit aux objets de pur agrément, les arts propres à les enrichir; tels que la navigation, le pilotage, les méchaniques

& l'agriculture. Cette dernière étoit d'autant plus en vogue parmi eux, qu'ils habitoient un pays dont la fertilité naturelle encourageoit leur industrie, & faisoit circuler l'abondance dans tous les ordres de l'État, par des moissons qui payoient le laboureur avec usure, & fournissoient au trafiquant un fonds inépuisable d'échanges avec l'étranger. Les principaux citoyens de Carthage cultivoient la terre, ainsi que les principaux citoyens de Rome, & s'en faisoient honneur comme eux, mais par des vûes & par des raisons différentes. La pauvreté dont Rome se glorifioit alors y rendoit nécessaire ce genre de vie, conforme d'ailleurs à la sévérité de ses principes & de ses vertus. A Carthage l'intérêt, toûjours arbitre de l'opinion chez les peuples commerçans, préservoit d'un mépris injuste cette profession vraiment noble, en éclairant sur ses avantages réels. L'agriculture étoit pour les Romains un moyen de subsister: c'étoit pour leurs rivaux un moyen de s'enrichir. En faisant les délices de Régulus & de ses pareils, parce qu'ils étoient simples & modérés, elle les nourrissoit parce qu'ils étoient pauvres; & si dans le cours de leurs exploits guerriers on les vit regretter les travaux champêtres, c'est autant le besoin d'une famille nombreuse, qui les rappeloit à leur charrue, que cette vertueuse austérité des mœurs antiques, à laquelle Cicéron & Pline ont rendu tant d'inutiles & d'éloquens hommages. Vraisemblablement les mains d'Hannon n'étoient pas accoûtumées à tracer des sillons comme celles de Curius. Ce qui fut pour les Grands de Rome une occupation long-temps indispensable, étoit pour ceux de Carthage un exercice volontaire, un amusement utile, & même un objet d'étude. Riches, mais économes & laborieux, ils étoient cultivateurs parce qu'ils étoient hommes d'État & négocians. Par leur exemple ils animoient la pratique de cet art; ils en perfectionnoient la théorie par leurs observations; & l'on peut assurer que leurs progrès furent grands & rapides, puisqu'ils avoient pour but d'augmenter à la fois leurs richesses personnelles & les forces de leur République, dont le pouvoir se fondoit sur l'opulence. Ceci n'est pas une assertion hasardée sur de simples probabilités:

Plinius, Hist. Nat. l. XVIII, c. 5.

Pline en sera le garant. Nous savons par lui que Magon, l'un des plus illustres de leurs citoyens, avoit composé sur la culture des terres un traité complet, dont la réputation s'étendit jusqu'à Rome. On y faisoit tant de cas de cet auteur, qu'en distribuant aux petits rois d'Afrique toutes les bibliothèques de Carthage, les Romains se réservèrent le livre de Magon. Leur Sénatus-consulte en ordonna même la traduction, quoique le célèbre Caton eût dès-lors écrit sur l'agriculture. Des hommes instruits de la langue Punique furent chargés de cette version; & Décius Silanus, Patricien d'une des meilleures maisons de Rome, fut celui des traducteurs qui réussit le mieux.

Dodwel ne se rappeloit sans doute, ni ce passage de Pline, ni ceux de Josèphe, lorsqu'il nous représente les Carthaginois comme des barbares ignorans, & que sur l'autorité frivole de quelques vers de comédies il traite de fables toutes les histoires Libyennes, & le Périple d'Hannon en particulier. Cependant les vaisseaux de Carthage & de Phénicie parcouroient toutes les mers; & dans un temps où les Grecs ne connoissoient rien au-delà des Colonnes d'Hercule & du Pont-Euxin, les Carthaginois & les Phéniciens, introduits par le commerce en Égypte, à la cour de Perse, dans toutes les contrées de l'Asie & jusque dans les Indes, pouvoient avoir sur ces vastes régions & sur leurs habitans des connoissances curieuses & certaines, préférables par conséquent aux idées vagues & confuses que ces Grecs dédaigneux s'en formoient sur des récits informes, défigurés par les fictions de leurs poëtes & les romans de leurs philosophes. Mais de tous les écrivains de l'antiquité, les Grecs, & après eux les Romains, sont les seuls que le temps ait épargnés, du moins en partie; nous n'avons qu'eux entre les mains: de-là ce préjugé favorable, & juste après tout, de notre part, pourvû qu'il ne soit pas poussé trop loin. Accoûtumés à voir par leurs yeux, nous rejetons sur leur parole tout ce qu'ils n'ont pas admis comme véritable; nous retranchons du nombre des faits historiques tous ceux qu'ils ont ignorés, sans songer qu'ils n'étoient pas à portée de les savoir, & qu'à peine eussent-ils daigné s'en instruire.

Ce n'eſt pas ainſi que la Critique doit prononcer: quand un fait eſt vrai-ſemblable, qu'une aſſertion eſt revêtue de tous les caractères de probabilité; un ſimple argument négatif, tiré du ſilence ou de la contradiction d'un écrivain étranger ou poſtérieur, ne les détruit pas. D'ailleurs, pour aſſurer que tel ou tel fait eſt croyable, on n'a pas toûjours beſoin que ce fait ſoit littéralement énoncé dans un paſſage ancien; c'eſt ſouvent une conſéquence néceſſaire de deux faits avoués; & cette conſéquence, quoiqu'elle ne ſoit pas exprimée formellement, n'en eſt pas moins certaine. L'Hiſtoire ne réſulte pas du ſeul aſſemblage des textes hiſtoriques, mais de leur combinaiſon, faite avec intelligence, avec méthode, avec ſagacité: ces débris rapprochés, font juger de ce qui manque à l'édifice; & l'eſprit juſte ſait alors ſuppléer ce qu'il ne voit pas, par la vûe de ce qu'il a ſous les yeux. De ce que long-temps avant la première guerre punique les Romains avoient, ſelon Tite-Live, des officiers & des magiſtrats prépoſés à la fabrique des vaiſſeaux, on doit en conclurre contre Tite-Live, qu'ils avoient une marine long-temps avant cette époque. Un autre trait plus frappant va mettre dans un nouveau jour la vérité de ce principe, ſi déciſif, à mes yeux, dans la cauſe d'Hannon, que tout ce qui tend à le prouver me paroît appartenir à l'objet de ce Mémoire, ou du moins y rentrer par une application naturelle.

Livius, Hiſt. Rom. lib. IX, c. 30.

L'ancienne Colchide, à préſent la Mingrélie, ſemble avoir changé de ſol comme elle a changé de nom. Si nous en croyons Pline, Arrien, Strabon, l'opulence & les arts régnoient dans cette contrée, l'une des plus floriſſantes de la haute Aſie. Ils nous parlent du grand nombre & de la magnificence de ſes villes, de la bonté de ſes ports, de la foule des commerçans qui s'y raſſembloient de toutes parts; ils nous la repréſentent à l'envi comme le centre d'un trafic conſidérable, dont elle tiroit une partie de ſon propre fonds, & telle, en un mot, de leur temps, que la Hollande eſt de nos jours. Selon le rapport unanime des voyageurs modernes, la Mingrélie n'eſt plus qu'un marécage, dont le ſol humide & couvert

Plin. Hiſt. Nat. l. VI, c. 4 & 5. Id. l. XXIII, c. 15.
Arrian. in Perip. Ponti Euxin.
Strab. lib. XI, p. 498 & alib. paſſim.
Lucian. in Toxari.

de fange fournit à peine à la ſubſiſtance d'une poignée d'habitans : elle eſt telle aujourd'hui qu'étoit cette même Hollande au ſiècle de Céſar & de Druſus. A la vûe d'un pareil contraſte, croirons-nous, malgré l'identité manifeſte des lieux, que la Mingrélie de Chardin n'eſt point la Colchide de Pline, d'Arrien, & de Strabon? Croirons-nous, malgré le témoignage poſitif de trois auteurs anciens dignes de foi, que ce pays n'a jamais été ce qu'il n'eſt plus? Ces deux conſéquences ſeroient également fauſſes. Nous devons néanmoins adopter l'une ou l'autre, ſi nous ſuivons les règles de la logique ſur laquelle Pline & Strabon paroiſſent autoriſer leur jugement contre le voyage d'Hannon; & vainement réclameroient-ils contre l'abus qu'un cenſeur injuſte feroit à leur égard d'un argument qu'eux-mêmes ont employé. S'ils ſe ſont crus en droit de prononcer qu'Hannon n'a jamais voyagé ſur les côtes d'Afrique, parce que de leur temps il ne reſtoit plus de veſtige des colonies fondées par ce Carthaginois; nous aurons le même droit de refuſer notre croyance aux deſcriptions qu'ils nous ont laiſſées de la Colchide, parce que ce pays n'offre plus à nos yeux la moindre trace de ſon ancienne ſplendeur. Loin d'y trouver encore les monumens du long ſéjour que les arts de la Grèce ont fait dans cette région, les voyageurs y rencontrent à peine quelques reſtes épars des ouvrages conſtruits ſur ces côtes & le long des bords de la mer Noire, par les ſouverains de Trébizonde & par les Genois.

Chard. Voyage en Aſie, tome I, p. 121 & ſuiv.

Tournefort, Voyage au Levant, tome II, p. 166.

La ſolution de ce problème dépend donc d'une autre règle de critique : règle infiniment plus ſûre, & d'un uſage ſi général dans l'étude des écrivains de l'antiquité, que ſi l'on s'en écarte une fois, on court riſque de ne les pas entendre, de les juger mal, & de ne pouvoir les accorder ſoit entre eux, ſoit avec eux-mêmes, encore moins avec les modernes. Réuniſſons deux textes formels, pour en tirer un troiſième implicitement contenu dans les premiers; & nous verrons alors que Strabon, Pline & Chardin, décrivant le même pays ſous des époques différentes, ont également dit vrai quoiqu'ils ſe contrediſent, & même parce qu'ils ſe contrediſent. De l'oppoſition de leurs témoignages

témoignages nous conclurrons, ſuivant cette méthode, qu'une révolution aſſez grande pour défigurer la face d'un pays au point de le rendre méconnoiſſable, quoique le climat n'en ſoit pas changé, ſuppoſe comme certain un fait que les auteurs anciens n'ont cependant pas exprimé d'une façon préciſe: c'eſt que la Colchide étoit jadis habitée par un peuple induſtrieux, qui s'étoit attaché conſtamment à deſſécher cette terre, & à la défendre, par des digues & des levées, contre les entrepriſes de la mer; au lieu que maintenant inculte & dépeuplée, elle eſt abandonnée depuis long-temps à ſon humidité naturelle, qui la rend à la fois mal-ſaine & ſtérile *(l)*.

(l) La comparaiſon faite ici de la Colchide avec la Hollande nous paroît d'autant plus juſte que le rapport ſingulier qui ſe trouve entre ces deux contrées, ſi diſtantes l'une de l'autre, a préciſément les mêmes cauſes, tant phyſiques que morales. On ſait que la Hollande & les autres Provinces-Unies ſont les pays les plus bas de tous ceux qu'on nomme ſpécialement *Pays-bas*, parce que le ſol s'en élève à peine au deſſus du niveau de la mer. La partie maritime de ce terrein eſt même aſſez généralement moins haute que l'Océan qui la baigne, & qui l'enſeveliroit, ſans les digues que l'induſtrie vigilante d'un peuple nombreux oppoſe ſans ceſſe à ſes efforts. Le reſte du pays, en remontant du côté des terres, eſt arroſé par les eaux de pluſieurs fleuves conſidérables qui s'y raſſemblent de toutes parts. C'eſt, pour ainſi dire, le lit commun de la Meuſe, de l'Eſcault, du Rhin & d'un grand nombre d'autres rivières, dont quelques-unes même s'y perdent dans les ſables avant que d'arriver juſqu'à la mer. Cette prodigieuſe quantité d'eau dont les Pays-bas ſont comme abreuvés, les inonderoit ſi l'art y laiſſoit agir la nature. Tant de levées & de canaux qui traverſent ces campagnes, aujourd'hui ſi fertiles, ne contribuent pas moins à conſerver le pays, qu'à le rendre à la fois praticable & floriſſant. Mais peuplée par des Barbares, au temps où Céſar & Tacite écrivoient, cette même région n'étoit qu'une plaine marécageuſe & ſtérile. C'eſt exactement le cas où ſe trouve la Colchide: il ne s'agit que de changer les époques; & cette reſſemblance eſt l'effet d'une ſituation pareille & des mêmes révolutions. La Colchide, voiſine de la mer d'Azof & de la Crimée, s'étend depuis le pied du Caucaſe juſqu'au bord de la mer Noire. Elle eſt arroſée par de grands fleuves, entre autres par le Phaſe, dont l'embouchûre eſt dans cette mer; & ces fleuves forment ſouvent le long de leur cours des étangs & des lacs. Suivant les obſervations des Géographes & des Phyſiciens, la mer Noire reçoit plus de rivières que la Méditerranée. C'eſt le réſervoir où viennent ſe rendre preſque toutes les eaux de l'Europe, par le Danube, dans lequel tombent les rivières de Suabe, de Hongrie, de Tranſilvanie, &c. Celles de la Ruſſie Noire & de la Podolie s'y dégorgent auſſi par le Nieſter. Le Boryſthène y ramène quelques-unes de celles qui coulent en Pologne, dans le pays des Coſaques, & dans la Moſcovie ſeptentrionale. Enfin le Tanaïs y précipite ſes eaux, en traverſant la mer d'Azof. Or cet

Rapprochons-nous de notre sujet par deux autres exemples tirés de faits relatifs aux Carthaginois mêmes. Après la ruine de cette puissante République, on vit s'élever en Espagne une nouvelle ennemie de Rome. Numance, à peine connue jusqu'alors, ose braver les vainqueurs de Carthage; elle étonne les Romains, défait leurs armées, impose à leurs Généraux des loix ignominieuses, & par l'opiniâtreté de sa résistance, force le Sénat consterné, de recourir au bras qui venoit de subjuguer l'Afrique. Il faut que Scipion marche contre Numance; & l'honneur d'avoir réduit cette place ajoûte à l'éclat des lauriers qu'il avoit cueillis au-delà des mers. Comment s'étoit formée subitement cette puissance redoutable aux Romains? d'où venoient ses forces & son animosité contre Rome? la réponse est simple. Les Carthaginois échappés à la ruine de leur patrie avoient trouvé dans Numance un asyle; & cette place, fortifiée par

immense bassin, où tant de fleuves tombent à la fois & de tous les côtés, n'a qu'une seule issue par le Bosphore qui communique à la mer de Marmara, la *Propontide* des Anciens. On ne voit donc aucune proportion sensible entre la quantité d'eau qui sort de la mer Noire, par le canal unique qui lui sert de décharge, & la quantité d'eau qu'elle reçoit. Cependant on ne s'aperçoit pas qu'elle grossisse jamais. Pour expliquer ce phénomène, contraire en apparence aux loix de la physique, il faut supposer des canaux soûterrains qui traversent peut-être l'Europe & l'Asie, & par où les eaux de cette mer s'échappent continuellement, & vont se perdre loin de ses côtes. C'est la remarque de M. de Tournefort. Cette espèce de transpiration des eaux de la mer Noire, humecte intérieurement tout le sol des pays qui l'environnent, mais sur-tout de la Colchide. Cette terre en est toute pénétrée; pour peu qu'on la creuse, l'eau réjaillit sur la surface & s'y répand à grands flots. De-là vient que cette contrée n'est plus aujourd'hui qu'un marécage désert, dont l'air mal-sain étouffe ou corrompt, par la malignité de ses influences, toutes les productions de la terre. Toutefois les anciens naturels & les colonies Grecques que différentes révolutions reléguèrent dans ce pays, avoient sû le rendre non seulement habitable, mais opulent & fertile. A force de culture & de travaux conduits avec intelligence, entretenus avec soin, ils avoient triomphé des vices du terrein. Mais ces vices ont insensiblement repris le dessus, par la négligence & la barbarie du petit nombre d'habitans épars aujourd'hui dans ce même pays où Mithridate trouva si long-temps des ressources contre tous les efforts de la puissance Romaine. Je prie le lecteur d'excuser cette digression si longue; car j'avoue que c'en est une, & qu'elle ne sert même qu'à l'éclaircissement d'une première digression. Mais l'objet m'a paru curieux; & si le lecteur en juge comme moi, cet écart mérite son indulgence.

l'art & la nature, leur avoit paru propre à ſervir leur haine & peut-être leur ambition. Les remparts de la ville fondée par Didon n'étoient plus qu'un monceau de cendres: mais Carthage reſpiroit encore; & ſous le nom de Numance elle fit contre Rome des efforts nouveaux, que la fortune auroit pû ſeconder, ſi Rome n'avoit pas eu Scipion. Deux générations s'écoulent à peine qu'on voit la Méditerranée ſe couvrir de Pirates, qui ravagent toutes les provinces maritimes de l'Empire, affament l'Italie, font trembler Rome, & mettent dans leurs projets une intelligence, un accord, une ſcience de la marine & de la guerre qui déconcertent les Romains, & les réduiſent à prendre, pour leur propre ſûreté, des meſures auxquelles leur politique n'avoit point encore eu recours dans les plus grandes extrémités. D'où ſortoit ce nouveau genre d'ennemis? On ſait que leur berceau fut la Cilicie, dont les ports étoient bons & les montagnes inacceſſibles. Mais ni les Pirates originaires de cette province, ni tous ceux que l'eſpoir de la licence & de l'impunité pouvoit y raſſembler d'ailleurs, n'auroient pû former une multitude ſi prodigieuſe. Et quelque nombreux qu'on les ſuppoſe, ce n'eût été qu'un amas de brigands vils & féroces diviſés en troupes, & bien-tôt en factions que le temps ſeul auroit détruites les unes par les autres: ils n'auroient eu que ces vices groſſiers qui ſont l'appanage de la piraterie vulgaire. Ce portrait reſſembleroit mal à ceux dont nous parlons. L'Antiquité les peint avides & ſanguinaires; elle parle de leurs excès & de leurs crimes: mais en même temps elle parle de leur goût, de leur faſte élégant & recherché, du luxe Aſiatique qui les ſuivoit juſque ſur la mer, de l'appareil pompeux de leurs flottes, dont la vûe rappeloit le ſouvenir de celles des rois de Perſe; elle fait mention de leur police, de leurs vûes, de l'eſprit de conduite qui régloit leurs entrepriſes. Ennemis de tous les peuples, ils haïſſoient en particulier les Romains. Ils pilloient avec méthode; & s'ils ont été prodigues, ce fut par molleſſe & par vanité; c'eſt qu'ils ſe piquoient de ſavoir jouir. C'étoit des brigands, mais qui ſembloient ne l'avoir pas toûjours été, ou pouvoir ceſſer de l'être quand ils le

Cicer. de lege Maniliâ. Plutarch. in Pompeio, Cæſ. & alibi paſſim.

voudroient. Il falloit donc que cet alliage d'aventuriers de tout pays se fût en quelque sorte civilisé par un mélange subit avec les débris de quelque Nation dégénérée, que le malheur avoit réduite à s'incorporer avec eux, mais qui dans sa bassesse même conservoit l'empreinte de son premier état. Ces hommes dégradés, mais supérieurs encore à ceux auxquels la fortune les associoit, ont insensiblement dû leur donner le ton & se saisir de l'autorité. C'étoit eux qui régloient leurs manœuvres, qui dominoient dans les conseils, qui commandoient les escadres, qui concertoient les expéditions, qui subordonnoient aux loix de la discipline l'emportement fougueux d'une milice séditieuse. C'étoit eux dont la politique aspiroit aux conquêtes, & dont la profusion connoissoit les rafinemens de la volupté. Dans ce peuple singulier, auquel il n'a manqué qu'un nom, les Ciliciens & leurs semblables ne furent jamais que la populace. Ceux d'une autre espèce composoient le premier ordre, & la classe des gens de distinction. Qu'étoient-ils originairement, avant que de reparoître ainsi sur la scène, avilis par un rôle odieux, mais trop aguerris & trop habiles pour être impunément méprisés? Reconnoissons à ces traits la postérité de Corinthe, & sur-tout celle de Carthage. Les Corinthiens & les Carthaginois, dispersés par la ruine entière de leurs villes, avoient peuplé la terre de proscrits, dont les restes vagabonds, sans foyers, sans ressources, sans point de réunion, mais unis étroitement par des malheurs communs, n'avoient de patrie que la mer, & ne trouvoient que dans leurs vaisseaux la liberté, la subsistance, & les moyens de se venger. La connoissance héréditaire qu'ils avoient des golfes, des îles & des côtes, les mettoit en état d'infester, par des courses heureuses, les lieux où commerçoient leurs ancêtres; & toute la différence entre les Carthaginois & ces Pirates si renommés, c'est que les premiers formoient une société dans l'enceinte d'une ville puissante, & sortoient de leurs ports avec un pavillon craint ou respecté de tous les peuples; au lieu que les autres étoient, en quelque sorte, une république de Nomades répandue par-tout, ennemie de toutes les Nations, sans pouvoir elle-même se dire une

Nation, ſans avoir par conſéquent le droit qu'ont tous les Corps politiques, d'autoriſer l'uſage ou l'abus de leurs forces, par les formalités que preſcrit la juriſprudence commune aux États policés. On en conviendra ſans peine, pour peu qu'on médite ſur l'hiſtoire de ces temps-là; ce rapide accroiſſement de Numance, cette apparition ſoudaine de Corſaires ſi bien diſciplinés, ſont deux phénomènes hiſtoriques dont on ne trouvera jamais l'explication, ſi l'on ne la cherche dans la ruine de Carthage. Ce ſont deux conſéquences de cet évènement dont l'influence ſur le ſyſtème général a dû s'étendre fort loin & durer fort long-temps. Et quoique cette idée ſi ſimple ne s'autoriſe ſur aucun paſſage exprès, elle réſulte ſi clairement de la dépendance & de la liaiſon néceſſaire des faits, qu'on ne peut s'y refuſer, dès qu'on réfléchit aſſez pour ne pas ſe borner à la lettre des textes originaux & pour en ſaiſir l'eſprit.

Ainſi raiſonnera, ſi je ne me trompe, tout critique judicieux; & s'il ſuit les mêmes principes il ne décidera pas, je le répète, que jamais amiral Carthaginois n'a fait d'établiſſemens en deçà de Cerné, ni dans cette île, ni le long des côtes ultérieures juſqu'au Sénégal, parce qu'il n'en reſtoit aucun veſtige au temps de Strabon. Il croira ſeulement que ces colonies ne ſubſiſtoient plus alors, qu'elles avoient eu le ſort de leur métropole, & que l'époque de leur première fondation étoit aſſez reculée pour qu'on en eût abſolument perdu le ſouvenir. Cette concluſion, ſi naturelle, peut être tirée d'autant plus hardiment que les circonſtances du voyage d'Hannon, rapportées dans ſon Périple, ont un accord ſenſible avec le récit des voyageurs modernes; comme on a pû le voir par les détails expoſés dans le premier article de ce Mémoire.

Le périple d'Hannon avoit été traduit en Grec, vrai-ſemblablement par quelque Sicilien, devenu ſujet de Carthage depuis qu'elle eut ſoûmis une partie de la Sicile à ſa domination. Le traducteur a défiguré quelques termes de l'original; & peut-être même ne nous en a-t-il conſervé qu'un extrait. Du moins c'eſt ce qu'on préſume au premier coup d'œil, en comparant la briéveté du Périple avec la longueur de

l'expédition. Peut-être auſſi ce périple d'Hannon, traduit par un Grec, étoit-il l'abrégé fait par Hannon lui-même d'un journal complet & circonſtancié, que les principes excluſifs de la politique Carthaginoiſe ne lui permettoient pas de rendre public. En effet, on ne trouve, dans ce qui nous reſte, nul détail ſur les différens objets du nouveau commerce dont cette entrepriſe ouvroit la route aux Carthaginois ; & particulièrement ſur cet or qu'ils alloient acheter par des marchandiſes de peû de valeur: articles ſur leſquels le gouvernement ne pouvoit avoir trop de lumières, & qu'Hannon n'avoit pas ſans doute oubliés dans ſon récit. Mais on ſait avec quelle jalouſie ces Républicains cachoient aux étrangers les ſources de leur opulence. Ce fut toûjours pour eux un des ſecrets de l'État, & les Anciens nous ont tranſmis plus d'un exemple des précautions qu'ils prenoient pour rendre impénétrable à leurs rivaux le voile dont ils cherchoient à ſe couvrir. J'en ai cité, dans le Mémoire ſur Pythéas, un trait que je ne répéterai pas ici. Hannon dut écrire dans cet eſprit. En conſéquence il aura renfermé dans les archives de la République un journal détaillé de ſon expédition: journal néceſſaire pour perpétuer des connoiſſances eſſentielles au ſénat de Carthage, ainſi qu'aux navigateurs qu'il enverroit à l'avenir trafiquer dans ces mers. Le dépôt de ces archives ne s'ouvroit qu'à ceux qui partageoient l'adminiſtration des affaires & l'autorité. Les particuliers ne le connoiſſoient que de nom; & leur intérêt n'étoit pas de pénétrer des myſtères qu'il eût été dangereux de divulguer. Mais dans la vûe de ſatisfaire leur curioſité ſur ce voyage ſingulier, & d'éterniſer dans la mémoire des hommes un exploit utile à ſa patrie & glorieux pour lui-même, Hannon aura tiré de ſon journal un précis, un ſommaire abrégé qu'il aura fait graver ſur le marbre ou ſur le cuivre, & placer, de l'aveu & peut-être par l'ordre du Sénat *(m)*, dans le temple de

Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. XIX, p. 163.

(m) Ce qui me fait croire que le ſénat de Carthage autoriſa, & même ordonna cette inſcription, ce ſont les termes du début: ΕΔΟΞΕΝ ΚΑΡΧΗΔΟΝΙΟΙΣ : *Placuit Carthaginienſibus.* Cette formule eſt la même, ou l'équivalente, de celle qu'on lit ſur les monumens & dans les auteurs à la tête de tous les décrets des villes & des Magiſtrats, en un mot de tous

Saturne, lieu public & fréquenté non seulement par les Carthaginois, mais par tous les peuples commerçans & par tous ceux qui suivoient le culte Phénicien. Il remplissoit par-là deux objets; il laissoit un monument de son entreprise, & n'en découvroit pas le secret; il assuroit sa gloire sans trahir sa nation. Cette conjecture rend une raison plausible du peu de proportion que le lecteur va remarquer entre le fait & le récit ; & si elle est aussi vraie qu'elle me le paroît, nous devons regarder ce qui nous reste aujourd'hui sous le nom de Périple d'Hannon, comme une espèce d'inscription extraite de l'ouvrage même; inscription originairement Punique, & que le traducteur Grec aura connue, soit en la voyant sur les lieux, soit d'après quelques-unes des copies qui s'en seront répandues dans les ports des villes commerçantes. Quoi qu'il en soit, en voici la traduction françoise.

Le Périple d'Hannon, chef des Carthaginois, ou *Journal de sa navigation le long des côtes de Libye, au-delà des colonnes d'Hercule; déposé par lui-même, à son retour, dans le temple de Saturne à Carthage.*

« LES Carthaginois ont ordonné qu'Hannon s'embarquât pour aller au-delà des Colonnes d'Hercule *(n)* faire de nou- «
velles découvertes, & former le long de la côte des établis- «
semens de Liby-phéniciens *(o)*. Conformément à ce décret «

les actes émanés de l'autorité publique dont il nous reste encore des fragmens.

(n) Le détroit de Gibraltar.

(o) Les différentes peuplades qu'Hannon alloit établir le long de l'Océan, sur les côtes occidentales de l'Afrique, dans la vûe de former une échelle de commerce au midi de Carthage, n'étoient pas composées seulement de Carthaginois; ces Républicains étoient trop habiles pour affoiblir leur capitale en la dépeuplant par de semblables émigrations. Ils faisoient, dans les pays de leur dépendance, des levées nombreuses de gens de toute espèce, négocians, soldats, matelots; & cette multitude réunie sous le pavillon de Carthage, soûmise à ses loix, réglée par sa police, gouvernée par ses Officiers, avoit bien-tôt pris son esprit & ses mœurs. C'étoit un peuple de nouveaux Carthaginois dont l'élite sortoit de Carthage, & dont la foule étoit un mélange de Libyens. Les villes Phéniciennes semées sur les côtes d'Afrique, ne manquoient pas de fournir des recrues de

» il a mis en mer, suivi de soixante navires : chaque bâtiment
» étoit de cinquante rames ; & la flotte, chargée de vivres & de
» provisions de toute espèce, portoit trente mille *(p)* personnes,
» hommes & femmes.

» Après avoir levé l'ancre, passé le détroit & vogué par-delà
» l'espace de deux jours, nous avons jeté les fondemens d'une
» ville, & nommé Thymiaterium *(q)* cette première de nos

volontaires à ces colonies, formées sous les auspices d'une République avec laquelle presque toutes étoient liées par l'origine & par l'intérêt. De ces associations résultoit un assemblage d'aventuriers qu'Hannon désigne par le nom de *Liby-phéniciens*, terme composé, qui présente à l'esprit l'idée que nous venons de développer.

(p) Ce prodigieux embarquement est, selon toute apparence, une exagération. Outre qu'on a peu d'exemples d'une exportation si nombreuse, & qui paroît même trop considérable pour le but que se proposoit Carthage, on aura peine à croire que soixante bâtimens portassent trente mille personnes; sur-tout si l'on fait réflexion qu'indépendamment de l'équipage & des passagers, cette flotte étoit chargée de provisions pour un voyage de long cours. Ajoûtons-y les vivres qu'il falloit distribuer, au moins pour six mois, dans les différentes peuplades, pour donner aux colons le temps de défricher & d'ensemencer les terres, ainsi que tous les ustensiles & les instrumens nécessaires pour bâtir des forts, & jeter les fondemens des nouvelles habitations. D'ailleurs les vaisseaux anciens ne paroissent pas avoir été construits de manière à pouvoir contenir autant de monde que ceux des modernes, même en les supposant d'une grandeur égale. Ainsi tout concourt à prouver l'hyperbole; mais je ne crois pas qu'on doive l'imputer à l'original : c'est, si je ne me trompe, une méprise du traducteur, ou peut-être une faute de copiste. Ce nombre, qu'il faut réduire, étoit vraisemblablement exprimé en chiffres Puniques: mais la réduction ne pourroit être que conjecturale ; nous ne connoissons pas la manière de chiffrer des Carthaginois, c'est-à-dire la valeur qu'ils assignoient aux caractères de leur alphabet, pour les transformer en lettres numérales, & les règles suivant lesquelles ces lettres se combinoient. Nous sommes autorisés à leur attribuer cet usage de chiffrer, parce que c'étoit celui des Grecs, que nous savons avoir emprunté des Phéniciens l'art de l'écriture.

(q) *Thymiatérion* ne paroît pas être exactement le nom de ce comptoir; c'est *Dumathiria* qu'on doit lire, suivant Bochart, qui traduit ce mot phénicien par le mot grec Πεδιάδα, en latin *urbem compestrem.* Les mots *Dumathir* & *Dumthor*, en hébreu, signifient un terrein uni : telle étoit la situation de cette première ville d'Hannon, & sans doute il pretendit l'exprimer dans le nom qu'il lui donna. Le mot grec Θυμιατήριον, substitué par le traducteur, dans la vûe, dit Bochart, d'adoucir le Phénicien, trop rude apparemment pour des oreilles Attiques, veut dire *un vase à brûler de l'encens.* Quel rapport y a-t-il entre ce nom & celui d'une place de marchands bâtie sur un terrein uni. Voy. Bochart, dans ses notes sur le Périple, imprimées à la fin du premier volume des *petits Géographes.*

colonies:

colonies : le terrein qu'elle occupe domine ſur une plaine très-étendue. De-là, faiſant route à l'oueſt, nous ſommes arrivés au cap *Soloé (r),* promontoire de Libye couvert d'arbres touffus : nous avons bâti ſur cette hauteur un temple à Neptune. Une demi-journée plus loin nous avons trouvé, en nous rapprochant de l'eſt & près de la mer, un lac bordé de roſeaux, dont les tiges étoient grandes & fortes; des éléphans & d'autres animaux féroces paiſſoient en grand nombre ſur ſes bords & aux environs. Après une journée de navigation au-delà de ce lac, nous avons établi ſur le bord de la mer un nouveau comptoir; enſuite quatre autres places de diſtance en diſtance. Voici l'ordre & les noms de ces cinq colonies : la plus voiſine du lac s'appelle *Mur du Soleil (ſ);* la ſeconde, en avançant vers le ſud, ſe nomme *Gytté;* la troiſième *Acra,* la quatrième *Melitta,* la cinquième *Arambys.* De-là continuant de faire route, nous ſommes arrivés à l'embouchûre du Lixus *(t),* fleuve conſidérable qui vient de

(r) Aujourd'hui le cap Bojador, ou celui des Tournans.

(ſ) Voici les noms des cinq colonies, tels qu'on les lit dans la traduction Grecque : Καρικόν τεῖχος, *Caricus murus;* Γύττη, *Gytté;* Ἄκρα, *Acra;* Μέλιττα, *Melitta;* Ἄραμβυς, *Arambys.* Bochart reſtitue tous ces noms originairement Puniques, & donne à chaque nom une étymologie qui paroît naturelle; ſelon lui Καρικόν τεῖχος doit ſe rendre par les mots phéniciens *Kir chares, Murus ſolis;* Γύττη par celui de *Geth, Pecus;* Ἄκρα par *Hakra, Arx, munimentum;* Μέλιττα, *Melitta,* dont le ſon eſt le même dans le grec & le phénicien, a pour racine le mot *melet,* qui ſignifie un ciment fait avec de la chaux & du ſable. Enfin Ἄραμβυς eſt un compoſé de deux mots, *Har-anbis, Mons uvarum,* ſans doute parce que cette dernière ville fut conſtruite ſur un côteau dont le terrein étoit propre à faire un vignoble.

(t) Le *Lixus* d'Hannon eſt le *Rio do ouro* des modernes, & ſes *Éthiopiens ſauvages* ſont les *Nègres. Voy. le premier article de ce Mémoire.* Le *Rio do ouro* n'eſt point un fleuve; ce n'eſt, ainſi que nous l'avons remarqué, qu'un étang d'eau ſalée, qu'Hannon aura pris pour l'embouchûre d'une grande rivière. Cette mépriſe ſe conçoit aiſément, & l'on peut aſſurer que c'en eſt une de ſa part. Car on ne trouve point de fleuve depuis le cap *Bojador* juſqu'au cap *Blanc :* ce n'eſt par-tout qu'un ſol aride & ſablonneux. D'ailleurs ce qu'il ajoûte des *Nomades* épars aux environs du *Lixus,* & dont il étend les confins juſqu'à ceux des *Éthiopiens ſauvages* ou des *Nègres,* eſt fort juſte, ſi par le Lixus on entend le *Rio do ouro.* En effet, les peuples répandus depuis le cap *Bojador* juſqu'au *Sénégal* ſont des *Azanaghis,* pâtres errans de la même Nation & de la même couleur que les habitans du royaume de Maroc. Les Nègres ſont au-delà

» l'intérieur de la Libye se jeter à cet endroit dans la mer : une » nation de pâtres errans faisoit paître ses troupeaux dans le » voisinage de ce fleuve; ces Nomades se sont familiarisés avec » nous, & nous avons séjourné quelque temps dans la contrée. » Au dessus dans les terres habitent les Éthiopiens sauvages, » dont le pays est couvert de bêtes fauves & traversé par de » grandes montagnes, où les Lixites placent la source du Lixus : » ils disent que ces montagnes sont peuplées de Troglodytes, » espèce d'hommes d'une figure étrange, mais agiles au point » que la vîtesse & la légèreté de leur course surpasse celle des » chevaux. En nous rembarquant nous avons pris des interprètes » chez les Lixites; & la continuation de notre route vers le » midi nous a fait voguer d'abord à la vûe d'une côte déserte, » que nous avons suivie l'espace de deux jours. La côte tourne » ensuite à l'est pendant une journée de navigation, après laquelle » nous avons découvert au fond d'une espèce de golfe, une petite » île ayant cinq stades de tour; nous y avons laissé du monde » pour la peupler, & nous l'avons nommée *Cerné (u)*.

du Sénégal, aujourd'hui leur frontière vers le nord, comme elle l'étoit au temps d'Hannon, & comme elle l'a dû être toûjours. Je crois reconnoître le bras occidental de l'Atlas, dans les montagnes où les Nomades plaçoient la source du *Lixus*, ou, pour parler plus juste, celle de quelque rivière, qui de l'intérieur du pays venoit se décharger dans cette espèce de bras de mer.

(u) L'île d'Arguin. Si nous en croyons le Périple, Cerné n'a que cinq stades de tour. Le stade phénicien ou hébraïque étoit de cent seize pas; il en falloit près de sept pour le mille Romain, qui ne répond pas exactement à la demi-lieue commune de France. L'évaluation du Périple est fautive, & c'est encore ici une erreur de copiste, de la même nature que celle que nous avons remarquée, *note (p)*, & dont la correction est impossible par la même raison. Toute la différence, c'est qu'il faut ajoûter ici au chiffre, au lieu de le réduire comme dans l'article précédent. Car l'île d'*Arguin*, ou *Cerné*, a près d'une lieue & demie de long sur près d'une lieue en largeur. Le Géographe consulté par Cornélius Népos se rapproche de la mesure véritable, en donnant à cette île environ deux mille pas; ce seroit quatorze stades environ. Voyez la citation de Cornélius Népos dans Pline, *l. VI, c. 91*. Quoi qu'il en soit, Cerné n'est qu'un point dans l'Océan : mais la position en est si propre à l'entrepôt d'un grand commerce, que toutes les nations Européennes, qui trafiquent dans ces mers, ont voulu s'en assurer la possession. Les Portugais l'ont découverte en 1444, & l'année suivante ils y commencèrent un fort qui ne fut achevé qu'en 1482. Les Hollandois le leur enlevèrent en 1638, mais ils n'ont pas long-temps gardé leur conquête.

La poſition de cette île, par rapport au Détroit, nous «
paroît répondre à celle de Carthage, meſure priſe de ſa diſ- «
tance en ligne droite, ſans égard aux détours faits en rangeant «
la côte; car l'eſpace parcouru depuis Carthage juſqu'aux «
Colonnes, égaloit ſur notre Périple l'intervalle des Colonnes «
à Cerné. «

De-là nous ſommes arrivés au bord d'un lac, après avoir «
traverſé l'embouchûre d'un grand fleuve nommé Chrès *(x)*. «
Ce lac renfermoit trois iſles, plus étendues chacune que «
Cerné. Nous avons mis trois jours de navigation à remonter «
depuis ces iſles juſqu'à l'extrémité du lac dans l'intérieur des «
terres. Ce fond du baſſin étoit commandé par de hautes mon- «
tagnes, dont les habitans ſauvages & vêtus de peaux de bêtes «
féroces, ſe ſont oppoſés à notre deſcente en nous repouſſant «
à coups de pierres. Au ſortir du lac nous ſommes rentrés en «
mer, & continuant notre route, nous ſommes arrivés juſqu'à «
un autre fleuve *(y)* remarquable par ſa grandeur, par la largeur «
de ſon lit, par les crocodiles & les hippopotames dont il eſt «
plein. De là nous ſommes revenus ſur nos pas, & nous avons «
regagné l'iſle de Cerné. «

Enſuite nous ſommes repartis tous enſemble de Cerné «
pour aller de nouveau vers le ſud, & notre flotte a vogué «
douze jours le long d'un rivage, occupé d'un bout à l'autre «
par des Éthiopiens que notre approche ſembloit effrayer, & «
qui fuyoient à la vûe de nos vaiſſeaux; ils parloient un «
langage inconnu, même à nos interprètes Lixites. Enfin le «
douzième jour depuis ce départ de Cerné, nous a conduits «
au pied de montagnes élevées & couvertes de forêts *(z)*; «

Depuis cette année 1638, l'île a paſſé ſucceſſivement aux Anglois, aux Maures & aux François, qui l'occupent maintenant. Nous y avons une forteresse dont le plan eſt inſéré dans la nouvelle hiſtoire des Voyages, *l. VII, c. 1.* Voyez cette Hiſtoire, *t. I & II.*

(x) La rivière de Saint-Jean.

(y) Le Sénégal.

(z) Les montagnes qu'Hannon décrit en cet endroit de ſon Périple, ſont viſiblement celles de *Serra liona*, ainſi nommées parce que le ſommet en eſt toûjours couvert de nuages, d'où l'on entend gronder preſque ſans ceſſe un tonnerre accompagné d'éclairs. Voyez encore l'hiſtoire des Voyages, *ibid.*

» les arbres en étoient odoriférans & veinés de toutes ſortes de » couleurs. Il nous a fallu deux journées de navigation pour » tourner entièrement cette côte montueuſe (a): au bout de » ces deux jours nous ſommes entrés dans un abîme immenſe » de mer, qui n'avoit à nos yeux d'autres bornes que la partie » du continent côtoyée par nos vaiſſeaux.

» A cette hauteur la côte devient baſſe & forme une plaine » unie, qui s'étend dans la profondeur des terres : dans cette » plaine nous apercevions toutes les nuits des feux plus ou moins » conſidérables, allumés d'eſpace en eſpace le long des bords » de la mer.

» Après avoir fait de l'eau, nous avons rangé cette côte » pendant cinq jours; ce qui nous a conduits à l'entrée d'un grand » golfe, que nos interprètes appeloient *la Corne de l'occident* (b): » dans ce golfe étoit une grande île, & dans cette île un lac d'eau » ſalée qui renfermoit une autre île; nous avons fait une deſcente » dans la grande île. En plein jour une forêt vaſte & ſombre étoit » le ſeul objet qui s'offrît à nous; mais la nuit nous voyions des » feux allumés de toutes parts; nous entendions les bruits confus » de divers inſtrumens, comme flûtes, timbales & tambours, » entre-mêlés de cris effroyables. Ce ſpectacle, ces ſons barbares » nous ont intimidés, & nos devins nous ont ordonné de quitter » l'île. Ayant donc remis promptement en mer, nous avons » commencé par ranger une côte ſemée de feux, que nous appe- » lames la côte *des Fumigations ;* le long de ſes bords on voyoit » des torrens de flammes ſe précipiter dans la mer; en quelques » endroits le ſol étoit brûlant au point que les pieds n'en pouvoient » ſoûtenir la chaleur: nous nous en ſommes éloignés au plus vîte, » ſaiſis d'effroi. La navigation faite en ſuivant cette côte a duré » quatre journées, pendant leſquelles la terre nous paroiſſoit toutes » les nuits jeter des flammes. Au milieu de ces flammes s'élevoit » un feu plus grand que les autres, & qui ſembloit ſe perdre » dans les nues. Pendant le jour nous ne voyions qu'une haute » montagne, nommée le *chariot des Dieux*. Après avoir vogué

(a) Cette deſcription indique le cap *Sainte-Anne* & les côtes voiſines.
(b) Le cap des *Palmes*.

« l'espace de trois jours entiers au-delà de ces terres embrasées, « nous avons découvert un nouveau golfe appelé *la Corne*[a] *du* « *midi.* Au fond de ce golfe étoit une île[b] semblable à celle « du golfe précédent : cette île avoit aussi son lac d'eau salée, & « dans ce lac étoit une seconde île remplie de Sauvages. Les « femmes nous ont paru y être plus nombreuses que les hommes ; « elles avoient le corps velu : nos interprètes les nommoient « Gorilles. Nous n'avons pû prendre aucun de ces hommes « sauvages ; ils ont échappé à notre poursuite, à travers les pré- « cipices & les rochers, & de-là ils nous repoussoient avec des « pierres. Nous avons saisi trois des femmes, dans le dessein de « les amener vives ; mais comme elles ne cessèrent de nous « mordre & de nous déchirer avec fureur, en s'efforçant de « rompre leurs liens, nous avons pris le parti de les tuer pour « conserver leurs peaux, que nous avons rapportées à Carthage. « Notre navigation n'a pas été poussée plus loin : le manque « de vivres nous a forcés de revenir sur nos pas. »

[a] Le cap des *trois Pointes.*
[b] L'île d'*Echoo.*

Journal du voyage d'Hannon (c), depuis le détroit de Cadiz jusqu'au golfe de Guinée.

Du détroit au cap Herméum	2 journées.
Du cap Herméum au cap Soloé	3
Du cap Soloé au lac	$\frac{1}{2}$
Du lac au fleuve Lixus	3 $\frac{1}{2}$
Du fleuve Lixus à Cerné	3
De Cerné aux monts couverts de bois	12
Des monts au cap aujourd'hui Sainte-Anne	2
Du cap Sainte-Anne à la Corne de l'occident	5
De la Corne de l'occident au Volcan	4
Du Volcan à la Corne du midi	3
TOTAL	38 journées.

(c) Ce journal est extrait de son Périple, & de celui de Scylax combinés ensemble.

XXVIII

SUITE DU MÉMOIRE
SUR LES
DÉCOUVERTES ET LES ÉTABLISSEMENS
FAITS
LE LONG DES CÔTES D'AFRIQUE
PAR HANNON, AMIRAL DE CARTHAGE.

Par M. DE BOUGAINVILLE.

Lû en Décembre 1757, & Janvier 1758.

LA première partie de ces recherches offre au Lecteur l'histoire critique du voyage d'Hannon dans la mer occidentale, jusqu'au golfe de Guinée, & la traduction de son *Periple*, avec les éclaircissemens que j'ai cru devoir y joindre pour faire mieux connoître ce monument, dont il m'a semblé qu'on ne se formoit pas une idée juste, & pour en établir l'authenticité d'une manière incontestable. Tel est l'objet des deux sections précédentes*, dans lesquelles j'ai montré l'amiral Carthaginois parcourant, en trente-huit journées de navigation, tout le rivage de l'Afrique, qui s'étend du détroit de Gibraltar au *cap des trois Pointes*, sous le cinquième degré de latitude, distribuant des comptoirs le long de cette côte, fondant au centre de ses découvertes un entrepôt sûr & commode dans l'isle d'Arguin, & plaçant, à son retour, dans le temple de Saturne, une inscription sommaire, qu'on a prise pour son journal même, mais qui n'en est que l'extrait; & qui, traduite depuis de Punique en Grec, a passé jusqu'à nous sous le nom de *Périple* d'Hannon. Le plan que je me suis fait exige que j'essaie à présent de fixer, du moins autant qu'il est possible, l'époque de ce voyage: essai qui m'engagera dans quelques détails sur le commerce des Carthaginois & sur celui des Anciens en général. Ce sera la matière des deux sections suivantes, qu'on doit regarder comme la seconde & dernière partie de ce Mémoire.

* Elles sont imprimées *tome XXVI, p. 10 & suivantes.*

TROISIÈME SECTION,

Où l'on examine dans quel temps il faut placer le voyage d'Hannon.

ARTICLE I.
Examen critique des opinions de quelques Savans modernes ſur l'époque de ce voyage.

L'INSCRIPTION qui nous reſte, & qui nous tient lieu du Périple original, ne préſente aucun caractère chronologique. Tous ceux des auteurs anciens qui font quelque mention du voyage d'Hannon, ne s'expriment qu'en termes vagues ſur le temps auquel ils le rapportent. Le nom du chef de l'entrepriſe eſt commun dans l'hiſtoire Punique : pluſieurs Carthaginois l'ont ſucceſſivement illuſtré, ſans compter tous ceux dont les hiſtoriens ne parlent pas, comme ils ne parlent pas de tous les Annibals, de tous les Imilcons, de tous les Amilcars, de tous les Magons, qui vécurent à Carthage. Ces raiſons diverſes concourent à rendre l'époque que nous cherchons très-difficile à déterminer : il eſt même impoſſible de la fixer avec une exactitude rigoureuſe. Après tout, cette préciſion n'eſt pas néceſſaire à l'égard d'un fait tel que celui-ci, curieux par lui-même, intéreſſant par ſes circonſtances, mais trop iſolé, trop étranger pour ainſi dire au reſte de l'hiſtoire, pour n'être pas conſidéré comme un fait détaché de la chaîne générale, dont la date par conſéquent ne peut influer ſur celle des faits ordinaires. C'eſt un point qu'on ne placera jamais que par eſtime dans les annales Carthaginoiſes : on doit ſe contenter d'une approximation plus ou moins grande ; & le ſeul moyen d'y parvenir, ce ſera de partager la durée totale de cette République en pluſieurs périodes, & de parcourir ces intervalles divers, juſqu'à ce qu'on trouve un nombre ſuivi d'années, dans le cours deſquelles on ne rencontre rien qui ne puiſſe ſe concilier avec un projet de l'eſpèce de celui d'Hannon : projet dont l'exécution ſuppoſe non ſeulement de grands moyens, mais encore des conjonctures favorables, & qui aient permis d'employer de cette façon les forces de la République. Cherchons donc un temps où l'état des affaires de Carthage, ſoit au dedans, ſoit au dehors, loin d'être un

obſtacle au ſuccès de l'entrepriſe d'Hannon, ait pû s'y prêter, en faire naître l'idée, en faciliter la réuſſite. Voilà, ſi je ne me trompe, dans quel eſprit il faut avoir conſidéré le tableau général de l'hiſtoire Carthaginoiſe, pour y démêler dans la ſuite des évènemens celui dont il s'agit, & pour en découvrir la date, c'eſt-à-dire pour en approcher autant qu'il eſt poſſible. Je ſuis étonné qu'aucun de ceux qui ont traité juſqu'à préſent la queſtion n'ait pris une route ſi ſimple & ſi naturelle.

De-là vient le peu d'accord qui régne entre eux, & la contrariété des réſultats qu'ils tirent des mêmes paſſages. Je ne diſcuterai pas ſéparément leurs opinions. Ce ſera les combattre toutes à la fois que d'en propoſer une nouvelle; & ſi je parviens à l'établir, les preuves ſur leſquelles je l'appuyerai, ſeront autant d'objections contre les autres. Il me ſuffira d'obſerver en général que les Critiques modernes me paroiſſent avoir placé l'époque du voyage d'Hannon trop bas, & dans des temps où la république de Carthage, plus puiſſante, il eſt vrai, qu'il ne falloit l'être pour exécuter avec ſuccès cette entrepriſe, n'étoit pas néanmoins dans le cas d'y penſer; parce que tout l'effort de ſa puiſſance ſe trouvoit alors porter ſur des objets différens, & de nature à ne point ſouffrir de partage dans ſes vûes, ni de diverſion dans l'emploi de ſes forces.

Du nombre des Savans dont je parle ici, j'excepte Iſaac Voſſius qui tombe dans l'excès contraire, en faiſant remonter la navigation de l'amiral Carthaginois à des temps où Carthage n'exiſtoit pas. Fondé ſur les rapports prétendus qu'il découvre entre les Gorgones de la fable, la corne d'Amalthée, les pommes d'or cueillies par Hercule dans le jardin des Heſpérides, & les gorilles du Périple, le promontoire de l'occident, & les orangers ſi communs vers le cap Bojador & ſur les montagnes de Sierra-liona, découvertes par Hannon, Voſſius ne ſe contente pas de ſuppoſer Hannon plus ancien qu'Homère: il le fait au moins contemporain d'Hercule & de Perſée, & place ſon voyage un ſiècle entier avant la priſe de Troie. Cet évènement eſt au plus tard de l'an 1184 avant J. C. à s'en tenir au calcul d'Ératoſthène: ſuivant Hérodote

Iſaac Voſſius, in var. Obſerv. cap. 2.

& Thucydide, il remonte cent ans plus haut. Quelle que soit l'hypothèse qu'on embrasse, le voyage d'Hannon seroit antérieur, selon Vossius, au XII.[e] siècle avant l'ère Chrétienne. Dodwel a pris la peine d'opposer à ce paradoxe une réponse sérieuse & très-savante. C'est prodiguer l'érudition: sans faire tant de frais, il auroit pû renvoyer simplement Vossius à la date de la fondation de Carthage, que les anciens de concert placent *(a)* à l'an 883 avant Jésus-Christ.

H. Dodwel, Differt. de ætat. Peripli Hannon.

A l'égard des autres modernes, de ceux au moins que je sais avoir examiné ce point de critique, ils ont apparemment cru ne pouvoir trop s'éloigner de l'écueil où le goût des conjectures avoit fait donner Vossius: car tous se renferment dans l'avant-dernière période des annales de Carthage, je veux dire dans l'intervalle écoulé depuis le commencement des guerres de Sicile jusqu'au temps de Pyrrhus & d'Agathocle. Ceux mêmes qui s'élèvent le plus haut, comme Mariana, qui fixe le voyage d'Hannon à l'an 448 * avant J. C. ne remontent pas aux premières années de cette période, lesquelles concourent avec l'invasion de la Grèce par Xerxès, en 480. Florian d'Ocampo le place à l'an 440 *. Dom Pedro Rodriguez Campomanes, dans son ouvrage imprimé nouvellement à Madrid *(b)*, sous le titre des *antiquités maritimes de la république de Carthage*, date l'entreprise d'Hannon de l'an

Hist. d'Espag. l. I.

* Olympiade LXXXIII, an. 1.

Hist. antique, de España, lib. III, c. 8 & 9.

* Olympiade LXXXV, an. 1.

(a) Il faut distinguer, pour ainsi dire, diverses époques de la fondation de Carthage. Celle du premier établissement Phénicien, c'est-à-dire des premiers comptoirs fondés par les habitans de Tyr, sur la côte où Carthage fut bâtie dans la suite, peut remonter à l'an 1230 avant l'ère Chrétienne; & c'est à quoi se réduit le passage d'Appien, dans l'introduction à son livre *de la guerre Punique*: il ne peut être vrai que dans ce sens. La véritable fondation de Carthage est postérieure de plusieurs siècles. Ce ne fut que vers l'an 904 que Didon bâtit la citadelle, ou la partie de la ville nommée *Byrsa*. Les annales Phéniciennes extraites par Josèphe, dans son Traité contre Apion, en fournissent la preuve. *Carthage* ou la nouvelle ville fut construite vingt-un ans après, c'est-à-dire l'an 883. Utique & Gadès (aujourd'hui Cadiz) autres colonies des Phéniciens, étoient plus anciennes que Carthage de près de trois cens ans. Voy. Aristote, *de rebus mirabilibus*, Pomponius Mela, *l. III, c. 6;* Velleius Paterculus, *lib. I, cap. 2.*

(b) Voy. la note seconde de Dom Pedro Rodriguez Campomanes, sur le Périple d'Hannon, *2.[e] partie de son ouvrage, p. 13 & suiv.*

* Olympiade XCIII, an. 2.

407 *; ce qui répond dans l'hiſtoire Grecque au règne de Denys I.er à Syracuſe. D'autres enfin la font deſcendre plus bas encore, & concourir, à quelques années près, avec la deſcente d'Agathocle en Afrique. C'eſt le ſentiment de deux ſavans hommes, Fabricius & M. Melot. Le premier ſe contente de donner cette opinion comme plus vrai-ſemblable que celle de Voſſius, ſans entrer dans le détail de ſes motifs. M. Melot fait plus: dans la première partie de ſon Mémoire *ſur le commerce des iſles Britanniques*, il en raſſemble toutes les preuves avec la préciſion qui lui eſt propre. Je ne ſerois pas ſurpris que ſon autorité jointe à celle de Fabricius, les moyens ſur leſquels il ſe fonde, & la manière dont il les préſente n'entraînaſſent bien des ſuffrages; & je ſerois des premiers à me ranger de leur avis, ſans des raiſons auxquelles je n'ai point vû de replique, après les avoir peſées avec l'attention la plus deſintéreſſée.

Bibliot. Græc. t. I, l. I, c. 6, art. 8.

Mémoires de l'Acad. t. XVI, p. 160, &c.

« On voit dans le même temps, dit en ſubſtance M. Melot, » deux flottes partir du port de Carthage pour aller faire des » établiſſemens & des découvertes dans l'océan occidental; l'une » vers le ſud & les côtes d'Afrique, ſous les ordres d'Hannon; » l'autre vers le nord, ſous la conduite d'Imilcon. Pline aſſure » formellement que ces deux expéditions entrepriſes à la fois » pour l'agrandiſſement du commerce de Carthage, ont pour » époque le temps où la puiſſance Carthaginoiſe fut à ſon comble, » *florentiſſimis Pœnorum rebus*. Le temps où la grandeur des Carthaginois fut à ſon comble, doit être celui où l'étendue de » leur domination fut la plus reculée; c'eſt un fait réſultant du » détail de leur hiſtoire. Or l'époque où ces Républicains pouſſèrent plus loin leurs conquêtes eſt celle d'Agathocle; & jamais » leur empire n'embraſſa tant d'étendue que dans l'année de ſon » expédition. Cette même année eſt auſſi la ſeule, où l'on trouve » Hannon & Imilcon tous deux enſemble à la tête de la flotte » & des armées Carthaginoiſes. Donc, conclut M. Melot, l'entrepriſe d'Hannon ne remonte guère au-delà du temps d'Agathocle: il faut la placer vers l'an 300 avant Jéſus-Chriſt. »

Ces deux raiſons ſe prêtent un jour mutuel, il faut l'avouer; elles

elles sont spécieuses. Mais, d'abord celle qui se tire du synchronisme d'Agathocle avec un Hannon & un Imilcon jouant tous deux en même temps le premier rôle dans leur République, ne peut-elle pas être combattue par une réflexion bien simple? Ne peut-on pas croire que cette époque n'est pas la seule où ces deux noms se soient trouvés à la fois dans la liste des Généraux de Carthage, quoiqu'elle soit la seule connue, parce que nous ne connoissons pas, à beaucoup près, toute la suite de l'histoire Punique? En second lieu, le temps d'Agathocle est-il en effet celui où la puissance réelle des Carthaginois fut à son plus haut degré? Je ne le crois pas; & le peu de rapport de nos idées à cet égard, résulte de la différence du point de vûe sous lequel nous envisageons les forces de Carthage: ce qui nous fait tirer du même texte de Pline deux conséquences diamétralement opposées. Mais le sens que je donne à ce passage dépend de l'exposition préalable de quelques principes généraux, & d'un assez long détail de faits. Ce n'est pas ici le lieu de poser ces principes & de déduire ces faits. Comme l'explication que j'annonce est la base de mon hypothèse, & que je m'en autorise pour donner au voyage d'Hannon une époque plus ancienne, non seulement que celle de l'an 300, indiquée par Fabricius, mais encore que la date assignée par Mariana, vers l'an 448, je traiterai ce point avec toute l'étendue dont il a besoin. Mais ce ne sera qu'après avoir exposé sommairement quelques objections particulières au système de Fabricius & de M. Melot.

Premièrement, le voyage de Pythéas de Marseille vers le nord est moins ancien que ceux d'Hannon & d'Imilcon: c'est un fait qui n'est pas contesté. Or ce voyage de Pythéas a précédé l'expédition d'Alexandre dans les Indes, c'est-à-dire l'an 327 avant l'ère Chrétienne: je ne répéterai pas ici les preuves que j'en donne ailleurs. Donc Hannon, qui devança Pythéas plus ancien qu'Alexandre, est lui-même beaucoup plus ancien qu'Agathocle postérieur à la mort d'Alexandre de plusieurs années.

Mémoires de l'Acad. t. XIX, p. 146 & suiv.

Secondement, le Périple de Scylax, le plus ancien & le

seul morceau de ce genre que nous ayons en original, est antérieur au commencement du règne d'Alexandre, c'est-à-dire à l'an 336. La preuve en est que la ville de Tyr détruite par ce conquérant, y est nommée comme une ville florissante, ayant son Roi particulier, & située dans une isle séparée du continent par un détroit de trois stades. Et non seulement Tyr est ainsi décrite avec des circonstances qui n'étoient véritables qu'avant sa ruine; mais Scylax met encore au rang des grandes villes existantes de son temps celle d'Olynthe ruinée par Philippe l'an 348 avant l'ère Chrétienne. Ajoûtons qu'il ne fait aucune mention des villes Grecques bâties par les Macédoniens; qu'il décrit l'isle du Phare & le port voisin comme une côte déserte, ce qui n'étoit plus vrai depuis la fondation d'Alexandrie; qu'enfin il parle de la ville de Messène rebâtie par Épaminondas vers l'an 369; & nous en conclurrons que Scylax a composé son Périple dans l'espace des vingt ans écoulés depuis ce dernier évènement jusqu'à la ruine d'Olynthe, c'est-à-dire vers l'an 360 avant J. C. Or Scylax dans son Périple fait mention de plusieurs comptoirs Phéniciens bâtis sur la côte d'Afrique, entre autres de *Thymiaterium;* il parle de *Cerné* comme du principal entrepôt du commerce des Carthaginois sur cette côte; il indique les différens objets de ce commerce. Mais Thymiaterium ou *Dumathyr*, suivant la leçon de Bochart, & les autres comptoirs ont été fondés par Hannon : Cerné fut découverte par le même Hannon; c'est à lui que Carthage dut ce commerce dont Scylax a décrit les branches. Donc Hannon est plus ancien que Scylax. Ce dernier ne parle pas de l'or que les négocians de Carthage tiroient de l'intérieur de l'Afrique par le Sénégal & d'autres rivières qu'ils remontoient sur de petits bâtimens propres à faire la traite. Mais un auteur plus ancien que lui, Hérodote, en parle : il nous a même transmis les détails curieux & vrais de ce trafic par échange, qu'on doit regarder comme le fruit des découvertes d'Hannon. Donc Hannon est non seulement antérieur à Scylax, mais plus ancien qu'Hérodote né en 482 ou 483 avant J. C. J'observe

M. Fréret, nouv. Observat. contre Newton, p. 137.

Idem ibid. p. 63.

ici, par anticipation, que cette dernière remarque décisive contre l'époque de Fabricius, l'est également contre les autres dates indiquées ci-dessus, même contre la plus ancienne de toutes, celle de 448, donnée par Mariana.

Après avoir ainsi prouvé contre le sentiment de ces écrivains, que l'époque dont il s'agit est plus reculée qu'ils ne l'ont cru, je vais m'appuyer avec eux sur le témoignage de Pline, pour montrer que cette expédition s'est faite dans le siècle de la splendeur de Carthage; *Carthaginis potentia florente; florentissimis Pœnorum rebus:* mais en même temps j'espère montrer que ce siècle de splendeur remonte beaucoup plus haut qu'on ne pense. Il faut justifier mes idées en les développant.

Plin. Hist. nat. l. II, c. 67; l. V, c. 1.

Art. II. Réflexions sur le principe constitutif de la puissance de Carthage.

Solin. c. 30.

Carthage a subsisté sept cents trente-sept ans. L'ancien Caton le dit en termes exprès dans une de ses harangues au Sénat de Rome, que Solin nous a conservée. L'ère de cette ville finit avec elle l'an 146 avant J. C. ce qui nous donne, en remontant, l'année 883 pour époque de sa fondation; & c'est en effet alors qu'une ville proprement appelée *Carthage* fut construite autour du terrein où Didon n'avoit bâti vingt-un ans auparavant qu'une citadelle, sous le nom de *Byrsa.* Pour découvrir dans la suite de ces sept cents trente-sept ans les points entre lesquels le voyage d'Hannon doit se placer, je divise la durée totale en trois parties, dont la *première* comprend tout le temps écoulé depuis l'origine de Carthage jusqu'à l'invasion de la Sicile par les Carthaginois, & de la Grèce par Xerxès en 480; c'est un espace de quatre cents trois ans. La *seconde,* partant de ce point, se termine à l'an 264, où la rivalité de Rome & de Carthage se manifesta par une rupture éclatante: l'espace est de deux cents seize ans. La *troisième,* qui renferme les trois guerres puniques, n'est que de cent dix-huit ans: elle s'étend depuis l'an 264, date du commencement de ces guerres, jusqu'à l'an 146, où la destruction de Carthage en fut le terme fatal.

De ces trois périodes, on le voit, la première est elle seule, plus longue que les deux suivantes prises à la fois. C'est dans

le cours de la seconde que presque tous les Savans ont placé le voyage dont nous cherchons le temps. Je remonte plus haut; je le place dans le cours de la première; &, pour établir cette opinion, je crois n'avoir besoin que du texte même de Pline, ramené, par quelques réflexions assez simples, au véritable sens qu'il doit avoir, mais qu'il ne présente pas au premier coup d'œil.

J'observerai d'abord, & c'est un principe qui me paroît incontestable, que ce qui fait & prouve la grandeur, la puissance d'une Nation, ne fait pas & ne prouve pas toûjours celle d'une autre; que les caractères &, si je l'ose dire, les symptômes auxquels on reconnoît la vigueur des corps politiques, loin d'être les mêmes pour tous, varient dans tous suivant leur constitution; que si cette constitution de deux corps politiques comparés ensemble est non seulement différente, mais absolument opposée, on ne doit pas appliquer au second la règle qui convient au premier; conséquemment que pour juger de l'état d'un peuple, pour évaluer ce qu'il peut, il ne faut pas s'arrêter à des dehors équivoques, c'est-à-dire à l'emploi qu'il fait de ses forces; mais examiner quels sont les fondemens de sa puissance, par quels moyens elle a dû s'accroître & doit se conserver; quelles sont les ressources de ce peuple; quels ressorts il peut mettre en œuvre avec plus de succès; quel esprit doit influer sur toutes ses démarches; en un mot quel est le système de conduite qui s'assortit le mieux à son génie, à ses loix, à ses mœurs, à la nature de son gouvernement. C'est donc à l'analyse du gouvernement, des mœurs, des loix, du génie d'un peuple qu'il faut s'attacher, pour déterminer avec justesse le degré de sa puissance, & juger de sa situation sous telle & telle époque: situation plus ou moins avantageuse, suivant qu'elle est plus ou moins conforme à ses véritables intérêts.

Il résulte de ces observations que les principes constitutifs de la puissance des Carthaginois & de celle des Romains n'ont pas ensemble plus de rapport que n'en eurent le génie, le gouvernement & les intérêts de ces deux peuples; & que

dès-lors il ne faut pas recourir à des élémens communs pour l'évaluation de leurs forces.

Rome née guerrière, & conquérante au berceau, ne pouvoit se fortifier que par un agrandissement successif: elle augmentoit sa puissance, à mesure que les bornes de sa domination se reculoient. Tous ses citoyens étoient soldats: la guerre les multiplioit, au lieu d'en diminuer le nombre; parce qu'elle lui donnoit incessamment de nouveaux Sujets, dont elle adoptoit toûjours une partie, & qui dès-lors jouissant des mêmes priviléges, régis par les mêmes loix, devenus Romains, n'avoient plus d'autre intérêt que celui de leurs vainqueurs. La guerre, loin d'épuiser le trésor public, l'entretenoit sans cesse aux dépens des peuples vaincus, & fournissoit de nouveaux fonds pour des entreprises nouvelles. La guerre enfin étoit une occupation aussi nécessaire à l'oisiveté qu'à la subsistance des Romains, dont la multitude nombreuse, trop resserrée dans un territoire assez peu fertile, n'avoit ni la ressource du commerce, ni celle de l'industrie & des arts. Leur art unique fut celui de vaincre & de régner. Leur politique dirigée toute entière à ce but, le système de leur gouvernement, leur police aussi savante que leur discipline, l'esprit de leurs loix, cette loi surtout qu'ils s'étoient faite de réputer juste tout ce qui sembloit conforme à l'intérêt public, cet amour de la patrie, qui n'étoit en effet chez eux que le desintéressement personnel, animé dans chaque citoyen par l'ambition nationale, tout, en un mot, conspiroit à rendre ce peuple roi capable du rôle important qu'il a joué: rôle auquel il étoit déterminé par son caractère, & forcé même, en quelque sorte, par l'impuissance de se conserver autrement. Son existence se trouva dépendre de sa grandeur; & s'il avoit pû se soûtenir dans un état médiocre, peut-être n'auroit-il jamais pris cet accroissement qui tient du prodige. S'il y a donc un peuple dont la puissance doive se mesurer à l'étendue des domaines, c'est, sans contredit, le peuple Romain; & le temps du premier triumvirat est l'époque où cette République parvint au plus haut degré de grandeur.

Il n'en est pas ainsi de Carthage. De toutes les nations qui

figurent avec éclat dans l'Histoire ancienne, elle est, du moins à mes yeux, celle dont la puissance doit le moins être mesurée sur le nombre des possessions : signe en général très-équivoque & même presque toujours faux ; ce qu'il seroit aisé de prouver par le raisonnement & par une foule d'exemples. Mais sans entrer dans cette discussion, il suffit de réfléchir sur ce qu'étoit Carthage ; & l'on avouera que sa puissance réelle doit se reconnoître à des traits différens.

Pour se former une juste idée du caractère distinctif des Carthaginois, de la constitution de leur République, & par conséquent du principe & de la nature de leurs forces, il faut les considérer comme une nation en même temps commerçante & guerrière ; mais avec cette différence, que née commerçante, elle l'étoit par état, & qu'elle devint guerrière par nécessité d'abord, ensuite par le desir d'étendre son commerce. Carthage, colonie de Tyr, avoit conservé les mœurs, le langage, la religion de sa Métropole, & sur-tout son goût pour le commerce & son industrie supérieure en ce genre. Le commerce fut, à proprement parler, l'occupation de Carthage, comme la guerre étoit celle de Rome : il fut la source de sa puissance, l'objet essentiel de sa politique, son principal soûtien, le mobile & la fin de toutes ses entreprises, du moins tant qu'elle ne perdit pas de vûe ses véritables intérêts. La fertilité de son territoire, son port un des meilleurs de la Méditerranée, sa situation avantageuse sur cette mer, à portée de deux autres mers & des trois parties du monde, en faisoient le lien de l'occident, de l'orient, du midi, le centre d'une circulation facile & continuelle, & l'entrepôt de l'Univers. Ses habitans, facteurs de tous les peuples, s'enrichissoient aux dépens des contrées diverses dont les productions s'échangeoient par leurs mains. Les malheurs de Tyr & les coups portés à cette ville par les rois d'Assyrie & de Babylone, hâtèrent l'agrandissement de Carthage. Ce concours des circonstances avec le goût dominant de tous ses citoyens, sans distinction d'ordre ni de rang, leur donna l'empire de la mer. L'opulence fut le principe de leur élévation ; elle fut la mesure

de leur grandeur. Mais cet empire maritime, ils ne le conservèrent que par les moyens qui le leur avoient acquis. Leur puissance, toûjours en proportion avec leurs richesses, déchut dès qu'ils eurent dénaturé leur plan de conduite, en y faisant entrer des projets de conquêtes inutiles à l'agrandissement de leur commerce. Ce partage entre deux objets contraires, & trop mal assortis pour que l'équilibre pût se maintenir entre l'un & l'autre, divisa leurs forces, en divertit l'emploi, en tarit insensiblement les sources; & c'est ainsi, qu'après avoir paru long-temps avec plus d'éclat que de succès, dans une carrière qui n'étoit pas faite pour eux, ils tombèrent tout-à-coup, sans pouvoir se relever. La guerre, en les épuisant, les anéantit, parce que le commerce national n'avoit cessé de diminuer à mesure que leur domination s'étoit accrûe. L'édifice de leur puissance s'écroula, miné par les fondemens.

Rien ne le prouve mieux que le mélange singulier de force apparente & de foiblesse réelle, où se trouvoit Carthage au moment même de sa chûte. Malgré les pertes immenses qu'elle avoit faites dans le cours de tant de guerres où des millions d'hommes périrent sous ses drapeaux, l'enceinte de ses murs investis par le jeune Scipion renfermoit encore sept cents mille habitans. Elle ne put néanmoins résister aux efforts de l'armée Romaine; & le siége se termina par la ruine de cette fière, mais imprudente rivale de Rome. C'est que dans ce nombre infini d'habitans on comptoit peu de Soldats. La plusspart étoient artisans, matelots, négocians, esclaves, tous attachés au commerce, occupés dans les manufactures & les atteliers dont la ville étoit pleine, & plus propres à fabriquer des armes qu'à s'en servir. Ils en fournissoient cette milice mercénaire que soudoyoit la République: mélange confus d'Espagnols, de Grecs, de Liguriens, de Corses, de Sardes & d'Africains. Mais lorsque les canaux divers, qui faisoient rouler l'abondance à Carthage, eurent été taris par la guerre, Carthage n'eut plus d'alliés, & périt, mal défendue par ses propres citoyens, qui n'avoient su jusqu'alors que vouloir la guerre & payer des bras qui la fissent pour eux. Ce qu'ils

Strabon, l. XVII, p. 732 & 733.

n'avoient pas été tant que leur ville subsista, les Carthaginois le devinrent après sa ruine & quand ils eurent cessé d'être un peuple: nous l'avons remarqué dans la seconde section de ce Mémoire *(c)*: on doit les reconnoître dans ces Pirates fameux dont les vaisseaux innombrables infestèrent si long-temps la Méditerranée. Marius se consoloit dans les ruines de Carthage, tandis que les restes de ses citoyens armés par la vengeance & par la nécessité insultoient sur les mers à la grandeur de Rome.

Mémoires de l'Ac. t. XXVI, p. 35 & suiv.

Concluons de ce parallèle entre Rome & Carthage que pour trouver le plus haut point de la puissance Carthaginoise, on doit remonter plus haut qu'on n'a fait jusqu'à présent, & ne pas se renfermer dans la seconde période.

Dans cette période, il est vrai, nous la voyons prendre l'essor, disputer aux Grecs la gloire des armes, & quelquefois heureuse, toûjours terrible, couvrir la mer de ses vaisseaux, la Sicile de ses troupes, & se l'assujétir presque toute entière. Mais cet essor plus brillant que sage étoit un écart qui la jetoit hors de sa route naturelle. Cette alternative de revers

(c) J'examine en détail ce point curieux dans ma *seconde section*, où je ne donne mes idées sur l'identité des Carthaginois, avec les Pirates détruits par Pompée, que comme une conjecture très-vrai-semblable, comme un fait résultant de la combinaison de plusieurs faits certains, mais n'étant lui-même appuyé sur aucun témoignage formel. Je ne connoissois en effet alors aucun texte précis, tiré d'auteur ancien, dont je pûsse autoriser mon hypothèse. Mais le Mémoire de M. de Burigni, sur le philosophe Athénion, m'a fait connoître depuis un passage d'Athénée, qui montre que mon assertion n'est pas une simple conjecture. Ce Philosophe, partisan de Mithridate, voulant déterminer les Athéniens à se déclarer en sa faveur contre la république Romaine, étale pompeusement les forces de ce Prince; & dans le nombre des Alliés puissans qu'il lui donne, il cite nommément les *Carthaginois*, sans faire mention des Pirates, qui néanmoins servoient utilement les vûes du roi de Pont *(V. Athénée, Deipnosoph. l. V, c. 14, p. 213)*. Or Carthage détruite l'an 146 avant Jésus-Christ, n'existoit plus depuis soixante ans, lorsque Mithridate rassembloit sous ses étendards tous les ennemis du nom Romain, dont les plus redoutables furent ces Corsaires belliqueux & disciplinés qui couvroient alors les mers. Il en résulte que ces Corsaires ne sont pas différens des Carthaginois; que les plus renommés d'entre eux se qualifioient tels; & que l'orateur de Mithridate leur donne le nom qui convenoit le mieux à leur prétention & à ses vûes.

& de succès l'affoiblissoit par degrés, & préparoit de loin sa chûte, qu'elle dut à sa persévérance opiniâtre dans un systême faux & destructif. Carthage n'avoit déjà plus ni la même force, ni les mêmes ressources, lorsqu'elle osa lutter contre Rome. Mais l'ambition l'aveugloit sur cette foiblesse, trop peu sensible, dans les premiers temps, pour n'être pas cachée par les efforts dont la haine du nom Romain & la rivalité la rendoient capable.

C'est donc avant cette seconde époque, où l'emploi mal entendu de ses forces fut le terme fatal de leur accroissement, qu'il faut se placer, pour en connoître la véritable grandeur, & pour donner à l'entreprise d'Hannon une date conforme à l'esprit du texte de Pline. L'abus même de sa puissance en fait la preuve : cette puissance, fondée sur quatre siècles de travaux & de succès, devoit être plus grande, au moment où l'abus en a commencé, qu'elle ne l'a été depuis; parce qu'elle n'a cessé depuis de se consumer par ses propres efforts.

Pour achever de nous en convaincre, joignons les faits au raisonnement. Examinons l'état de Carthage sous la seconde époque : voyons ensuite ce qu'elle fut dans le cours de la première. Le contraste des deux tableaux décidera la question.

ART. III. Abrégé de l'histoire Punique pendant la 2.e période de la durée de Carthage.

LA seconde période renferme toutes les guerres des Carthaginois dans la Sicile, depuis la grande irruption qu'ils y firent en 480, jusqu'au temps d'Agathocle. Dans cet espace de deux cents seize ans, je ne vois que des succès ruineux entre-mêlés de pertes capables d'épuiser à la fois les forces & les trésors de Carthage. La guerre avec les Siciliens n'est pas même alors le seul fléau qui porte atteinte à la vigueur de cette République entreprenante. Ses divers traités avec eux ne sont que des momens de repos qu'elle se ménage, mais dont elle ne profite pas. La peste, des révoltes en Libye, des querelles meurtrières entre ses citoyens, des complots contre la liberté publique, des calamités de toute espèce, remplissent d'horreurs ces trèves passagères, & laissent à peine à la nation le temps de respirer.

Quel fruit les Carthaginois tirèrent-ils de leur première

Olympiade LXXV. Avant J. C. 484. Ans de Carth. 403.

invasion au temps de Xerxès? Ils s'étoient flattés de conquérir la Sicile, tandis que ce Prince mettroit les Grecs aux fers. L'apparence étoit pour eux. Deux Puissances telles que l'étoient alors le roi des Perses & les Carthaginois, s'entr'aidant par une diversion réciproque, ne devoient pas s'attendre à des obstacles, moins encore à des revers. Le succès de cette ligue formidable sembloit infaillible. Salamine & Platée détrompèrent Xerxès: le sort funeste d'Amilcar auroit dû desabuser Carthage. Les trois cents mille hommes, qu'elle envoya sous les ordres de ce Général en Sicile, furent entièrement défaits par Gélon le jour même du combat des Thermopyles. Une fuite précipitée sauva les débris de ce prodigieux armement; & Carthage au desespoir s'estima trop heureuse d'acheter la paix par un traité dont le vainqueur dicta les articles. Quelle leçon pour un peuple commerçant! Un pareil début ne l'avertissoit-il pas de rentrer dans sa sphère?

Herodot. l. VII, c. 167.

Diodor. l. XI, c. 1 & 6.

La chûte étoit terrible: les Carthaginois furent long-temps à se relever. Nous ignorons l'époque précise de leur premier établissement en Sicile: mais il est certain qu'avant la fatale journée d'Himère, ils avoient déjà dans cette isle de grandes possessions, qu'ils perdirent alors. De cette multitude de Soldats dont ils venoient d'inonder les environs de Palerme, tout ce qui ne fut pas exterminé par Gélon tomba dans ses fers. Le territoire d'Agrigente se peupla d'esclaves Africains, que ce Prince fit travailler aux ouvrages publics; & des temples superbes élevés en l'honneur des divinités tutélaires du pays, furent ornés des dépouilles de Carthage.

Diodor. l. XI, c. 6 & 7.

Ces fiers Républicains, éclipsés par leur désastre, disparurent pour long-temps de la scène. On ne les voit plus se mêler des affaires d'Italie, ni même essayer de se rétablir en Sicile, à la faveur des troubles violens dont elle fut agitée depuis la mort de Gélon, jusqu'au siége de Syracuse par les Athéniens. Et de tous les Tyrans qui luttoient alors les uns contre les autres, aucun ne paroît fortifié de l'alliance de Carthage: de toutes les Républiques qui défendoient leur liberté contre la tyrannie, de toutes les villes qui prétendoient accroître leurs

domaines aux dépens des cités voisines, aucune ne recherche les Carthaginois. Leur neutralité, dans de semblables dissensions, est la preuve de leur foiblesse.

Ils rentrent enfin dans ce pays au bout de soixante-dix ans. Syracuse y dominoit alors depuis la déroute de Nicias, & les villes alliées de ses ennemis avoient tout à craindre de sa vengeance. Celle de Segeste en redoutant les premiers effets, appela les Carthaginois, qui délibérèrent long-temps sur le parti qu'ils avoient à prendre. L'expérience du passé les éclairoit: mais l'ambition décida. Annibal, petit-fils de cet Amilcar tué devant Himère, fut chargé de l'expédition. Le prélude en fut heureux. Son armée, forte de cent mille hommes selon Timée, de deux cents mille suivant Éphore, débarqua sans obstacle *(d)*, & prit la ville de Sélinonte, qu'Annibal fit démanteler, & celle d'Himère, qu'il détruisit pour venger les manes de son aïeul.

Olympiade XCII. Av. J. C. 410. Ans de Carth. 473.

Diod. l. XIII, c. 13.

Av. J. C. 409.

Carthage enflée par le succès, redoubla ses efforts, &, trois ans après, envoya le même Annibal conquérir la Sicile entière, avec une armée *(e)* plus nombreuse que la précédente. On lui donna pour Lieutenant, à cause de son grand âge, Imilcar *(f)*, fils d'Hannon. Les deux Généraux ouvrent la campagne par le siége d'Agrigente. La peste se met dans leur camp: elle emporte Annibal, avec un nombre infini de soldats, & retarde les opérations du siége. Imilcar, sans se rebuter, tient ferme devant les murs, & force, après huit mois d'une vigoureuse résistance, les Agrigentins à déserter leurs foyers pour se soustraire à la cruauté des Carthaginois. Ceux-ci maîtres de cette ville abandonnée, égorgent les malades & les vieillards, pillent les maisons, en font leur place d'armes pendant l'hiver, la détruisent au printemps suivant, attaquent Géla qu'ils prennent, ainsi que Camarine, malgré les secours donnés à ces deux villes par Denys I.er, alors tyran de Syracuse. Après ces conquêtes Imilcar traite avec Denys, & ramène à Carthage

Olympiade XCIII. Av. J. C. 406. Ans de Carth. 477.

(d) La flotte étoit de soixante vaisseaux de guerre & de quinze cents bâtimens de transports.

(e) Elle étoit forte de cent vingt mille hommes selon Timée, de trois cents mille suivant Éphore.

(f) Diodore le nomme tantôt Imilcar, tantôt Imilcon : Justin, toûjours Imilcon.

les restes triomphans d'une armée presque détruite par les combats & les maladies. Mais la peste rentre avec lui dans Carthage & la désole: elle se répand dans l'Afrique & fait périr un grand nombre de ses habitans. Carthage s'agrandit par cette seconde guerre: mais la grandeur n'étoit qu'apparente; l'affoiblissement fut réel.

Olympiade XCV. Av. J. C. 398. Ans de Carth. 485. *Diod. l. XIV, c. 14.*

Ainsi le jugea Denys lui-même. Ce Prince habile n'avoit fait la paix avec les ennemis de sa Nation, que pour se ménager, à l'ombre de cette paix, le loisir & les moyens de les exterminer. Quand il eut pris toutes ses mesures, il débuta par livrer à la fureur du peuple tout ce qu'il y avoit de Carthaginois à Syracuse. Ils furent égorgés; on pilla leurs effets; on s'empara des vaisseaux qu'ils avoient dans le port; & toute la Sicile suivit l'exemple donné par la capitale *(g)*. Aux premières nouvelles de ces préliminaires sanglans, Carthage frémit & s'irrite. Mais elle se trouvoit épuisée par la contagion. A force d'argent elle lève par-tout des soldats, & renvoie en Sicile Imilcar, dont les efforts ne peuvent sauver sa place d'armes. Denys s'en empare & la réduit en cendres. Imilcar retourne à Carthage chercher du secours.

Olympiade XCVI. Av. J. C. 396. Ans de Carth. 487. *Diod. l. XIV, c. 15.*

L'ambitieuse République parvient à rassembler l'année suivante trois cents quarante mille hommes, quatre cents vaisseaux de guerre, six cents bâtimens de transport, un appareil formidable de machines de guerre, nomme Imilcar Sufféte, lui confie toutes ses forces & les fait passer en Sicile. Imilcar aborde à Palerme, reprend les villes perdues la campagne précédente, prend Messine & la rase de fond en comble, bat la flotte ennemie, marche à Syracuse, se rend maître du grand port, présente la bataille à Denys, qui ne l'accepte pas, dresse sa tente à la vûe des remparts, dans le temple de Jupiter, & force un des principaux quartiers de la ville. Il se croyoit à la veille d'un triomphe certain: déjà son orgueil contemploit Denys à ses pieds & les vainqueurs d'Athènes dans les fers

(h) Le massacre général si connu dans notre Histoire sous le nom de *vêpres Siciliennes*, n'est donc pas le premier exemple d'une tragédie de cette espèce dont la Sicile ait été le théatre.

de Carthage. Mais la peste, accompagnée des symptômes les plus affreux, répand tout-à-coup dans cette armée victorieuse la terreur & la mort. Denys l'apprend, force les lignes des assiégeans, les extermine & prend ou brûle tous leurs vaisseaux. Les habitans sortent en foule, pour être témoins d'un évènement qui tient du prodige; & le fier Imilcar contraint d'implorer la clémence du vainqueur, obtient avec peine la permission de ramener en Afrique le peu de Carthaginois échappés à la peste & au fer des ennemis. Dès qu'il eut débarqué ces déplorables restes d'une armée si florissante, il s'enferma dans sa maison & se donna la mort.

La nouvelle de ce désastre avoit précédé son retour, & répandu l'alarme & la désolation dans tous les cœurs. Pour comble de malheurs, les Africains las du joug se révoltent dans ce moment funeste, & s'étant saisis de Tunis, marchent à Carthage au nombre de deux cents mille hommes. C'étoit fait de la République, s'ils avoient eu un chef. Mais cette multitude n'étoit pas une armée. Sans provisions, sans machines de guerre, sans subordination, sans discipline, elle n'étoit pas capable de faire dans les formes un siége de cette importance. La discorde & la famine en délivrèrent Carthage.

La paix, également nécessaire à la foiblesse des deux partis, suspendit les hostilités pendant le cours d'environ treize ans. Mais Denys l'ancien vivoit toûjours; il vouloit, à quelque prix que ce fût, chasser les Carthaginois de la Sicile; & ceux-ci, de leur côté, n'aspiroient qu'à la subjuguer entièrement. Peut-être auroient-ils réussi dans ce projet, s'ils avoient eu le loisir de réparer leurs pertes. Mais leur rival étoit un des plus grands politiques de son siècle. Il sut, en leur donnant de l'ombrage & sur-tout en piquant leur fierté, les amener à reprendre les armes avant qu'ils fussent en état de l'attaquer avec avantage. Leurs efforts, dans cette nouvelle expédition, furent les mêmes que dans les précédentes, immenses & ruineux. La fortune indécise partagea les revers entre eux & le tyran de Sicile. Vaincus dans une première bataille où Magon leur Généralissime fut tué, mais renforcés presque aussi-tôt par

Olympiade XCIX.
Av. J. C. 383.
Ans de Carth. 500.
Diod. l. XV. c. 7.

des troupes nombreuses que le fils de Magon leur amena, ils remportèrent à leur tour une victoire complète. Les succès ainsi balancés de part & d'autre affoiblirent en même temps les deux Puissances. La querelle se termina par un accommodement qui laissoit aux Carthaginois toutes leurs possessions. On y ajoûta même le territoire de Sélinonte; & Denys leur paya mille talens pour les frais de la guerre.

Olymp. CIII. Av. J. C. 368. Ans de Carth. 515.

La paix ou plustôt la trève qui suivit fut assez longue. Mais ce temps de calme ne fut pas un temps de repos pour Carthage. Un ennemi plus cruel que la guerre acheva de l'épuiser. La peste se répandit dans la ville, & la réduisit aux abois par ses ravages. Les Africains saisirent l'occasion pour se révolter; les habitans de la Sardaigne imitèrent leur exemple: toutes les contrées soûmises à la domination Carthaginoise se soûlevèrent à la fois; & Denys, qui vivoit encore, prit ce moment pour envahir leurs domaines en Sicile. Carthage forcée d'être partout en même temps sur la défensive, ne fut tirée de cette crise violente que par la mort de Denys l'ancien, qui laissa le trône de Syracuse à son fils, après un règne de trente-sept ans. Cet évènement termina la guerre, parce que les Carthaginois n'étoient plus assez forts pour tirer parti des circonstances, & de l'avantage que leur eût donné le caractère du jeune Denys, aussi peu capable de régner, que son père en eût été digne, si des vices bas n'eussent dégradé ses talens supérieurs; & s'il n'avoit eu le cœur d'un tyran avec le génie d'un Roi.

Denys I.er mourut l'an 368 avant J. C. Les vingt-neuf années qui s'écoulèrent entre cette mort & la pacification de la Sicile, par le célèbre Timoléon de Corinthe, suffiroient pour montrer l'état de foiblesse & de langueur réelle, où les guerres précédentes avoient réduit Carthage; quoiqu'il en résultât un accroissement assez considérable dans ses domaines. Si ses forces avoient répondu pour lors à son ambition, n'auroit-elle pas profité, pour s'agrandir, de la mollesse du jeune Denys, des révolutions qui le firent deux fois tomber du trône, de celles qui l'y replacèrent deux fois? On ne voit pendant ce règne que séditions à Syracuse, troubles, révoltes,

querelles sanglantes dans toutes les parties de la Sicile, guerres entre des Tyrans qui s'élèvent à la fois de toutes parts, guerres entre des Républiques rivales. La fermentation universelle & le choc de tant de forces ennemies font éprouver à cette isle désolée toutes les horreurs de l'anarchie, tous les maux que produisent l'excès du pouvoir & l'abus de la liberté. Le sage Dion, libérateur de sa patrie, est contraint à se bannir de Syracuse; il n'y rentre triomphant que pour y trouver une mort funeste. Callippe, Hipparinus, Icétas, Nypsius, Leptine se disputent le sceptre & les dépouilles du jeune Denys. On ne rencontre point alors les Carthaginois sur la scène: ou s'ils y paroissent, c'est rarement; c'est toûjours sans succès; & de ces vingt-neuf années, si pleines de factions & d'orages, il s'en passe environ vingt-trois avant qu'on les revoie armés pour conquérir la Sicile. Ce long repos leur avoit été nécessaire. Enfin ils se remontrent avec éclat; & la conjoncture qu'ils saisissent pour manifester leurs prétentions, est un de ces momens rares que la fortune semble tenir aux ordres de ceux qu'elle favorise. La discorde n'avoit point encore été poussée si loin en Sicile & particulièrement à Syracuse, qu'elle l'étoit alors; & de plus il étoit peu de villes où l'or & l'intrigue ne donnassent des partisans aux Carthaginois.

Voilà dans quelles circonstances Hannon part de Carthage avec cent cinquante vaisseaux, cinquante mille hommes de débarquement, des armes pour un plus grand nombre, des vivres & des munitions de guerre en abondance. Mais cet appareil formidable des Carthaginois, à quoi se réduira-t-il? A les humilier, après les avoir épuisés. Tandis que leur flotte envahissoit la Sicile, le brave Timoléon, parti de Corinthe avec dix vaisseaux & mille soldats, venoit d'aborder à Rhége, & marchoit au secours de Syracuse. La révolution que l'arrivée de ce grand homme, & son séjour en Sicile y produisirent, est un évènement dont les détails ne peuvent être trop médités par quiconque cherche des leçons dans l'Histoire. Elle nous montre ce que peut un homme seul, lorsqu'il joint la supériorité du talent à l'héroïsme de la vertu; lorsqu'au même

Olymp. CVIII.
Av. J. C. 345.
Ans de Carth. 538.

degré, général & politique, capable également de conduire les hommes & de mener des ſoldats, il ſait tout prévoir, tout combiner, profiter de tout, éluder ou vaincre tous les obſtacles, projeter avec prudence, agir avec vigueur, déconcerter des ennemis ſupérieurs, par une audace réfléchie, & s'aſſurer, par les plus ſages meſures, le ſuccès des plus brillantes entrepriſes. Tel fut Timoléon. A ſon arrivée les Carthaginois étoient maîtres du port de Syracuſe; Icétas, de la ville; Denys de la citadelle. Timoléon tire les Syracuſains de cet état de criſe. Il ſurprend & force Icétas dans ſes retranchemens, l'écarte; & maître de la ville, il ſe fait deſirer par Denys, engage le Tyran à lui remettre la citadelle, ſes troupes, ſes tréſors, & l'envoie à Corinthe finir ſes jours dans l'obſcurité. En même temps les Carthaginois voient avec ſurpriſe tout ce qu'ils avoient de Grecs à leur ſolde, déſerter leurs drapeaux & ſe ranger ſous la bannière de Corinthe. C'étoit le fruit des négociations ſecrettes de Timoléon avec les chefs de ces troupes; il avoit ſû les faire rougir de porter les armes contre des compatriotes en faveur de barbares. Magon s'épouvante; & comptant peu ſur le reſte de ſes troupes, il ſe rembarque, abandonne le port & retourne honteuſement à Carthage, où il expie ſa lâcheté par une mort volontaire.

Av. J. C. {343. 342.} Timoléon profite de ſa retraite pour entrer ſur les terres des Carthaginois: il les ravage; il y lève de groſſes contributions; il bat leurs Généraux en pluſieurs rencontres & fait
An. 341. ſur eux des conquêtes. Cependant les Carthaginois plus aigris que rebutés par un revers, qu'ils n'attribuent qu'à la mauvaiſe conduite de leurs chefs, font par-tout de nouvelles levées, & tranſportent en Sicile ſoixante-dix mille hommes, ſur une flotte plus nombreuſe que la première *(h)*. La deſcente ſe fait
An 340. à Lilybée. Les Généraux, ſans perdre un moment, prennent le chemin de la capitale. Tout tremble à Syracuſe, excepté Timoléon. A la tête de ſes Grecs & de trois mille Syracuſains, il marche au devant de l'ennemi, l'attaque près du fleuve

(h) La flotte étoit compoſée de deux cents galères & de mille bâtimens de tranſport.

Crémiſe & le met en déroute. La victoire fut complète. Dix mille hommes reſtèrent ſur la place du côté des Carthaginois; & dans ce nombre on compta trois mille citoyens de Carthage, formant ce qu'ils appeloient la cohorte ſacrée. Ce corps, l'élite de leurs troupes, fut détruit dans cette bataille: perte irréparable pour une ville dont les citoyens n'étoient point ſoldats. Elle la reſſentit vivement, & ſa douleur ſe ſignala par un deuil public. A l'arrivée de cette effroyable nouvelle, les murailles & les remparts furent tendus de noir. C'étoit l'uſage dans les grandes calamités. *Diod. l. XIX, c. 27.*

Timoléon avoit ſû vaincre; il ſut profiter de ſa victoire. La rapidité de ſes conquêtes obligea les Carthaginois à lui demander la paix, en ſe remettant à ſa diſcrétion. Ainſi ſe termina cette guerre ſanglante, & ſi féconde en évènemens ſinguliers; par un traité qui deshonoroit Carthage en la dépouillant. Le fleuve Halycus fut aſſigné pour borne à ſes poſſeſſions: encore fut-elle contrainte de laiſſer à ceux du pays, la liberté de s'établir à Syracuſe s'ils le vouloient. Toutes les villes Grecques de l'iſle furent déclarées libres. La Sicile affranchie du joug des Barbares refleurit bien-tôt par les ſoins de ſon libérateur. Timoléon ſembloit être le Génie tutélaire de cette malheureuſe contrée. An. 339.

Tant qu'il vécut, les Carthaginois ne ſongèrent pas même à venger la honte de leur défaite. Elle les avoit affoiblis au point qu'ils furent long-temps encore ſans oſer reprendre les armes. Ils ne ſe trouvèrent pas en état de ſecourir la ville de Tyr, leur métropole, attaquée ſept ans après par Alexandre. Tout ce qu'ils purent alors en ſa faveur, fut de donner un aſyle aux femmes & aux enfans des aſſiégés. C'eſt qu'alors épuiſés de longue main par tant d'expéditions infructueuſes, ils avoient, de plus, à ſe défendre en Afrique contre un ennemi redoutable & preſſant. Cet ennemi n'étoit pas Agathocle, quoiqu'en diſe Quinte-Curce, trompé ſans doute par quelque expreſſion vague & générale qu'auront employée les auteurs ſur les Mémoires deſquels il écrivoit. L'expédition d'Agathocle eſt

Olymp. CXII. Av. J. C. 332. Ans de Carth. 551.

Quint. Curt. l. IV, c. 3.

poſtérieure de vingt-deux ans au ſiége de Tyr. Mais faute de monumens, on ne peut remplacer cette mépriſe que par des conjectures. Je ne vois dans l'hiſtoire aucun fait qu'on puiſſe appliquer ici, ſi ce n'eſt peut-être le complot tramé contre la liberté de Carthage, par un de ſes premiers citoyens que Juſtin nomme Hannon. Cette conſpiration n'eut pas de ſuites, quoique le chef de l'entrepriſe eût armé vingt mille eſclaves, & ſoûlevé quelques nations Africaines ſujettes de la République. Mais tant que la révolte dura, l'alarme dut être vive à Carthage; & comme l'auteur qui nous apprend le fait n'en donne point la date, on peut, ſi je ne me trompe, préſumer que ce fut cette guerre domeſtique qui réduiſit les Carthaginois à n'être que ſpectateurs oiſifs du déſaſtre de Tyr.

Juſtin. l. XXI, c. 4.

Olympiade CXVII. Av. J. C. 310. Ans de Carth. 573.

Le règne d'Agathocle & ſa deſcente en Afrique ſont les derniers évènemens de la période que nous examinons. Les détails de cette expédition fameuſe ſont trop connus pour que je m'arrête à les rappeler, quoique très-propres à mettre la foibleſſe des Carthaginois dans tout ſon jour. Il me ſuffit de remarquer que Carthage ſe crut ſans reſſource, & qu'elle l'étoit en effet, ſi la conduite d'Agathocle s'étoit ſoûtenue dans le cours de l'entrepriſe; & ſi le traître Bomilcar, qui ſaiſit ce moment pour donner l'eſſor à ſon ambition, avoit été plus habile ou plus heureux.

Tel eſt, en raccourci, le tableau de l'hiſtoire Carthaginoiſe, dans cette ſeconde période. Les traits divers m'en ont été fournis par Hérodote, Juſtin, Diodore & Plutarque. Concluons de ce ſommaire de faits, dont la chaîne continue remplit tout cet intervalle de temps, qu'il eſt impoſſible d'y trouver un vuide dans lequel on puiſſe raiſonnablement placer l'entrepriſe maritime dont nous cherchons l'époque; que le gouvernement ne pouvoit guère alors s'occuper de projets de cette eſpèce, dont l'exécution exigeoit de grandes dépenſes & des temps moins orageux; que ſi Pline, jugeant comme les modernes de la grandeur des Carthaginois par les efforts opiniâtres & prodigieux qu'ils firent pendant cette longue ſuite

d'années, en a fixé le plus haut point à cette période, Pline s'est trompé ; que si ses termes au contraire sont réfléchis, comme on doit le présumer, c'est à la période précédente qu'il faut les appliquer. Je le crois d'autant plus que, quelque système qu'on adopte sur ce qui constituoit la véritable grandeur de Carthage, & conséquemment sur l'époque où elle fut à son comble, les paroles de Pline ne désignent pas nécessairement cette époque, mais seulement un temps où Carthage fut *très-florissante. Florentissimis Pœnorum rebus,* est une expression vague, susceptible de cette interprétation comme de la première; & c'est aux faits mêmes, examinés avec réflexion, à nous décider pour un sens plustôt que pour l'autre.

ART. IV. Idée de la grandeur des Carthaginois dans le cours de la période précédente.

Montrons donc, en peu de mots, que la phrase de Pline, dans quelque sens qu'on la prenne, convient mieux aux temps qui précèdent l'invasion de la Sicile qu'à ceux qui l'ont suivie.

Veut-on donner à ses termes le sens le plus étendu? Jamais les affaires de Carthage n'ont été plus florissantes qu'au moment où Xerxès envahit l'Europe. Jugeons-en par l'idée qu'on se formoit alors de cette puissance: idée telle que le grand Roi, malgré son orgueil, crut devoir faire des avances à de simples Républicains, & les inviter par des Ambassadeurs à se liguer avec lui. Jugeons-en par le prodigieux armement qu'ils firent dans cette occasion, où leurs forces se déployèrent pour la première fois. C'est, sans comparaison, le plus considérable qu'ils aient jamais fait: ils étoient donc alors, sans comparaison, plus puissans qu'ils n'ont été depuis; & ils devoient l'être, puisqu'ils n'avoient pas encore usé de ces mêmes forces, qui, fondées uniquement sur le commerce & l'opulence, ne pouvoient que diminuer par l'emploi, ou, pour parler plus juste, par la dépense qu'ils en faisoient.

Veut-on prendre le texte de Pline dans le sens le moins étendu & le plus naturel? On n'aura besoin d'appuyer ni sur le raisonnement, ni sur les faits, pour se convaincre qu'une puissance parvenue à son comble au temps de Xerxès, étoit déjà *très-grande* avant son règne. Comme elle avoit son principe

dans un commerce floriſſant, elle n'a pû croître que par degrés: mais par cette raiſon même elle a dû croître de bonne heure, ſi des circonſtances favorables ont concouru de bonne heure à l'accroiſſement du commerce dont elle étoit le fruit. Or nous les voyons toutes ſe réunir en faveur de Carthage. Qu'on ſe rappelle les coups terribles que Salmanazar & Nabuchodonoſor portèrent à la ville de Tyr long-temps avant Cyrus, & l'éloignement que les Égyptiens & les peuples les plus renommés de l'Aſie eurent toûjours pour le commerce maritime & la navigation; qu'en même temps on ſe repréſente la ſituation avantageuſe de Carthage, l'activité de ſes habitans, l'ignorance des peuples dont ils étoient environnés, poſſeſſeurs indifférens des plus riches productions de la terre: on ſentira combien l'influence de tant de cauſes à la fois, ſur le commerce des Carthaginois, a dû le faire proſpérer; & c'en eſt aſſez pour concevoir tout ce que devint en peu de temps une colonie de Tyr, indépendante de ſa métropole mais intimement liée avec elle, à portée de recueillir les débris de ſon commerce, de s'en approprier les branches, de les étendre & de les multiplier par ſes propres découvertes.

Strab. l. XVII, c. 883.

Auſſi Strabon donne-t-il une date très-ancienne à la grandeur des Carthaginois: il parle de leurs nombreux établiſſemens le long des côtes de l'Afrique. Scylax & Diodore s'accordent avec lui ſur ce point; & les témoignages de toute l'antiquité concourent à nous donner une haute idée du rang que cette République tenoit parmi les Puiſſances du premier ordre dès le temps de Cyrus. On ne peut déterminer la date préciſe des conquêtes qu'elle fit en Eſpagne, ni le temps où elle s'aſſujétit la Sardaigne & les iſles Baléares, ni celui où elle jeta les fondemens de ſa domination en Sicile. Mais il eſt certain que tous ces évènemens ſont très-anciens, que les plus modernes remontent au plus tard à la fin du VII.e ſiècle avant l'ère Chrétienne, & qu'elle demeura plus de ſix cents ans maîtreſſe de la mer. Le premier traité des Carthaginois avec les Romains, conclu l'an 509, l'année même où les Rois furent chaſſés de

Polyb. lib. I, p. 176.

Rome, fait mention de l'Afrique & de la Sardaigne comme appartenant dès-lors aux premiers. Leurs possessions en Sicile y sont clairement désignées; & le ton qu'ils y prennent annonce la supériorité qu'ils avoient dans la Méditerranée. Ils n'avoient pas moins de réputation dans l'Orient. Nous voyons Cambyse, successeur de Cyrus, prendre ombrage de leur puissance & songer à les attaquer après avoir conquis l'Égypte, mais ne pouvoir exécuter ce dessein, parce que les Phéniciens, qui composoient toute sa marine, refusèrent constamment de servir contre une Nation qui tiroit d'eux son origine. Darius I.er prêt à porter la guerre dans la Grèce, crut trouver un puissant secours dans l'alliance des Carthaginois. Mais plus éclairés alors sur leurs véritables intérêts, ils refusèrent à ce Prince ce qu'ils accordèrent bien-tôt après à son fils. Justin ajoûte, il est vrai, que le roi de Perse leur fit défendre en même temps par ses Ambassadeurs, d'immoler à l'avenir des victimes humaines, & qu'ils obéirent. Mais vrai-semblablement l'abréviateur de Trogue-Pompée ne s'exprime pas ici d'une manière exacte. Un Prince ne parle point en maître à des Républicains puissans, qui ne sont ni ses sujets, ni ses vassaux, & dont il croit d'ailleurs avoir besoin, puisqu'il négocie avec eux pour en faire ses alliés. Le passage de Justin, réduit à sa juste valeur, ne prouve pas que les Carthaginois dépendissent alors de Darius: il prouve seulement que l'étendue de leur commerce les obligeoit à des égards politiques pour un Souverain dans les États duquel ils avoient plusieurs comptoirs, & possédoient, à titre de concessions, des établissemens de l'espèce de ceux que les Européens ont aujourd'hui dans l'Inde. L'ordre de renoncer aux sacrifices barbares autorisés par le rit Phénicien, ne pouvoit avoir pour objet que les lieux occupés ainsi par les Carthaginois sur les terres de l'empire Persan; mais il ne s'étendoit pas à Carthage même, où ces sacriléges inhumains furent pratiqués sans interruption tant que la République subsista.

Herodot. l. III, c. 17.

Justin. l. XIX, c. 1.

L'histoire de cette ville pendant la première période de sa durée nous est peu connue: les auteurs Grecs & Latins ne

nous en ont conſervé que quelques traits épars & ſans ſuite. Mais ce n'eſt pas une raiſon de croire qu'elle ne fût pas alors très-floriſſante. J'en conclus ſeulement que trop ſage alors pour ſe mêler des affaires de l'Europe & pour aſpirer à des conquêtes brillantes, mais ruineuſes, elle s'occupoit d'expéditions plus utiles, & faiſoit autant parler d'elle en Aſie & en Afrique, qu'on en parloit peu dans la Grèce. Le théatre de ſes exploits maritimes étant trop éloigné des Grecs pour attirer leurs yeux, le ſilence qu'ils gardent ſur cette portion d'une hiſtoire étrangère pour eux, montre, non que le ſujet fût ſtérile, mais qu'ils n'étoient pas à portée de le connoître. Ils entrevoyoient tout au plus dans un immenſe lointain les riches & vaſtes régions, où Carthage régnant par ſon commerce, s'élevoit par degrés à cette grandeur prodigieuſe qu'elle offrit tout-à-coup à leurs regards.

Je crois en avoir dit beaucoup plus qu'il ne falloit pour démontrer qu'elle fut très-floriſſante dans la première période; & que dès-lors on peut, même en s'autoriſant des paroles de Pline, aſſurer que le voyage d'Hannon appartient à cette période. Il ne s'agit plus que d'aſſigner à ce fait ſa place dans cette longue ſuite d'années.

Art. V. Époque du voyage d'Hannon.

Bochart. part. II, l. II, c. 16.

Ainſi que tous les noms Puniques celui d'Hannon avoit une ſignification particulière; on peut le traduire dans notre langue par les termes *gracieux, bienfaiſant*. De tous les Carthaginois qui le portèrent & dont l'hiſtoire ait fait mention, je n'en vois que deux qui aient certainement vécu dans le cours de la première période. Le plus moderne eſt père de l'Amilcar vaincu par Gélon dans les plaines d'Himère, l'an 480. Si cet Hannon eſt l'auteur du Périple & le chef de l'entrepriſe dont nous cherchons l'époque, on ne peut guère la faire remonter avant l'an 510. C'eſt le temps du ſiége de Babylone par Darius fils d'Hyſtaſpe, du premier traité des Carthaginois avec les Romains, de l'expulſion des Tarquins à Rome, & des Piſiſtratides à Athènes. Ce ſentiment eſt plauſible & peut ſe ſoûtenir.

Olympiade LXVII.

Je crois néanmoins devoir remonter un peu plus haut, & préférer au père d'Amilcar un autre Hannon plus ancien de quelques générations. C'eſt celui qui fleuriſſoit vers le temps de Solon; & auquel Anacharſis contemporain du légiſlateur d'Athènes écrivit une lettre que Cicéron nous a conſervée. La légiſlation de Solon eſt de l'an 594: l'arrivée d'Anacharſis à Athènes répond à l'an 589. Ses voyages furent longs: il ne revint dans ſa patrie, qu'après avoir viſité toute la Grèce & l'Aſie mineure. Il étoit de retour chez les Scythes, lorſqu'il écrivit cette lettre, ſuppoſé qu'elle ſoit véritablement de lui, & non de quelque ſophiſte Grec. Quoi qu'il en ſoit, le ſynchroniſme entre Hannon & lui, réſultant de la lettre même, une fois admis, ne nous permet pas de placer la navigation & le périple du premier au deſſous de l'an 570 avant l'ère Chrétienne. Carthage alors ſubſiſtoit depuis trois cents trente-trois ans. Elle avoit eu tout le temps néceſſaire pour s'accroître & devenir très-floriſſante. Le navigateur Carthaginois & le philoſophe Scythe ayant eu l'un & l'autre la paſſion de voyager par différens motifs, ſe ſeront rencontrés ſoit à Cyrène, ſoit dans quelque ville maritime de Grèce ou d'Ionie : ils s'y ſeront aſſez connus pour lier entre eux une ſorte de correſpondance qu'ils auront entretenue dans la ſuite, en profitant des facilités que leur donnoit le commerce de Carthage avec toutes les contrées alors acceſſibles de l'Univers. Cette conjecture pourroit être juſtifiée par des exemples.

Tuſculan. V, c. 32.

Olymp. XLVI.

Olympiade XLVII.

L'*Hannon* qui, ſuivant Pline, ſut le premier apprivoiſer un lion, &, ſuivant Élien, faire de cet animal redoutable une bête de ſomme & l'accoûtumer à porter des bagages, eſt, ſelon toute apparence, l'auteur de notre Périple. Je le reconnois encore, ainſi qu'a fait Bochart, dans cet *Hannon* qui, ſelon le même Élien, voulant, par politique ou par vanité, tirer parti de la ſuperſtitieuſe ignorance de ſes compatriotes, avoit inſtruit ſecrètement des oiſeaux à dire en langue punique qu'*il étoit un Dieu.* Ces oiſeaux étoient ſans doute des perroquets. Si de pareilles anecdotes ont quelque

Plin. l. VIII, c. 21.

Ælian. Hiſt. anim. lib. V, c. 39.

Bochart. Chanaan, *lib. I, c. 37.*

Ælian. Hiſt. variar. l. XIV, c. 32.

fondement, elles s'assortissent trop bien avec des découvertes faites le long des côtes de l'Afrique & dans l'intérieur du pays, pour ne pas appartenir à notre Hannon *(i)*.

En plaçant son voyage vers l'an 570 avant l'ère Chrétienne, je m'autorise de plusieurs faits qu'on peut en rapprocher, & dont il dut résulter en faveur de Carthage un concours de circonstances propres à faire éclorre & réussir un semblable projet.

(i) Si le passage de Pline commenté dans ce Mémoire n'excluoit pas une antiquité trop reculée, peu compatible avec cet état de splendeur dans lequel il représente Carthage au temps de l'entreprise d'Hannon, j'en ferois peut-être remonter l'époque beaucoup plus haut. Je la porterois à l'an 703 pour le moins avant J. C. & cette opinion ne seroit pas destituée de fondement. Je ferois remarquer que la puissance & le commerce des Tyriens souffrirent vers ce temps-là de rudes atteintes; qu'une guerre longue & ruineuse contre Salmanazar roi d'Assyrie venoit de dépeupler Tyr & de la dépouiller d'une partie de son territoire; que Carthage a dû profiter, quoiqu'involontairement, du malheur de sa métropole, gagner ce qu'elle perdoit, s'accroître en proportion; & que ce surcroit de forces & d'habitans l'aura mise en état de former une entreprise comme celle d'Hannon, & de pousser au loin son commerce en Afrique par la fondation de nouvelles colonies, toutes composées de Libyphéniciens, selon les termes du Périple. Première raison. J'en tirerois une seconde de cet ascendant que le chef de l'expédition s'étoit flatté de prendre sur l'esprit des Carthaginois, en leur montrant des lions dociles à sa voix, & des oiseaux devenus en sa faveur les interprètes de la Divinité. Ce projet de passer dans l'opinion publique, pour un enchanteur de la race des Dieux ou des Génies, & le genre de prestiges employés comme des moyens capables d'opérer une telle illusion, ne supposent ils pas un temps où le peuple qu'on vouloit réduire n'avoit encore vû ni lions ni perroquets; & par conséquent un temps fort reculé? Car on ne peut douter que ces animaux n'aient été connus & même communs d'assez bonne heure à Carthage. Enfin j'appuyerois sur l'espèce de bâtimens qui servirent à l'expédition: c'étoit, suivant le Périple, des navires à cinquante rames; nouvelle preuve d'une haute antiquité, s'il est vrai, comme on ne peut se dispenser de le croire sur la foi de Thucydide *(l. 1, c. 13)* que l'invention des trirèmes ou vaisseaux à trois rangs de rames, antérieure de trois cents ans à la fin de la guerre du Péloponnèse, terminée l'an 403, remonte à l'an 703 avant l'ère Chrétienne. De ce que la flotte d'Hannon n'en étoit pas composée, ne pourroit-on pas conclurre que son entreprise a précédé l'époque de leur première construction, & conséquemment l'année 703 avant J. C? Mais, je le répète, l'autorité de Pline balance toutes ces preuves; & ce ne sont, après tout, que de simples probabilités qu'on pourroit aisément combattre par d'autres réflexions. L'époque à laquelle j'ai cru devoir la préférence me paroît un terme moyen qui concilie tout.

En effet, je trouve la ville de Tyr considérablement affoiblie pour lors, & dans un état d'épuisement dont le commerce des Carthaginois n'a pû que tirer de grands avantages. Cette ville, après avoir lutté long-temps contre la puissance du roi de Babylone, venoit de tomber sous les coups du conquérant, & ne se relevoit qu'avec peine. Carthage devenue l'asyle d'une partie des Tyriens, s'enrichissoit des pertes de sa métropole & se peuploit à ses dépens: cet accroissement subit l'aura mise en état de s'étendre au dehors, & d'établir des colonies nombreuses sur les côtes de l'Afrique. L'entreprise d'Hannon n'a donc rien que de vrai-semblable; & l'effort que Carthage fit alors, quelque grand qu'on le suppose, n'étoit pas au dessus de ses forces.

Une seconde raison me détermine en faveur de l'an 570; c'est que cette époque place l'expédition maritime des Carthaginois entre deux voyages autour de l'Afrique, qu'on ne peut révoquer en doute, & dont le premier, antérieur de quarante ans à celui d'Hannon, en aura pû faire naître l'idée; l'autre, postérieur d'environ un siècle, fut projeté vrai-semblablement d'après les lumières & les espérances qu'avoient pû donner les navigations précédentes. Hérodote a fait mention de ces deux voyages. Le premier est celui dont Néchos roi d'Égypte chargea des Phéniciens vers l'an 610. Le second fut entrepris sous le règne de Xerxès vers l'an 475, par Sataspès, seigneur Persan de la race des Achéménides, & neveu de Darius. Comme le règne de Xerxès a duré vingt-un ans, j'en ai pris le milieu pour l'époque du voyage fait par ses ordres, & dont la date précise n'est pas marquée dans l'historien Grec.

Hérodot. l. IV. c. 42, 43, 44.

Quelques années auparavant, Darius prédécesseur de Xerxès avoit fait reconnoître les mers d'Asie par le fameux Scylax de Caryande, Amiral de sa flotte, lequel employa deux ans & demi à visiter ces côtes jusqu'au golfe Arabique.

Idem, ibid.

Je reviendrai dans la section suivante à ces grandes expéditions maritimes: mais je finirai celle-ci en observant que de telles entreprises faites par différentes Puissances, prouvent

entre elles une espèce d'émulation qui rend plus que probable l'époque assignée dans le même temps au voyage d'Hannon.

QUATRIÈME SECTION.

Réflexions sur le commerce de Carthage en particulier, & sur celui des Anciens en général.

JE crois avoir prouvé que le voyage d'Hannon est un fait appartenant à la première période de l'histoire Carthaginoise: j'ai même indiqué, dans le cours de cette période, trois époques différentes auxquelles il m'a paru qu'on pouvoit le rapporter. La plus ancienne remonte à l'an 180 de la fondation de Carthage; celle qui la suit répond à l'an 333 de cette République; la plus moderne enfin tombe à l'an 393 de la même ère. Je ne crois pas que dans le concours, la première des trois enlevât beaucoup de suffrages aux deux autres. J'ai préféré l'époque moyenne par des motifs dont j'ai rendu compte. Mais quelque parti qu'on prenne entre ces deux dernières, on ne peut nier que sous l'une & l'autre époque, la puissance de Carthage ne fût déjà très-considérable, parce que son commerce étoit dès-lors très-florissant. Le voyage d'Hannon contribua sans doute à l'augmenter; puisqu'il avoit pour but d'en étendre les anciennes branches, & de faire germer des branches nouvelles par la découverte de pays inconnus. Mais cette entreprise même, qui supposoit de puissans moyens, de grandes connoissances, des lumières acquises de longue main, suffit pour montrer ce que pouvoit Carthage dès le temps d'Hannon.

Av. J. C. 703.
Av. J. C. 570.
Av. J. C. 510.

ARTICLE I. Du commerce des Carthaginois en particulier.

Les Carthaginois, aussi bons cultivateurs qu'habiles négocians, s'élevèrent sans peine à ce degré de splendeur & de force. Le pays qu'ils habitoient est un des meilleurs de l'Afrique & des plus fertiles de l'Univers. La terre naturellement féconde & mise en valeur par des mains actives, étoit pour eux une source inépuisable de richesses. Ses productions diverses nourrissoient un peuple innombrable, occupoient un nombre infini de manufactures & d'atteliers, & fournissoient une ample matière à des exportations avantageuses. Les Étrangers au

premier abord étoient frappés du coup d'œil de Carthage. Ses arsénaux, ses magasins, l'appareil imposant de sa marine, l'immensité de ses ports, celle de son enceinte, la force de ses remparts, la beauté de ses temples & de ses édifices publics, mille objets aperçus ensemble, & se disputant les premiers regards, imprimoient à la fois dans l'esprit les idées de puissance & de grandeur. Le spectacle des environs répondoit à celui de la ville même. De quelque côté qu'on portât les yeux, on voyoit des vallons agréables, des champs peuplés de laboureurs, des prairies couvertes de troupeaux, des forêts d'oliviers, d'orangers, d'arbres de toute espèce, des maisons superbes entourées d'avenues, ornées de jardins délicieux. Tout annonçoit l'industrie; tout respiroit l'abondance; & cette abondance étoit le fruit d'un commerce dont l'accroissement, favorisé par d'heureuses conjonctures, avoit été rapide.

Quel devoit donc être ce commerce qui mit Carthage en état de tout oser, & de lever avec tant de facilité des armées si nombreuses? L'entretien de ses troupes lui coûtoit des sommes immenses, parce que la plupart étoient mercénaires; ce qu'Aristote regarde, avec raison, comme un vice dans son gouvernement, dont il approuve le système & loue la sagesse à d'autres égards. Mais cet usage même, tout vicieux qu'il étoit, montre quelles furent ses ressources. Et comme elle les tiroit toutes de son commerce, rien ne fait mieux voir ce qu'étoit Carthage commerçante, long-temps avant que Carthage guerrière se fît redouter des Grecs par une ambition qui l'a rendue célèbre, mais qui l'a ruinée.

Pour connoître jusqu'où s'étendoit son commerce & quelle en étoit la sphère, il faut observer d'abord que toutes les contrées ouvertes aux vaisseaux de Tyr l'étoient à ceux de Carthage, & distinguer ensuite de ces objets communs aux Phéniciens en général, les branches de commerce particulières aux Carthaginois; deux articles dont le second demande quelque détail. A l'égard du premier, le champ qu'il offre est vaste, mais si connu qu'il suffira de l'indiquer.

L'énumération des pays fréquentés également par tous les

Phéniciens, ſeroit à peu de choſe près celle de toutes les régions qui formoient l'ancien monde dans la ſeconde période des temps hiſtoriques, c'eſt-à-dire depuis le règne de Séſoſtris juſqu'à celui de Cyrus: période pendant laquelle l'Orient & le midi étoient auſſi connus que l'Occident l'a été dans les ſiècles poſtérieurs. Les fondateurs de ces puiſſantes Monarchies, auxquelles a ſuccédé l'empire des Perſes, avoient frayé, par leurs armes, les immenſes régions de l'Aſie & de l'Inde à des conquérans d'un autre genre, aux Phéniciens, qui marchant pour ainſi dire à la ſuite & ſur les traces de ces heureux uſurpateurs, établiſſoient leur commerce dans tous les lieux où s'étendoit la domination des premiers.

L'Égypte même, l'Égypte fermée jadis aux Étrangers, comme la Chine l'eſt aujourd'hui, étoit acceſſible aux Phé-
Herodot. l. II, c. 12. niciens. Les navires portant ce pavillon, pouvoient remonter le Nil par une de ſes embouchûres; & leurs Négocians avoient à Memphis, dans le voiſinage du temple de Vulcain, un quartier appelé le *canton des Tyriens,* du nom de leur ville principale. Les Carthaginois y furent admis, comme les autres, ſur-tout depuis le règne d'Amaſis & la conquête de l'Égypte par les rois de Perſe, leurs alliés. Ils trouvoient dans ce pays le lin, le papier, des voiles, des cables pour les vaiſſeaux. Les côtes de la mer rouge & du golfe Perſique leur fourniſſoient l'encens, les aromates, les épiceries, les gommes, l'or, les perles & les pierres précieuſes. Ils alloient chercher dans l'Inde & dans les iſles voiſines des bois odoriférans, des oiſeaux, des animaux rares, de l'ivoire, & toutes les richeſſes que la Nature prodigue à ces climats fertiles. On ne peut nier, en effet, qu'ils n'aient fréquenté l'Inde & pénétré dans l'Afrique méridionale. Je n'alléguerai pas ici toutes les preuves de ce fait, qu'il ſeroit aiſé de raſſembler: je n'inſiſterai ni ſur les inductions que je pourrois tirer de la connoiſſance aſſez exacte qu'on avoit anciennement de ces pays, ni ſur celles que me fourniſſent les voyages de long cours entrepris par les flottes de Salomon. Il ſuffira de remarquer qu'Homère, qui vivoit plus de huit cents ans avant J. C. parle pluſieurs fois de l'ivoire ſous le

nom d'*éléphas:* ce qui suppose un commerce établi dès-lors, & peut-être long-temps auparavant, dans les contrées où l'on trouve des éléphans; animaux qui ne se rencontrent qu'aux Indes & dans l'Afrique.

Carthage prenoit à Tyr & sur les côtes de Phénicie la pourpre, l'écarlate, les riches étoffes, les tapis, les meubles précieux, & généralement tout ce que l'art fabriquoit alors pour les besoins du luxe & les caprices du goût. Les Carthaginois étoient renommés pour les boiseries, comme les Tyriens pour les ouvrages de charpente: ils l'étoient pour la préparation des cuirs & de ces beaux maroquins, que nous tirons encore aujourd'hui des mêmes lieux. Enfin leurs vaisseaux, comme ceux des autres Phéniciens, alloient sur les côtes occidentales de l'Océan, dans les ports de la Gaule & des isles Britanniques, chercher du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain. Ils tiroient de la mer Baltique le succin ou l'ambre jaune.

Toutes ces sources de l'opulence, accessibles indifféremment aux diverses nations Phéniciennes, n'étoient pas les seules ouvertes aux Carthaginois. Ils paroissent s'être approprié le commerce d'une partie de l'Afrique & celui de l'Espagne. Ce fut, pour ainsi dire, deux beaux domaines que la situation de leur ville les mit à portée de faire valoir; & dont le produit énorme fit bien-tôt pencher la balance en leur faveur.

Par cette portion de l'Afrique, j'entends les côtes & l'intérieur de la Libye, jusqu'à la Cyrénaïque, sur les frontières de laquelle, en deçà des *autels des Philènes,* ils avoient une place de commerce nommée *Charax* par Strabon. Elle étoit l'entrepôt d'un trafic clandestin entre eux & des marchands de Cyrène, qui leur portoient mystérieusement, entre autres marchandises, des larmes de lazer *(k)*, & recevoient des vins en échange. Toute cette côte, peuplée de leurs colonies & soûmise à leur domination, leur fournissoit des matelots, des soldats & des esclaves. Ajoûtons à la Libye ce qu'ils connoissoient de l'Afrique intérieure jusqu'au Sénégal. Ils pénétroient dans les terres, en remontant les fleuves qui viennent

Strab. l. XVII, p. 836.

(k) Les larmes de lazer sont ce que les Naturalistes appellent *assa fetida.*

ſe rendre à la mer le long de ces parages. L'objet des découvertes d'Hannon, de ſes établiſſemens, ſur-tout du fort qu'il bâtit à Cerné, fut d'étendre & de protéger le commerce avantageux qu'ils y faiſoient, commerce dont j'ai parlé dans la première ſection de ce Mémoire, d'après Hérodote & Scylax. Ils tiroient de l'ignorance des habitans le même parti que les Européens ont tiré depuis de celle des ſauvages de l'Amérique, & changeoient leur argile contre l'or, dont ces peuples groſſiers méconnoiſſoient le prix. Aux détails que je viens de rappeler, il faut joindre un autre article. Ce ſont ces rubis qu'ils alloient chercher dans les montagnes de Nazamones, & dont ils faiſoient un débit conſidérable: on les nommoit rubis de Carthage par cette raiſon. Ces rubis, quoique moins eſtimés que ceux des Indes, l'étoient aſſez pour former une branche importante de commerce.

Plinius, lib. XXXVII, cap. 25 & 30.
Theophraſt. περὶ λίθων.
Petron. Satyr. p. 207.
Epiphanius, de gemmis, p. 227.

Mais c'eſt à l'Eſpagne ſur-tout que les Carthaginois ont dû leurs principales richeſſes. L'Eſpagne fut pour eux une ſource long-temps intariſſable de puiſſance & de tréſors. Cette contrée fameuſe, l'Heſpérie des Grecs, l'Ibérie des Romains, avoit été découverte par les premiers navigateurs Phéniciens, dans un temps où les peuples qui l'habitoient, ſimples, groſſiers & preſque tous ſauvages, ignoroient la valeur des richeſſes que la Nature leur prodiguoit. Carthage, après les avoir partagées long-temps avec Tyr, avec Cadiz & les autres villes Phéniciennes, parvint à s'y rendre inſenſiblement maîtreſſe du commerce, par les poſſeſſions qu'elle acquit dans le pays même, où elle fit de grandes conquêtes. L'Eſpagne féconde en denrées de toute eſpèce, & peut-être à tous égards la région la plus fertile de l'Europe, offroit trop d'objets à l'avarice des Carthaginois, pour ne pas leur inſpirer l'ambition de ſubjuguer, dès qu'ils le pourroient, un pays ſi fort à leur bienſéance. La défenſe de Cadiz, attaquée par les naturels, leur fournit un prétexte ſpécieux d'y porter leurs armes; & de ce moment ils ne ceſsèrent d'y étendre leur empire, lentement d'abord, parce qu'ils avoient à combattre des Nations belliqueuſes, mais enfin avec ſuccès, parce que la diſcorde leur livra ces peuples,

Juſtin. l. XLIV, c. 5.
Diodor. l. V, c. 25.
Strab. l. III, p. 158.

invincibles s'ils avoient été plus unis. Ils trouvèrent dans cette région, favorisée de la Nature, la plufpart des productions éparfes dans les climats les plus heureux. Outre les vins, les huiles, les dattes, le miel, les réfines, le lin, le chanvre, le ris, les grains de toute efpèce que l'Efpagne fournit en abondance, elle a des chevaux d'une beauté nompareille *(l)*; elle en a d'une force & d'une legèreté peu communes *(m)*, fans parler de fes mules *(n)*, dont le fervice eft fi utile & fi fûr. Ses laines font renommées pour leur fineffe *(o)*; fes forêts font pleines de bois excellens pour la charpente *(p)* & pour la conftruction des navires. Elle abonde en mines de plomb *(q)*, de fer *(r)*, de cuivre *(ſ)*, de vif-argent *(t)*, de vermillon *(u)*, d'azur *(x)*, d'alun *(y)*, d'antimoine *(z)* & de vitriol. On pêche le corail *(a)* fur les côtes de la mer qui la baigne à l'orient. On y rencontre des carrières de marbre *(b)* & d'albâtre *(c)*: on ramaffe au milieu de fes roches du jafpe *(d)*, du cryftal *(e)*, de l'aiman *(f)*, des améthyftes *(g)*, des rubis, des hyacinthes, des émeraudes *(h)*, des turquoifes *(i)*. Que de branches de trafic! Que de fources d'opulence entre des mains induftrieufes!

(l) Chevaux d'Andaloufie.

(m) Chevaux des Afturies.

(n) Mules de Galice.

(o) Les laines de Ségovie en Caftille, & d'Albaraçin dans l'Arragon.

(p) Les forêts de Bifcaye.

(q) Mines de plomb en Galice, Andaloufie, Navarre.

(r) Mines de fer en Bifcaye, Catalogne, Galice, Arragon.

(ſ) Mines de cuivre en Galice, en Andaloufie.

(t) Mines de vif-argent en Andaloufie.

(u) Mines de vermillon, aux Afturies & dans la Galice.

(x) Mines d'azur, aux Afturies & dans la Catalogne.

(y) Mines d'alun en Andaloufie & dans le royaume de Murcie.

(z) Mines d'antimoine & de vitriol, en Catalogne.

(a) Le corail fe pêche fur les côtes de Catalogne.

(b) Les marbres de Ségorbe, dans le royaume de Valence.

(c) L'albâtre fe trouve en Catalogne.

(d) Mines de jafpe, près de la Corogne en Galice.

(e) Cryftal de roche, en Catalogne.

(f) Pierres d'aiman, affez communes en Andaloufie.

(g) On trouve dans le royaume de Murcie, des améthyftes de la même couleur que cette fleur que nous nommons *penfée.*

(h) Les rubis, les hyacinthes, les émeraudes fe trouvent en Portugal, la Lufitanie des Anciens.

(i) On trouve une mine de turquoifes près de *Zamora*, dans le royaume de Léon.

Mais ce qui rendit la possession d'une partie de l'Espagne infiniment utile aux Carthaginois, c'est l'avantage ou le malheur qu'elle eut de renfermer dans son sein des mines d'or *(k)* & d'argent: mines à présent négligées, peut-être même épuisées, mais autrefois très-riches, & d'un revenu prodigieux. Les Pyrénées & les montagnes des Asturies, de la Galice & du Portugal en contenoient plusieurs. On peut voir, dans Diodore de Sicile, comment se fit originairement la découverte des mines d'argent cachées dans l'intérieur des Pyrénées. Selon lui, des forêts épaisses couvroient jadis ces montagnes. Quelques pâtres y mirent le feu; & telle fut la violence de l'incendie, que la chaleur des flammes pénétra le sol, & que du sein de cette terre brûlante on vit couler des ruisseaux d'un argent pur & dégagé de toute matière étrangère. Les Phéniciens, ajoûte notre auteur, profitant de l'ignorance des naturels, leur donnèrent quelques marchandises de peu de valeur en échange de cet argent, dont ils chargèrent leurs vaisseaux; & pour n'en perdre que le moins qu'ils pourroient, ils firent entrer ce métal, au lieu de plomb, dans la fabrique de leurs ancres. Bien-tôt ils surent le reconnoître par-tout où la terre le renfermoit; & ce fut sans peine d'abord. Les veines en étoient nombreuses, elles étoient visibles à la superficie du terrein, & s'entrelassoient les unes aux autres dans la longueur de plusieurs stades. Les Carthaginois devenus, par la conquête du pays même, seuls possesseurs de ces mines, & des mines d'or non moins abondantes que celles d'argent, les exploitèrent avec cette intelligence que donne l'avidité, toûjours ingénieuse. Ils creusoient des puits immenses, dont la profondeur se mesuroit sur celle de la mine. Des milliers d'esclaves étoient sacrifiés à ces travaux rudes: mais Carthage s'enrichissoit, & son but étoit rempli. Elle ne cessa de puiser dans ces sources, & ne vint pas à bout de les tarir. Les Romains, du vivant de Polybe cité par Strabon, tiroient plus de vingt-cinq mille dragmes par jour de celle qui étoit aux environs de Carthagène. Quarante mille

Diodor. l. V, c. 24.

Strab. l. III, p. 147.

(k) Mines d'*or* en Lusitanie, en Navarre, en Galice, aux Asturies; mines d'*argent* en Lusitanie, en Navarre & dans l'Andalousie.

esclaves

esclaves y servoient journellement à l'exploitation de ces mines. Elle n'avoit plus les mêmes risques, ni les mêmes difficultés, depuis qu'Archimède avoit imaginé des machines pour en pomper l'eau. Ainsi l'Espagne, aujourd'hui maîtresse du Pérou & du Potosi dans le nouveau continent, étoit elle-même le Pérou & le Potosi de l'ancien monde. Destinée singulière, qui n'a fait le bonheur & la force de ses peuples ni dans un temps, ni dans l'autre.

Voilà quelle fut la source principale de ces richesses immenses qui rendirent Carthage si puissante, & la mirent si long-temps en état de faire des pertes énormes impunément. Voilà ce qui payoit ses flottes & ses nombreuses armées. Nous voyons les Espagnols incorporés dans ses troupes, lorsqu'elle envahit la Sicile. Ce fait démontre que les conquêtes des Carthaginois en Espagne ont précédé leur guerre contre Gélon & leur alliance avec Xerxès. J'en pourrois rassembler d'autres preuves; mais celle-ci suffit pour nous convaincre que leur splendeur remonte avant cette époque, & que dès-lors le voyage d'Hannon est plus ancien, même à s'en tenir au texte de Pline.

Diodor. l. XI, c. 1.

J'en ai dit assez, si je ne me trompe, pour justifier la haute idée que j'ai voulu donner du commerce & de l'opulence des Carthaginois dans le cours de la première période. Par cette raison, & pour ne pas mêler de simples probabilités à des faits établis, je n'insisterai pas sur toutes les découvertes dont les Anciens leur font honneur, en particulier sur cette grande isle de l'Océan dont parlent Diodore & l'auteur du livre *des Merveilles*, attribué communément à Aristote. C'étoit le plus riche & le plus délicieux canton de l'Univers, si nous en jugeons d'après la peinture qu'en fait notre Historien, & s'il est vrai que les Carthaginois la regardant comme une retraite, comme un port pour leur République en cas de naufrage, en aient dérobé la connoissance aux étrangers, & qu'ils n'aient pas même permis à leurs Négocians de s'y établir, dans la crainte que les charmes d'un si beau séjour ne leur fissent déserter leur patrie. La plupart des modernes ont cru trouver dans cette

Idem, l. V, c. 15.

isle l'Atlantide de Platon *(l)* ou l'Amérique. Mais il me semble que les détails de la description faite par les Anciens conviennent assez à l'île Madagascar; & je ne balancerois pas à l'y reconnoître, si je n'étois arrêté par la position que lui donne Diodore, à l'occident de l'Afrique. Encore le texte de l'Historien, tout précis qu'il est sur ce point, pourroit bien n'être pas une objection sans réponse. Car il est permis de croire que les mêmes motifs qui déterminèrent le Sénat de Carthage à défendre, par un décret, tout établissement dans cette isle, en firent cacher la véritable position. Ce mensonge politique n'eût été qu'une conséquence assez naturelle du système des Carthaginois, & de la conduite qu'ils tenoient, ainsi que tous les Phéniciens en général, à l'égard des peuples rivaux de leur commerce. Des gens assez jaloux pour faire échouer leurs bâtimens plustôt que d'en laisser deviner la route, & pour jeter dans la mer, quand ils étoient les plus forts, tout navigateur étranger qu'ils rencontroient dans les parages de Sardaigne ou vers le détroit de Gibraltar, étoient bien capables de donner le change sur la position d'un pays tel que l'île décrite par Diodore.

Strab. l. III, p. 175.

L. XVII, p. 802.

ART. II. Du commerce des Anciens en général.

Au reste je ne rapporte ici ce fait curieux, mais vrai-semblable tout au plus, que parce qu'il laisse entrevoir toute l'étendue du commerce des Carthaginois, & même de celui des Anciens pris en général. Pour peu qu'on réfléchisse sur l'*Histoire du commerce & de la navigation*, par M. Huet; ouvrage qu'il faut méditer plustôt que lire, parce qu'il indique beaucoup plus de faits qu'il n'en apprend, on se persuadera que les bornes n'en

(l) J'ai peine à croire que cette fameuse Atlantide de Platon fût dans l'Océan, loin de penser qu'elle soit l'Amérique, comme bien des gens l'ont imaginé. Platon dit formellement qu'elle étoit au midi de l'Attique; ce qui montre que c'est dans la Méditerranée qu'il faut la chercher, vers les côtes de la Libye, & quelque part dans la grande Syrte. Les bas-fonds, les écueils, les bancs de sable dont cette mer est remplie, étoient sans doute ce qui donnoit à Solon lieu de feindre qu'il y avoit eu autrefois dans ces parages une isle considérable, abîmée depuis, par un déluge & par un tremblement de terre, qui avoient changé la face de cette partie de notre continent.

étoient pas si resserrées dans l'origine qu'elles le furent dans la suite; & que les connoissances géographiques des Phéniciens & des Carthaginois alloient beaucoup au-delà de celles de Strabon & de ses contemporains. Il est pour l'histoire, comme pour la peinture, une perspective fondée sur des loix certaines. La théorie en est simple & féconde; mais la pratique en est difficile. L'étude de ses principes & l'art de s'en servir distinguent l'historien du compilateur des faits.

Nous devons presque toutes nos connoissances sur l'antiquité aux Grecs seuls qui la connoissoient mal, & aux Romains dont la science fut empruntée des Grecs. De-là cette habitude où nous sommes de conformer nos jugemens aux idées de ces Anciens, que nous nommons *les Anciens* par excellence: de-là cette érudition servile, qui ne se permet pas d'étendre par le raisonnement les bornes de l'horizon où le savoir de nos maîtres étoit renfermé. Cependant Rome n'existoit pas, la Grèce étoit encore ou sauvage ou barbare, l'Europe entière n'étoit qu'une vaste forêt, lorsque l'Égypte fleurissoit, lorsque des empires puissans partagoient l'Asie, lorsque la nation Chinoise, maintenant isolée, mais liée jadis avec ses voisins par le commerce *(m)*, envoyoit dans les ports du golfe Persique ses vaisseaux chargés de marchandises précieuses. La correspondance perpétuelle & nécessaire entre tant de peuples dont l'union formoit les grandes Monarchies, l'opulence & le luxe des Souverains, la splendeur & la majesté de leurs Cours, le nombre & la beauté des grandes villes, que de traits qui caractérisent le règne des arts & celui du commerce! Or le commerce ne peut s'étendre qu'en étendant les connoissances géographiques. Par conséquent il faut nier l'existence des grandes souverainetés, celle des Égyptiens, celle des empires de Ninive & de Babylone, ou convenir qu'alors le mouvement rapide entretenu par des besoins réciproques entre toutes les parties

(m) Voyez M. Huet dans son *Histoire du commerce:* il y parle de monumens selon lesquels la nation Chinoise auroit étendu son Empire jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Les *Annales d'Ormus* attestent qu'on a vû jadis, dans le golfe Persique, jusqu'à quatre cents vaisseaux Chinois.

de ces vaſtes corps, la réaction des unes ſur les autres, & le rapport des extrémités avec le centre faiſoient circuler par-tout les connoiſſances diverſes, & hâtoient en particulier les progrès de la Géographie par une progreſſion de découvertes continues. La Grèce inſenſiblement ſe poliça, ſe peupla: mais en ſe peuplant, elle ne forma que de petites ſociétés plus ou moins nombreuſes, diviſées la pluſpart d'intérêts, & dont les plus conſidérables ne le furent jamais au point de pouſſer leurs conquêtes & leur commerce au-delà du golfe Adriatique & de la mer noire. Les vaiſſeaux Grecs parcouroient la Méditerranée d'un bout à l'autre. Les iſles de l'Archipel, les côtes de l'Aſie mineure & de l'Italie étoient toutes Grecques. Mais ce peuple immortel, qui dût ſes victoires à ſa valeur & à ſa diſcipline pluſtôt qu'à ſes forces, ne fit jamais un corps aſſez puiſſant pour exécuter, dans quelque genre que ce fût, aucune de ces entrepriſes dont la grandeur démeſurée exige des bras ſans nombre & des tréſors immenſes. Elle oppoſoit des ſtatues, des tableaux, des temples élégans aux pyramides d'Égypte, aux jardins ſuſpendus de Babylone, aux édifices de Perſépolis: maſſes prodigieuſes, qui prouvoient l'exceſſive puiſſance des rois d'Égypte, de ceux d'Aſſyrie, de ceux de Perſe; comme les chef-d'œuvres de la Grèce annonçoient le goût & le génie de ſes habitans. Chaque Nation a ſon caractère propre & diſtinctif; ſes monumens en portent l'empreinte. Comme la ſcience de la guerre & les arts libéraux ont été l'apanage des Grecs, l'intelligence & la pratique du commerce en grand furent celui des peuples Phéniciens; & dès-lors la connoiſſance du globe terreſtre dût être plus étendue chez les derniers. Peu de Grecs voyageoient: les Phéniciens voyageoient preſque tous. Long-temps avant que la Grèce eût des Philoſophes, Tyr & Carthage avoient eu des navigateurs habiles. Leurs caravanes avoient parcouru les ſables de l'Afrique, les déſerts de l'Arabie, l'intérieur de la Bactriane, de la Scythie & des Indes: leurs flottes avoient reconnu toutes les mers dont ces vaſtes continens ſont baignés, & pluſieurs des iſles qu'elles renferment; & toutes ces connoiſſances dérobées aux étrangers par leurs avares

possesseurs, étoient pour la curiosité des mystères, & des fables pour l'ignorance, presque toûjours dédaigneuse. Elles se perdirent à la longue, par une suite des révolutions générales. Les Grecs ne furent pas en état d'y suppléer, parce qu'ils ne l'étoient pas de succéder au commerce des Phéniciens. Au lieu de découvertes, on faisoit dans la Grèce des systèmes sur l'origine de l'Univers, sur la forme de la Terre; & le fruit de ces hypothèses fut d'arrêter le progrès des connoissances en ce genre, parce qu'elles établissoient dans chaque école une opinion dominante à laquelle il falloit sacrifier les faits qui l'eussent détruite. Alexandre vint & rouvrit les barrières du monde. Après lui les Ptolémées rendirent le commerce florissant; & la renaissance du commerce influa sur la Géographie, dont l'étude tiroit en même temps d'utiles secours des Mathématiques. Sous cette époque, si renommée dans l'histoire des Sciences, les voyages devinrent plus fréquens, les instrumens meilleurs, les observations plus exactes, les méthodes plus savantes, & les découvertes se multiplièrent.

La Géographie ancienne n'avoit pas eu ces moyens d'atteindre, pour le détail des positions particulières, à la précision rigoureuse qui fait le mérite des cartes. Mais la connoissance générale du globe pouvoit s'accroître facilement, parce qu'on voyageoit beaucoup; & que le commerce par terre & la navigation le long des côtes lioient ensemble les diverses parties de l'ancien monde.

A l'égard des voyages par terre en Asie, je me contente de renvoyer le lecteur au livre de M. Huet: il y verra toutes les contrées de ce vaste continent remplies de villes marchandes; des entrepôts établis par-tout du nord au sud, du levant au couchant; de grandes routes tracées pour des caravanes à travers la Carmanie, la Scythie, la Sogdiane, l'Albanie, le Cathay, le pays des Ariens, celui des Sarmates, celui des Séres; le Gange, l'Indus, l'Oxus, le Jaxarte, l'Araxe, le Cyrus, le Phase, le Tanaïs, le Borysthène & le Danube devenus les canaux d'une communication qui rapprochoit les extrémités de l'Asie & de l'Europe. Les descriptions que fait Hérodote

Hist. du comm. & de la navigat. c. 53—56.

des pays ſeptentrionaux, ſur la foi des Voyageurs qu'il avoit conſultés, ou dont il avoit vû les Mémoires, ſont plus exactes que celles des écrivains poſtérieurs. Et c'eſt une remarque qui convient également aux détails qu'il nous donne du dedans de l'Afrique: détails traités de fabuleux dans les ſiècles ſuivans, mais dont la pluſpart ont été juſtifiés depuis par les relations modernes. Diſons plus. L'ouvrage de cet Hiſtorien renferme la preuve que de ſon temps & avant lui, l'intérieur de l'Afrique étoit preſque auſſi bien connu qu'il peut l'être maintenant. Ce point mérite d'être approfondi; & la diſcuſſion ne m'en paroît pas étrangère à mon ſujet. Je la commencerai par l'examen critique d'une traverſée d'orient en occident dont Hérodote donne la deſcription.

Herodot. l. IV, c. 181. Cette route qui conduiſoit de Thèbes au cap Soloé, ſe faiſoit par un pays déſert, que l'Hiſtorien nous repréſente comme une levée ou chauſſée de ſable, qui s'étend depuis l'Égypte juſqu'aux colonnes d'Hercule & même par-delà. L'expreſſion d'Hérodote convient parfaitement aux plaines déſertes qui forment le ſommet du mont Atlas, & que nos cartes nomment *Zhara*.

Cette longue chaîne de montagnes que nous appelons Atlas d'après les Anciens, & qui traverſe l'Afrique du levant au couchant dans ſa partie ſeptentrionale, s'élève comme un amphithéatre du nord au midi. Elle commence preſque partout des bords de la Méditerranée, & forme pluſieurs rangs de montagnes poſées les unes au deſſus des autres. Le ſommet en eſt plat. C'eſt une vaſte plaine de gros ſable & de rochers, le *Zhara* des Arabes *(n)*. Elle a pluſieurs journées de largeur du nord au ſud. A ſon extrémité le terrein baiſſe inſenſiblement, & forme une longue vallée qui s'étend de l'eſt à l'oueſt depuis le *Cap vert* juſqu'à l'Abyſſinie. Cette vallée n'eſt pas continue, mais coupée vers le milieu par un bras de l'Atlas, qui ſe joint

(n) Zahara, mot arabe, ſignifie proprement un pays rempli de graviers ou de petits cailloux. Les Arabes nomment *Cahel* les plaines couvertes d'un ſablon menu comme celui des landes de Bordeaux. *Voy. Barros, Décad. I, l. III, c. 8.*

aux montagnes de Guinée. C'eſt dans la partie occidentale de ce bras de l'Atlas que prennent leur ſource le *Sénégal*, le fleuve de *Gambie*, & quelques autres qui coulant à l'oueſt, tombent dans l'Océan aux environs du Cap vert. D'autres rivières, dont la ſource eſt dans la partie orientale du même bras, arroſent cette vallée du côté de l'eſt. Pluſieurs ſe perdent dans des lacs ou dans des ſables; les eaux de pluſieurs vont ſe rendre dans le Nil. Au deſſus du Sénégal & du Niger eſt une autre chaîne de montagnes qui court, du couchant au levant, par une ligne preſque parallèle au mont Atlas. Ces monts ſe joignent à ceux de l'Éthiopie où le Nil prend ſa ſource; & de-là tournant au midi, la chaîne en deſcend juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Telle eſt en général la diſpoſition intérieure de l'Afrique, autant qu'il eſt poſſible de la déterminer, en combinant le rapport des voyageurs avec le cours des rivières connues.

Hérodote aſſure que le plateau du mont Atlas, c'eſt-à-dire cette élévation ſablonneuſe dont il parle, a d'étendue cinquante jours de marche, d'orient en occident, depuis l'Égypte juſqu'aux colonnes d'Hercule & même par-delà. L'Hiſtorien partage cette route en cinq intervalles de dix journées chacun, dont le dernier s'étend depuis le pic ou le point le plus élevé du mont Atlas juſqu'à la mer occidentale. Il ne parle point du promontoire Soloé dans cet endroit: mais comme il dit ailleurs, que ce cap étoit le dernier lieu de l'Afrique connu exactement, nous devons y placer d'après lui la fin de cette traverſée. Hérodote n'ajoûte rien qui puiſſe faire ſoupçonner quelle étoit la meſure de ces cinquante journées de chemin dans l'Afrique intérieure: mais il décrit des journées de voyageurs dont les ſtations ſont réglées par les puits & les fontaines, & dont les marches ſont longues. Ainſi nous pouvons appliquer à cette traverſée ce qui s'obſerve dans celle des déſerts de l'Arabie par les caravanes.

Herodot. l. IV, c. 185.

Id. l. II, c. 32.

Nous avons dans la géographie Arabe d'El-edriſi, le détail d'une ſemblable traverſée de l'Afrique par le milieu du déſert. C'eſt celle que firent les Arabes lorſqu'ils ſubjuguèrent ce pays,

Géograph. Nub. p. 106, p. 74 & 75.

El-edrisi compte quarante-un jours de marche en partant du Caire, jusqu'à Ségelmesse, située au pied de la plus haute croupe du mont *Daraan (o)*, qui est l'Atlas des Anciens; de Sémelgesse à *Daraa* trois journées, de là à *Tarodant* en traversant l'Atlas quatre jours, & de *Tarodant* à la mer, un jour & demi ou deux jours. Ce sont en tout cinquante jours de marche du Caire à la mer occidentale. Ce qui fait précisément le nombre donné par Hérodote. Un rapport si parfait dans le nombre de jours de la même traversée n'est pas l'effet du hasard, & ne peut venir que de l'exactitude des Mémoires suivis par l'un & l'autre écrivain.

Hérodote place sur cette route le pays des *Garamantes*, trente journées à l'occident de Thèbes, & au midi des *Lotophages*, voisins de la petite Syrte. Ces derniers habitoient le canton de Gabesse, célèbre par la fertilité de son terroir & par l'excellence de ses dattes. La distance & la situation du pays des Garamantes indiquent le *Gerid* des modernes, au midi du royaume de Tunis.

L'écrivain Grec ajoûte qu'à trente journées des Garamantes, on trouve un pays où les bœufs sont obligés de marcher à reculon en paissant, parce que leurs cornes courbées en avant s'enfonceroient dans la terre, s'ils marchoient suivant la progression ordinaire aux animaux de cette espèce. Le côté vers lequel devoient se faire ces trente jours de marche n'est pas déterminé dans le texte. Mais comme cette distance ne convient ni aux côtes de la Méditerranée, ni à celles de l'Océan, dont les Garamantes sont moins éloignés, ce n'est ni au nord, ni au couchant qu'on trouvera le canton fertile dont il s'agit, mais au midi des Garamantes & vers le milieu de l'Afrique. Il faut l'y

(o) La rivière de Ségelmesse, qui coule au midi, sort du *Pic de Garcilоüin*, dans lequel sont aussi les sources du *Mélouya*, qui coule au nord dans la Méditerranée, du *Soubou*, qui coulant à l'ouest tombe dans l'Océan près de Salé, & de l'*Omni-rabeh*, qui coulant au sud-ouest, s'y jette près d'Azamor. La direction opposée de ces rivières & l'éloignement de leurs embouchûres, montrent combien cette partie de l'Atlas est élevée. C'est un principe en Géographie, que les lieux les plus élevés sont ceux où les plus grandes rivières d'un pays prennent leur source.

l'y chercher dans un pays abondant en pâturages, & par conſéquent arroſé, c'eſt-à-dire au pied du mont Atlas, & dans les vallées où coule un fleuve oppoſé au Sénégal. L'exiſtence de ce fleuve, dont le cours ſe dirige de l'oueſt à l'eſt, eſt un point formellement reconnu par Hérodote, qui le prenoit pour une branche du Nil. En voici la preuve tirée de détails non moins curieux que les précédens.

Ce ſont ceux d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, entrepris par quelques jeunes gens de la nation des Nazamones, & dont le même auteur fait le récit. Le pays des Nazamones eſt à vingt journées vers l'occident de la ville de Thèbes; le fertile canton d'*Œghila* en fait partie : c'eſt le territoire de la ville nommée *Oughéla* par les Arabes, au midi du déſert de Barca. *Hérod. l. II, c. 32.*

Hérodote ne nous apprend pas combien les Nazamones employèrent de journées à leur voyage. Il dit ſeulement qu'après avoir fait les préparatifs néceſſaires, la caravane traverſa d'abord des pays habités, enſuite des déſerts, d'où pluſieurs marches vers l'occident la conduiſirent dans un pays fertile & rempli de palmiers chargés de dattes. Pendant que les Nazamones en cueilloient pour ſe rafraîchir, ils furent ſurpris, enveloppés & faits priſonniers par une troupe d'*Éthiopiens*, tous fort petits. On les mena, par une contrée marécageuſe, dans une ville habitée par des hommes de la même Nation & de la même taille. Elle étoit bâtie ſur un grand fleuve qui couloit de l'oueſt à l'eſt, & dans lequel les Nazamones virent beaucoup de crocodiles.

Hérodote tenoit ce détail de quelques Cyrénéens, qui l'avoient appris d'Étéarque roi du pays des Ammoniens, à dix journées de Thèbes; & c'étoient les Nazamones eux-mêmes qui avoient fait le récit de leurs aventures à ce Prince. Il ne doutoit pas que le grand fleuve vû par les Nazamones ne fût le Nil; & cette penſée ſembloit probable à notre Hiſtorien. C'étoit pluſtôt le Niger oriental *(p)*.

(p) Voici, ſi je ne me trompe, ſur quelles raiſons Étéarque & après lui Hérodote, ne connoiſſant pas le Niger oriental, ou le prenant pour une branche occidentale du Nil, fondoient leur opinion ſur l'identité du

L'existence de cette espèce de pygmées Éthiopiens est un fait attesté par des témoins dignes de foi. Le même voyageur que j'ai cité dans la première section de ce Mémoire, au sujet des *Pongos* ou singes géans, André Battel, nous apprend qu'à huit journées à l'est de Mayombé, ville située sur la côte de Loango par le quatrième degré de latitude méridionale, on trouve un grand pays nommé *Kosack* ou *Kasack*, ayant au nord la nation des *Masimbas* tributaires du *Manikosock*, ou souverain du Kosock. Ces Masimbas sont tous très-petits. Les plus grands sont de la taille ordinaire d'un enfant de douze ans, mais extrêmement gros & trapus. Ils ne vivent que de la chair des bêtes qu'ils tuent à la chasse. Leurs femmes portent

Mém. de l'Acad. vol. XXVI, p. 22.

Purchass. l. VII, c. 3.

Nil avec le fleuve vû par les Nazamones. Hérodote concluoit du récit de ces Voyageurs, que le Nil vient de l'Occident: il se croyoit sûr d'ailleurs, & il atteste qu'on avoit remonté ce fleuve au midi d'Éléphantis pendant cent vingt jours de marche. Par conséquent il supposoit que le point où le Nil, changeant de direction, tourne de l'orient au nord, étoit encore plus reculé vers le midi. Il est vrai qu'Éléphantis étant à peu près sous le tropique ou par le vingt-quatrième degré de latitude nord, ces cent vingt jours de chemin évalués chacun à deux cents stades, & montant ensemble à vingt-quatre mille stades ou à près de vingt-deux degrés de la mesure d'Hérodote, auroient fait remonter le Nil jusque sous la Ligne, en supposant le chemin tenu en ligne droite. Ce qui est impossible, puisque la source du Nil n'est pas, à beaucoup près, si méridionale. Mais les contours de ce fleuve, depuis *Soüené* ou *Asseüan* jusqu'à l'endroit où il reçoit les eaux de la rivière blanche, qui vient du sud-ouest, sont si grands, qu'il faut faire une réduction de plus de moitié ou même des deux tiers, pour avoir la distance en ligne droite de Soüené à ce confluent. Ainsi les vingt-quatre mille stades d'Hérodote se trouveront réduits à huit mille, ou à sept degrés environ; en sorte que la mesure d'Hérodote ne s'étendra que jusqu'au seizième degré à peu près, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de l'Abyssinie. Ce qui confirme cette évaluation, c'est que la route d'Hérodote finit à la ville d'*Armach*, bâtie sur un des bras du Nil dans le pays des *Automoles*, colonie Égyptienne. Or cette ville d'*Armach* est celle d'*Axum*, ruinée maintenant, mais célèbre autrefois, & dans laquelle on trouve plusieurs monumens Égyptiens. (Voy. les Voyages de D. Juan de Castro, en 1540, *Purchass. l. VII, c. 6, p. 1122*). La ville d'*Axum* est à l'ouest de *Masseüa*, port d'Éthiopie, dont la latitude observée est de seize degrés vingt huit minutes: ce qui se rapporte à la mesure réduite d'Hérodote. Cette latitude est à peu près la même que celle qui est donnée au Niger oriental sur les cartes exactes; & c'étoit apparemment la conformité entre la mesure du chemin fait par les Nazamones dans le milieu de l'Afrique, & celle de la route d'Éléphantis à Axum, qui avoit fait adopter par Hérodote la conjecture du roi des Ammonéens.

l'arc & la flèche, & s'en servent aussi adroitement que les hommes. Elles vont dans les bois comme eux, & ne craignent point d'attaquer les plus gros animaux. Les forêts de ce pays sont peuplées de *Pongos;* ces femmes les tuent à coup de flèches empoisonnées. Les Masimbas n'ont aucune communication avec les autres Nègres, qu'ils nomment *Marombas.* Jamais ils n'entrent dans leurs cases; & lorsque ceux-ci par hasard ont mis le pied dans les leurs, ou touché leurs meubles, ils les croient souillés & les abandonnent. Ceux de nos Voyageurs qui ont parlé de ces petits hommes noirs, sur le rapport des Nègres de la côte orientale sujets du *Mani-motapa*, les appellent *Bakbaké* & les croient de la dépendance du *Macoco.* Mais le lieu qu'ils leur assignent pour habitation, indique que ces nains sont les mêmes que les *Masimbas* de Battel.

Il est vrai que le canton qu'ils occupent est plus au midi que celui des pygmées Éthiopiens d'Hérodote. Car ces derniers habitant sur les bords du Niger oriental, étoient par la latitude de quinze degrés nord, à plus de trois cents lieues des Masimbas. Mais il ne résulte de cette distance aucune objection solide contre le récit de l'écrivain Grec. Outre que nous ne connoissons point assez les pays situés à l'occident de la Nubie, pour assurer qu'il ne se trouve pas de semblables nains dans les royaumes de *Gaoga* & de *Bornou*, l'intérieur de l'Afrique a souffert de tels changemens, depuis le siècle d'Hérodote jusqu'à nous, par les courses des *Jagas* antropophages, qui ont exterminé des Nations entières, qu'on ne pourroit conclurre qu'il n'y a jamais eu de *Masimbas* dans cette contrée, de ce qu'on n'en trouveroit point aujourd'hui.

A ces exemples des voyages par terre entrepris autrefois, ajoûtons quelques détails sur les voyages de long cours que les Anciens ont exécutés par mer; & de ces traits divers, réunis sous le même aspect, résultera l'idée qu'on doit se former des connoissances géographiques de ces Nations que les Grecs appeloient barbares. Quoique la navigation fût encore très-imparfaite dans les siècles reculés dont il s'agit, le courage & la curiosité suppléoient alors aux ressources de l'art. Ils ne

s'exposoient pas aux hasards de la pleine mer, & ne savoient que naviguer le long des côtes, qu'ils perdoient rarement de vûe. Ainsi des années entières leur suffisoient à peine, pour des voyages que nous achevons en moins de deux mois. Mais enfin, à force de patience & de temps, ils arrivoient au terme; & cette lenteur avoit du moins pour eux l'avantage de leur montrer, pour ainsi dire, à chaque pas des observations à faire, & de leur donner le loisir de reconnoître les pays placés sur leur route.

Les plus anciennes navigations connues avec certitude sont, sans contredit, celles des flottes de Salomon, dont il est parlé dans le livre des Rois. Les interprètes de l'Écriture ne s'accordent ni sur les lieux où ces flottes alloient commercer, ni sur l'espèce de marchandises qu'elles en rapportoient; & les Savans qui veulent avoir une opinion sur ce point, n'ont que le choix des conjectures. M. d'Anville place l'*Ophir* de Salomon dans l'Afrique méridionale; & les raisons sur lesquelles il se fonde, rendent à mes yeux son hypothèse plus que vrai-semblable.

Diodor. l. 1. Long-temps avant les navigations des Juifs sous Salomon, celles de Sésostris sont célèbres dans l'antiquité. Ce Prince sortit du golfe Arabique, passa le cap des Aromates, & pénétra dans l'Océan oriental. Il s'avança même, au rapport de quelques écrivains, au-delà de l'isle Trapobane ou de Ceylan, & de la presqu'isle de l'Inde jusque dans le golfe de Bengale & jusqu'aux embouchûres du Gange.

Sésostris avoit laissé quelques monumens de ses voyages dans le golfe Arabique; mais il n'en restoit aucun de ses expéditions ultérieures. Elles servirent tout au plus à donner une connoissance spéculative & passagère des pays qu'il avoit découverts & subjugués. Son entreprise n'eut point de suite: les Égyptiens n'étoient pas gens de mer; & la Religion leur inspiroit une sorte d'aversion superstitieuse pour ce genre de vie: elle leur faisoit regarder comme impurs l'eau de la mer & le sel qu'on en tire. Aussi les voyons-nous abandonner aux rois de Juda le trafic de la mer rouge, tout avantageux

qu'il pouvoit être. Le commerce & la navigation ne fleurirent en Égypte que sous les Ptolémées; & les Égyptiens y avoient beaucoup moins de part que les Grecs d'Alexandrie. Ce sont, je le répète, les Phéniciens qui ont été les premiers, & pendant long-temps les seuls navigateurs de l'antiquité: c'est aux Phéniciens qu'on devoit les principales découvertes.

En effet on a des preuves qu'ils ont fait le tour de l'Afrique par mer: on en a qu'ils ont été du golfe Arabique dans la Méditerranée, & de cette mer dans le golfe Arabique, ou du moins au cap des Aromates *(q)*, qui sépare ce golfe d'avec l'Océan.

Néchos, roi d'Égypte, ayant abandonné le projet qu'il avoit formé de conduire un canal navigable du Nil au golfe d'Arabie, pour faciliter à ses sujets le commerce de cette mer, entreprit de les en dédommager, en leur ouvrant la navigation de l'Océan. Il fit construire en conséquence dans les ports du golfe des vaisseaux qu'il monta d'équipages Phéniciens. Les Pilotes avoient ordre de s'avancer dans la grande mer en rangeant les côtes d'Éthiopie, de faire le tour de l'Afrique, & de revenir par le détroit de Cadiz* ou par la mer qui est au nord-ouest de l'Égypte. Ces Phéniciens s'embarquèrent donc dans le golfe Arabique; & naviguant vers le midi, après avoir passé le détroit de Babel-mandel, ils hivernèrent dans les ports de l'Éthiopie, où la saison contraire les obligeoit de relâcher. Ils y semèrent les grains qu'ils avoient portés avec eux, firent leur récolte, se rembarquèrent après cette moisson qui renouveloit leurs provisions, remirent à la voile, employèrent deux ans à leur voyage, & revinrent en Égypte, la troisième année, par la mer du nord.

Herodot. l. IV, c. 42.

* On écrit aussi indifféremment *Cadix* ou *Cadiz*.

Cette navigation n'étoit pas nouvelle. L'ordre donné par Néchos le prouve; & les précautions que prirent les Phéniciens pour attendre le retour des vents favorables ou de la mousson, montrent assez qu'ils étoient instruits de la nature de ces mers, & des vents réglés qui soufflent dans leurs parages. Ainsi, lorsqu'Hérodote en parle comme du premier voyage

(q) Aujourd'hui le cap *Gardafui*.

entrepris autour de l'Afrique, il veut dire ſimplement que c'étoit le premier que connuſſent les Grecs ou les Phéniciens qu'il avoit conſultés. Les pilotes de Néchos, ajoûte-t-il, rapportoient un phénomène que je ne puis croire, mais qui paroîtra peut-être croyable à d'autres. Ils aſſuroient qu'*en naviguant le long des côtes d'Afrique, ils avoient le ſoleil à leur droite.* Par cette obſervation qu'Hérodote trouvoit ſi merveilleuſe & *ſi peu croyable,* ils avoient ſimplement voulu dire qu'en doublant le cap le plus méridional de l'Afrique ou le cap de Bonne-Eſpérance, & s'avançant de l'eſt à l'oueſt, ils avoient le ſoleil à droite, & qu'ils étoient au-delà, non ſeulement de la Ligne équinoxiale, mais du Tropique d'hiver.

Herodot. l. IV, c. 43.

Les Phéniciens avec leſquels s'entretint Hérodote, lui racontèrent encore que Sataſpès, ſeigneur Perſan, de la famille des Achéménides, s'étant attiré par un crime le courroux de Xerxès, ce Prince commua la peine de mort en celle de faire le tour de l'Afrique par mer. Sataſpès s'embarqua dans un port d'Égypte, ſortit de la Méditerranée par le détroit de Gadès; & s'étant engagé dans l'Océan, il s'avança vers le midi par-delà le cap *Sylos* ou *Soloé.* Mais après pluſieurs mois de navigation, rebuté par la longueur & les difficultés de la route, il rebrouſſa chemin & retourna en Perſe par la Méditerranée. Il ſe flattoit, mais en vain, que Xerxès ſe payeroit des raiſons qu'il apportoit pour juſtifier ſa deſobéiſſance.

Sataſpès prétendoit qu'il n'avoit pû pénétrer plus avant dans une mer dont les eaux retenoient ſon navire ou le repouſſoient. L'allégation pouvoit être véritable. Lorſqu'on range la terre de trop près, en ſuivant la côte occidentale d'Afrique, on rencontre des parages, où pendant pluſieurs mois règnent des calmes tels que le vaiſſeau demeure abſolument immobile. C'eſt une épreuve faite par plus d'un Pilote. En d'autres endroits de la côte, on trouve des courans ſi rapides qu'ils repouſſent les vaiſſeaux, malgré l'adreſſe des manœuvres & l'effort des plus robuſtes rameurs. Tous les routiers en font foi.

Strab. l. II, p. 99.

Long temps après ces entrepriſes maritimes, Cléopatre, veuve de Ptolémée III, en projeta une pareille, & choiſit

pour l'exécuter Eudoxe de Cyzique, l'un des premiers hommes de mer qui fût alors. Eudoxe s'embarqua dans un des ports d'Égypte, pour passer du golfe Arabique aux Indes. Un vent de nord l'ayant jeté sur la côte méridionale d'Éthiopie, il fut contraint d'y relâcher, & d'attendre le retour d'un vent plus favorable. Pendant son séjour, il eut occasion de traiter avec les Nègres; & voulant se rendre utile un délai forcé, il apprit plusieurs mots de leur langue qu'il eut soin d'écrire. Les débris d'un vaisseau flottoient sur la côte: la proue lui parut d'une construction singulière; il la fit détacher. Les Nègres lui apprirent que ce bâtiment étoit venu d'un pays occidental, & qu'il avoit fait naufrage en cet endroit. Dès que le temps permit de remettre à la voile, Eudoxe leva l'ancre: mais au lieu de poursuivre sa route, il revint en Égypte, où il fit voir à des pilotes Phéniciens de Cadiz cette proue ramassée sur la côte d'Éthiopie. Ils la trouvèrent semblable à celle d'une sorte de bâtiment léger en usage dans leur port. Un de ces Pilotes crut même reconnoître dans la proue que leur montroit Eudoxe, celle d'un navire de cette espèce qui s'étoit perdu depuis quelques années, en allant négocier dans l'Océan, au midi du fleuve Lixus, sur la côte occidentale d'Afrique.

La petitesse de ces bâtimens ne doit pas nous empêcher de croire qu'ils n'aient pû faire le tour de l'Afrique, & doubler le cap de Bonne-Espérance. On vit en 1539 quelque chose de plus extraordinaire. Diego Botelho, Portugais, s'étant embarqué lui sixième, à Goa, dans une petite flûte pontée d'un bout à l'autre, d'environ quatorze pieds de long sur environ huit pieds de large, & quatre pieds de haut depuis la quille jusqu'au pont *(r)*, fit heureusement la traversée de Goa au cap de Bonne-Espérance, & celle du cap à Lisbonne, où il arriva après une navigation de neuf mois. Ce bâtiment étoit à peine un bateau médiocre; & de quelque petitesse qu'on

Barros, IV Décad. l. VI, c. 14.

(r) L'original porte vingt-deux palmes de long, douze palmes de large & six de hauteur. Le palme de Lisbonne répond à sept pouces huit lignes du pied de Roi. Ainsi la réduction exacte donne à ce petit bâtiment quatorze pieds huit lignes de long, sept pieds huit pouces de large, & trois pieds dix pouces de haut.

ſuppoſe ceux de l'ancienne Cadiz, dont il s'agit, ils devoient être plus grands.

Eudoxe conclut de ſon entretien avec ces pilotes de Cadiz, que la navigation autour de l'Afrique étoit plus facile qu'on ne penſoit. Cette réflexion lui fit naître l'idée de former une Compagnie qui entreprendroit le commerce de la côte d'Afrique & des Indes, ſans paſſer par les États du roi d'Égypte. Il ſe trouvoit alors dans un moment de diſgrace à cette Cour dont les Miniſtres avoient ordonné la ſaiſie de ſes effets. D'ailleurs le gouvernement s'y étoit emparé de tout le commerce, & vendoit fort cher aux particuliers la permiſſion d'y prendre part.

Cadiz, ville libre & toute compoſée de Commerçans, lui parut propre à ſes deſſeins. Il alla les y propoſer : il fut accueilli, & parvint à former une Compagnie pour le commerce des Indes. Il étoit naturel que l'auteur du projet fût chargé de l'exécution. La compagnie Phénicienne équipa deux vaiſſeaux dont Eudoxe eut le commandement. Il s'embarqua donc à Cadiz pour les Indes. D'abord il ſuivit la côte occidentale en s'avançant vers le ſud. Enſuite il entra dans la pleine mer, où il trouva les vents d'occident qui le pouſſoient vers les Indes, circonſtance que rapporte expreſſément Strabon, & qui prouve qu'Eudoxe avoit paſſé le cap Vert & même le cap Sainte-Anne; car la côte juſque-là court nord & ſud.

Après une aſſez longue navigation, l'équipage l'obligea de changer ſa route & de quitter la haute mer, pour ſe rapprocher de la terre, où ſes vaiſſeaux étoient portés par un vent favorable. Mais cette manœuvre les précipita dans le péril qu'Eudoxe vouloit éviter. Ils furent jetés à la côte par la violence des courans qui fit échouer le plus grand des deux navires ſur un banc de ſable où il demeura engagé. Eudoxe eut le temps de ſauver la cargaiſon, & même une partie du bois : il s'en ſervit pour conſtruire un petit bâtiment du gabari d'une galère à cinquante rames. Cet accident ainſi réparé, il continua ſa navigation, & s'avança juſqu'à un pays dont les habitans parloient la même langue que ces Nègres, chez

lesquels il avoit hiverné dans son voyage sur l'Océan oriental. Il découvrit même que cette langue n'étoit pas différente de celle des Éthiopiens sujets de Bocchus roi de Mauritanie : observation, de laquelle il inféroit que tous les Éthiopiens, tant ceux des deux bords opposés de l'Océan, que ceux du milieu des terres, parloient une même langue. Cette remarque étoit d'autant plus juste, qu'encore aujourd'hui, malgré la différence des dialectes, on aperçoit dans le langage des Nègres un fond commun, & grand nombre de mots semblables, sur-tout pour les noms de dignités.

Le naufrage d'un des vaisseaux, en forçant Eudoxe à séjourner sur la côte, lui avoit fait perdre la saison favorable ; & la diminution de ses vivres ne lui permettoit pas d'en attendre le retour. Il prit en conséquence le parti de retourner à Cadiz. Dans la suite il fit plusieurs autres tentatives, mais dont le succès ne nous est pas marqué.

Comme on ne voit point que dans ce voyage Eudoxe, après avoir fait route à l'est, ait tourné vers le sud, il est probable qu'il alla tout au plus jusque dans le golfe de Guinée, & qu'à son retour il toucha quelqu'une des isles qui sont entre le cap *Lopé* & le cap *Formose*. Strabon parle en effet d'une isle dans laquelle Eudoxe prit terre & voulut établir une colonie. En ce cas Eudoxe n'auroit guère été plus loin qu'Hannon, qui naviguoit dans la même mer plus de quatre siècles auparavant.

J'ai rapporté les diverses circonstances de ces voyages de long cours entrepris par Eudoxe de Cyzique, telles que nous les a transmises Strabon *(f)*, qui les avoit extraites des écrits de

(f) Cornélius Népos, cité par Pline & Méla, avoit parlé de ce voyage d'Eudoxe, mais d'une manière peu exacte ; il paroît l'avoir confondu avec celui des Phéniciens de Néchos. *(V. Plin. l. II, c. 67, & Méla, l. III, c. 9.)* Pline parle aussi de quelques débris de vaisseaux Phéniciens d'une grandeur semblable à ceux de Cadiz, trouvés dans le golfe Arabique sous le règne de Tibère. Mais comme il ne s'exprime qu'en termes vagues, sans citer ses garans, & que d'ailleurs il n'est guère probable que les marchands de Cadiz, alors colonie Romaine, entreprissent de si longues navigations, & sur-tout qu'ils allassent par l'Océan jusqu'aux portes de l'Égypte, sans que le Gouvernement en fût instruit, le fait rapporté par Pline n'est peut-être qu'une répétition de celui du même genre,

Posidonius. Elles n'offrent rien que de vrai-semblable; & tout homme versé dans la lecture des relations, sera frappé du caractère de vérité que porte celle-ci. Il en trouvera tous les détails si conformes aux témoignages des modernes, sur la situation des mêmes lieux & la nature des mêmes mers, qu'il ne pourra croire un tel récit l'ouvrage de l'imagination. C'est cependant ce que Strabon voudroit nous persuader. Il traite Eudoxe comme Hannon, Hannon comme Pythéas: il fait tous ses efforts pour les décréditer; & s'arme de ces imputations vagues contre Ératosthène, dont il attaque partout la géographie & la physique. Je l'ai déjà dit dans mon Mémoire sur Pythéas: cette façon de penser seroit inexplicable dans un écrivain savant & judicieux, tel que Strabon, si l'expérience de tous les siècles n'apprenoit à quel point l'esprit de système égare le jugement & fait abuser de l'érudition. Strabon avoit adopté sur la Cosmogonie une hypothèse contredite par les faits: il vouloit la soûtenir à quelque prix que ce fût. Ainsi sa méthode, comme celle de tous les hommes prévenus en faveur d'une opinion, est de nier tout ce qu'il ne peut ramener à ses principes. Et telle est la source de toutes les erreurs géographiques qu'on rencontre dans ses ouvrages. On seroit presque tenté de croire qu'il les embrasse par choix *(t)*, lorsqu'on lui voit d'ailleurs tant de connoissances qui devoient l'en préserver.

Strabon, ainsi que d'autres Géographes plus anciens, ne vouloit pas croire habitables les pays situés sous la Ligne & aux environs de la Ligne, à cause de l'excessive chaleur de ces climats; comme il supposoit désertes, à cause de la rigueur

dont il étoit parlé dans l'histoire d'Eudoxe. Ces sortes de déplacemens & d'anachronismes ne sont pas rares. On sait que la politique des Empereurs rendoit alors inaccessible en quelque sorte l'Égypte, qui faisoit partie du département Impérial, dans le partage qu'ils avoient fait des provinces de l'Empire avec le Sénat. Le voyage de Germanicus en Égypte servit de prétexte à la jalousie de Tibère, qui voulut le faire envisager comme la preuve d'un complot formé par ce Prince contre lui.

(t) J'ai rapporté, dans mon Mémoire sur la vie & les voyages de Pythéas, les méprises de Strabon au sujet de l'Irlande & de la mer Caspienne. On pourroit en citer bien d'autres exemples.

du froid, toutes les régions voisines des Cercles polaires. Conséquemment à ces fausses idées, il donnoit à l'Afrique la figure d'un trapèze, dont la longueur étoit disposée d'orient en occident, & dont le côté méridional formoit à douze degrés au nord de l'Équateur, une ligne droite à peu près parallèle à ce grand cercle.

Ératosthène qui n'assujétissoit pas, comme Strabon, les faits à ses hypothèses, croyoit la Zone torride habitable & même habitée. Il en donnoit pour raison les pluies continuelles qui tombent dans les pays situés entre les tropiques, lorsque le soleil est à leur zénith. Ce fait exactement vrai n'est pas de nature à pouvoir être imaginé: on ne pouvoit le connoître que par le rapport des voyageurs qui avoient passé la Ligne. J'en dis autant de la remarque faite par les pilotes de Néchos, sur la projection de l'ombre des corps. Ces faits, que Strabon n'ignoroit pas, auroient dû suffire pour le détromper. Mais il est en tout genre des préjugés sur lesquels l'évidence même n'aura jamais de prise.

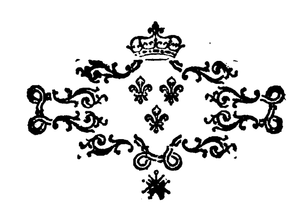
Ce n'est pas tout. Strabon regardoit Homère comme le premier des Géographes, non seulement pour l'âge, mais pour la certitude & l'étendue des connoissances. Un tel paradoxe ne pouvoit être soûtenu que par des démentis formels donnés à tous ceux dont les découvertes postérieures faisoient apercevoir des méprises dans Homère. C'est le parti que prend Strabon; & le système de l'infaillibilité d'Homère est une seconde cause d'erreurs qu'il auroit certainement évitées, si cet enthousiasme, en quelque sorte religieux, ne l'eût aveuglé. Une pareille disposition d'esprit rend à la fois capable de nier des vérités certaines, & de soûtenir des absurdités manifestes, le tout de la meilleure foi. De ce que la relation de Pythéas renfermoit quelques détails contraires aux idées communes; de ce qu'il ne subsistoit plus rien des établissemens faits par Hannon sur la côte d'Afrique, Strabon se croit en droit de conclurre que leurs voyages sont faux & leurs écrits supposés. Et le même homme, pour justifier la haute idée qu'il s'est faite de l'érudition géographique d'Homère, entreprend de

ſoûtenir l'authenticité de tous les romans imaginés par les Mythologues ſur les flottes de Minos, ſur les voyages de Jaſon, d'Hercule & de Bacchus : il donne un corps aux brillantes chimères des temps héroïques, pour créer des autorités en faveur du Poëte objet de ſon culte. La grande antiquité qu'il faut ſuppoſer à ces prétendus voyages, ne l'arrête pas ; & cependant c'eſt l'objection principale qu'il oppoſe à celui d'Hannon. Que de conſéquences à tirer de cette contrariété d'un auteur avec ſoi-même ? & que de réflexions ne fourniroit-elle pas en général ſur la foibleſſe de l'eſprit humain !

Le détail de l'hiſtoire d'Eudoxe, qui ſembloit incroyable à Strabon, reſſemble aſſez à celui des aventures de Chriſtophe Colomb ; & il n'a manqué qu'un peu plus de bonheur au premier, pour faire ce qu'a fait le ſecond quinze ſiècles après, pour ouvrir aux Eſpagnols la route d'un monde inconnu, & pour les mettre en poſſeſſion du commerce qui faiſoit alors toute l'opulence de l'Égypte.

Quoiqu'il ne paroiſſe pas que depuis cette époque on ait tenté de faire le tour de l'Afrique par mer, la poſſibilité de cette navigation continua d'être reconnue pendant pluſieurs ſiècles. On n'en doutoit pas au temps d'Arrien. Dans ſon périple de la mer Érythréenne, Arrien parle de la communication de la mer des Indes avec l'Océan Atlantique ou occidental comme d'un point conſtant. Selon lui, après avoir doublé le cap des Aromates, à l'entrée de la mer rouge, par le douzième degré de latitude nord, on naviguoit au midi, le long de la côte orientale d'Afrique, pendant vingt-ſept jours entiers juſqu'au cap *Raptum*. Ce cap étoit le terme des navigations ordinaires, parce qu'on ne trouvoit au-delà que des peuples ſauvages, qui ſe refuſoient à tout commerce avec les Étrangers. Cependant on avoit encore connoiſſance de la côte qui s'étendoit au-delà du cap *Praſſum :* on ſavoit que plus loin la côte tournoit à l'oueſt ; que l'Océan enveloppoit le midi de l'Afrique, & que faiſant de cette partie du monde une preſqu'île immenſe, il ne formoit qu'une même mer avec celle qui va juſqu'au détroit de Cadiz.

Ptolémée, contemporain d'Arrien, n'avoit-il donc aucune connoissance de cette continuité de la mer Atlantique & de la mer orientale? Une telle ignorance se conçoit difficilement: il faut la croire néanmoins, à en juger par ses ouvrages. Et comme pendant long-temps les Grecs & les Arabes n'ont étudié la Géographie que dans les écrits de Ptolémée, de-là vient que la route de l'Europe aux Indes par la mer occidentale & le midi de l'Afrique se perdit absolument. On l'oublia de façon que sans le courage des navigateurs Portugais, on ne l'auroit peut-être pas tentée de nouveau. Barthelemi *Diaz* fut celui qui découvrit le cap de Bonne-Espérance, & qui le doubla le premier en 1487. Il l'appela le *cap des tourmentes*, à cause des tempêtes qu'il essuya dans les environs. Comme il avoit reconnu qu'au-delà de ce cap la côte couroit au nord-est, & qu'en la remontant on se trouvoit à peu près par la longitude de l'Égypte, on ne douta point en Europe qu'en continuant de suivre la côte d'Afrique, on ne trouvât la mer des Indes dans laquelle on alloit d'Égypte par la mer rouge. Cette raison fit changer le nom de cap des tourmentes, en celui de *cap de Bonne-Espérance*. Dix ans après Vasco de Gama l'ayant doublé, conduisit la flotte Portugaise sur les côtes occidentales de l'Inde, & vérifia pleinement les grandes idées que l'Europe avoit conçûes de la découverte de *Diaz*.



DESCRIPTION DE L'HELLESPONT
OU
DU DÉTROIT DES DARDANELLES.

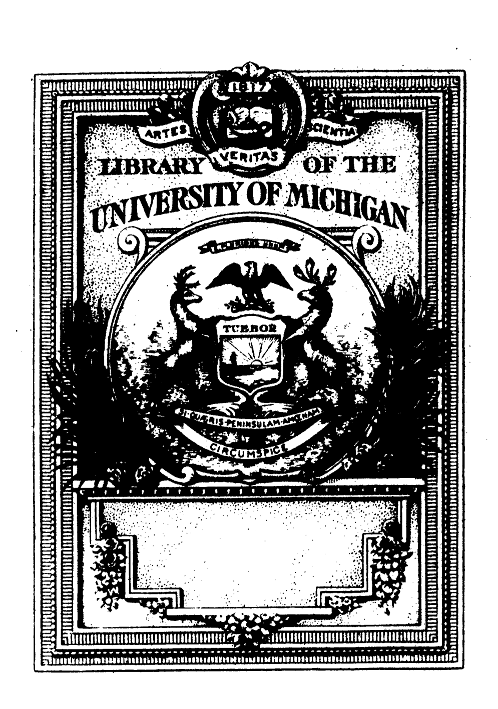
Par M. D'ANVILLE.

Lû le 19 Mars 1756.

LORSQUE la connoiſſance du local actuel ſe joint à l'étude des monumens de l'Antiquité en ce qui concerne la Géographie, c'eſt ſur un fondement ſolide & réel que l'on juge des poſitions anciennes: on les voit, pour ainſi dire, dans leur place. On acquiert même le moyen de diſcerner le plus ou le moins d'exactitude qu'ont mis les Anciens dans leurs deſcriptions: autrement, tout ce que l'on peut faire ſe réduit à une repréſentation idéale, ſelon la manière d'entendre ces deſcriptions, ou de les concevoir. Les pays qui ont prévalu ſur d'autres par leur célébrité, font deſirer particulièrement d'avoir le ſecours de cette connoiſſance dont je parle. Or, c'eſt un avantage qu'on ſe croit en état de procurer à ce qui fait le ſujet de ce Mémoire; & ce ſujet doit préſenter des objets très-intéreſſans par rapport à l'antiquité. L'ancienne Troie, & des lieux qui en dépendoient, *Priami dùm regna manebant*, ſe renferment dans ce que j'entreprends de traiter.

Virgil. Æneid. lib. I.

Les cartes hydographiques de l'Archipel, quoique fort multipliées, ſont demeurées trop imparfaites, pour en tirer une exacte repréſentation des rivages du détroit des Dardanelles. Mais, ce que les cartes ordinaires ne donnent point d'une manière dont on puiſſe être ſatisfait, je le trouve dans une grande carte manuſcrite de la mer de Marmara toute entière, & qui comprend les Dardanelles. Je ſuis redevable de cette carte à feu M. le Marquis d'Antin, Vice-Amiral de France, qui jugeoit avec raiſon qu'un moyen de ſervir la Navigation, étoit de travailler à perfectionner les cartes qui guident les navigateurs. Pluſieurs morceaux qu'il a fait lever dans ſes


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

